Geoffrey Trease

Les compagnons de la Charte

Photo de couverture :
Le 4 novembre 1839, dix mille chartistes, essentiellement des mineurs, marchèrent sur Newport, au sud du pays de Galles. vingt-deux d'entre eux furent tués par la troupe, des dizaines d'autres furent blessés et leurs dirigeants furent déportés.
Cette mosaïque murale, réalisée en 1978 dans le centre de Newport par l'artiste Kenneth Budd, représentait le soulèvement. Elle fut détruite en 2013.

Geoffrey Trease
Les compagnons de la Charte
© Geoffrey Trease
Titre original : *Comrades for the Charter*, 1934
Première édition française : La Farandole, 1975

Malgré tous ses efforts, l'éditeur n'a pas retrouvé les ayants droit de l'auteur et de la traductrice. Leurs droits sont réservés.

© Les Bons Caractères 2019
ISBN : 978-2-915727-52-4
Dépôt légal : 1er trimestre 2019

Geoffrey Trease

Les compagnons de la Charte

traduit de l'anglais par Aniouta Pitoëff

I
À la recherche d'un gagne-pain

Sombres et désolées, les montagnes Noires portent bien leur nom. On les voit de très loin. Des riants vergers anglais du Herefordshire, ou des collines boisées cernant la rivière Wye, leur masse imposante de terre et de rocher évoque, sous le ciel lointain, quelque monstre marin échoué sur une grève. Parfois, les jours de pluie, il devient presque impossible de distinguer la montagne du nuage sinistre qui enveloppe le sommet.

Cependant, par une matinée ensoleillée de mars, la neige fondait sur les hauteurs du pays de Galles et le printemps flottait dans l'air. Owen Griffiths, remontant le chemin de terre boueux qui conduisait à la ferme de M. Jones, sifflotait gaiement.

Il venait, ce jour-là, d'atteindre ses seize ans. Et M. Jones avait promis, lorsque Owen était devenu son berger, plusieurs années auparavant, qu'à dater de seize ans il toucherait un salaire d'homme.

Le salaire d'un homme… sept shillings par semaine ! Il n'était pas étonnant que le cœur du garçon bondît à cette idée. Trois shillings de plus à rapporter chez lui chaque samedi ! Quel changement ce serait dans la petite maison de Llanbedr, où il vivait avec ses parents et ses jeunes frères et sœurs.

La vie était sombre et misérable partout, en cette année 1839. On travaillait dur pour des salaires de famine, on travaillait jusqu'à seize heures par jour. À Londres, la jeune reine Victoria venait de monter sur le trône, au milieu des réjouissances : les orchestres jouaient, les drapeaux flottaient, de beaux chevaux portant d'élégants cavaliers

trottaient dans les parcs… Mais, dans le reste du pays, on n'entendait que le bourdonnement des machines, tournant toujours plus vite. Ces nouvelles inventions amenaient un changement profond dans les méthodes de fabrication et le chômage était considérable parmi les artisans. Au lieu de drapeaux se déployant au vent, les ouvriers ne voyaient que de longues fumées malodorantes vomies par les usines. Au lieu des tours couronnant les châteaux, ils voyaient ces cheminées et les chevalements à la tête des puits de mine, avec leurs grandes roues faisant tourner les câbles des cages qui emportaient les mineurs sous la terre.

Partout, en Angleterre et dans le pays de Galles, il s'élevait un murmure faible, mais menaçant, comme celui de l'orage qui s'approche. À Londres, la reine et le Parlement n'entendaient que les orchestres et les chœurs d'opéra. Pourtant, l'orage venait.

Dans les campagnes, au village d'Owen, on s'était bien souvent serré le ventre cet hiver, le toit laissait passer la pluie et le propriétaire faisait la sourde oreille quand on lui parlait de réparations. Toute la maison était traversée de courants d'air glacés.

Parfois, lorsque Owen parcourait le flanc désolé de la colline, sans autres compagnons que ses bêtes, il rêvassait et se posait des questions. Voilà un troupeau qui comptait des centaines de moutons et d'agneaux, et pourtant les bergers mangeaient rarement de la viande fraîche. Et dans les vallées minières, vers le sud, c'est tout juste si les mineurs avaient un bout de lard à mettre sur le pain. Par contre, ces gens qui ne connaissaient même pas le goût de l'agneau tiraient chaque jour de la terre bien plus de charbon qu'ils n'auraient pu en brûler. Owen, lui, n'avait pratiquement jamais vu de charbon dans le feu : à la maison, on se contentait des branches mortes ramassées par les enfants dans la gorge boisée au-dessus du village.

Ce qui aurait été bien, se disait le jeune garçon, c'est que les habitants des collines échangent une partie de la viande des troupeaux contre une partie du charbon qui formait de

grands tas, disait-on, sur le carreau des mines. Alors, tout le monde serait plus content.

Seulement, les moutons étaient à M. Jones et les mines à M. Hughes. Et les bergers et les mineurs n'avaient rien à dire…

Ce jour-là, toutefois, Owen se souciait peu de tous ces problèmes. Sept shillings… sept shillings… sept shillings ! Ces mots formaient une petite chanson dans sa tête au rythme de son pas.

Il pourrait acheter un peu de thé pour sa mère et une once de tabac pour son père. Ah oui, ils allaient bel et bien fêter son augmentation !

Il arriva à la ferme, un long bâtiment gris auprès d'arbres épars couchés par le vent. Derrière les mitres des cheminées se profilait un sommet plat, dit la Table. Il racla ses galoches sur le perron et entra lourdement dans la cuisine carrelée.

Le fermier était attablé devant son petit-déjeuner, un grand plat d'œufs au lard. Il essuya sa moustache d'un revers de main et un grognement répondit au « bonjour » du jeune garçon.

– Grimpe donc à Cwm Banw, dit-il. J'ai dans l'idée qu'il y a une brebis à la traîne là-haut et, si on n'ouvre pas l'œil, ce vieux démon de Thomas la transformera en côtelettes…

Le fermier continua à lui donner des instructions pour le travail de la journée. Owen écoutait, son bonnet à la main. Il eût préféré ne pas sentir la bonne odeur du lard et des œufs. Lui, il s'était contenté d'une assiettée de gruau et d'un croûton de pain.

– C'est tout, dit le fermier, et maintenant, tu vas surveiller ça de près. Eh bien, qu'est-ce que t'attends ?

– Monsieur Jones. J'ai… j'ai seize ans aujourd'hui.

– Et alors ?

L'homme plissa ses petits yeux, il grimaça un sourire :

– Qu'est-ce que tu veux ? Que je t'offre mes vœux ?

– Monsieur Jones, vous m'avez promis qu'à partir de mes seize ans, vous me donneriez plein salaire. Sept shillings.

– Vraiment ?

Le fermier avala une gorgée de thé et à nouveau s'essuya la bouche du dos de la main.

– Je m'rappelle pas t'avoir promis ça.

– Je vous assure, vous me l'avez promis, Monsieur.

– Hum… Tu travailles pour moi depuis combien de temps ?

– Près de sept ans. Ça fait longtemps.

– Aux yeux du Seigneur, ça ne fait qu'un jour, prononça M. Jones de la voix inspirée qu'il prenait tous les dimanches.

C'était en effet lui qui, sans être dans les ordres, faisait le prêche au village. La chose était fréquente à l'époque dans les populations rurales. Même en semaine, le fermier exhortait volontiers ses paysans à remplir leurs devoirs envers Dieu et leur prochain.

Soudain il changea de ton.

– Les temps sont durs pour nous autres fermiers, confia-t-il au jeune homme en se penchant vers lui. Si on reparlait de ça à la Saint-Michel ?

– Quatre shillings, ce n'est pas assez, répliqua Owen avec fermeté. Je suis un homme maintenant, ou presque, et je dois toucher un salaire d'homme.

– Les temps sont très durs, répéta le fermier d'un ton persuasif. Mais t'es un bon garçon. Je pourrais aller jusqu'à six pence de plus…

– Six pence, ça ne suffit pas, dit Owen résolument.

C'était un garçon fougueux et il commençait à perdre patience. Il avait fourni pour son patron un travail acharné, consciencieux, et s'attendait à le voir tenir sa promesse. Et voilà toute la récompense qu'il en recevait.

– Les temps sont durs pour nous aussi, répéta-t-il. Et vous n'êtes pas tellement à plaindre, Monsieur Jones, il me semble. La montagne est blanche de vos moutons…

Le fermier fronça les sourcils :

– Ça suffit comme ça, gamin. Si ça ne te plaît pas, c'est le même prix. C'est pas les gars qui manquent à Llanbedr pour prendre ton travail.

– Et vous leur raconterez les mêmes histoires qu'à moi ? « Travaille dur jusqu'à seize ans et tu seras augmenté. » Je vois déjà ça d'ici, Monsieur Jones. Je ne suis pas le premier à qui vous avez joué ce tour… et je ne serai sûrement pas le dernier !

– Débarrasse-moi le plancher ! hurla l'homme, faisant mine de se lever. Je t'ai donné ta dernière chance ! Sors d'ici avant que je te lâche les chiens dessus !

– Très bien.

Owen se dirigea sans hâte vers la porte :

– Je leur dirai à tous, en bas, au village, quel genre de patron vous êtes. Peut-être bien que vous ne trouverez pas un autre imbécile si facilement.

– Et peut-être que tu ne trouveras pas un autre travail si facilement non plus ! Je parlerai aux autres fermiers… et tu verras si on t'embauche. Allez, décampe !

La porte claqua. Owen redescendait le chemin de terre en sifflotant, pour montrer son mépris et cacher son inquiétude. Ce n'était pas une petite affaire d'être chassé, surtout si Jones mettait sa menace à exécution et montait les fermiers contre lui.

Jolie façon de célébrer son anniversaire ! Il oubliait de siffler maintenant et en arrivant au village il sombra dans un profond abattement.

Les touristes qui, des années plus tard, vinrent à Llanbedr, appelèrent le village « un petit paradis », « un jardin d'Eden », et le baptisèrent de bien d'autres noms romantiques. Aux yeux d'Owen lui-même le pays était beau, une grappe de petites maisons perchées sur le flanc boisé d'un précipice, et en contrebas le Grwyne Fechan grondant et écumant sur les roches. Mais ce jour-là, il ne songeait plus qu'à la faim et à la misère cachées derrière les murs de pierres grises de sa maison.

La maison… Trois pièces minuscules pour neuf personnes. Les murs suintaient d'humidité, le maigre mobilier croulait. La mère bataillait en vain pour tenir le logement propre. Deux des enfants étaient morts l'année précédente.

On l'accueillit avec surprise et anxiété. Il n'était pas attendu avant la tombée de la nuit. Sa mère étouffa un cri en apprenant les nouvelles. Elle le gronda.

– Remonte vite là-haut t'excuser, le pressa-t-elle. Peut-être qu'il te réembauchera. Quatre shillings, c'est mieux que rien.

Owen refusa net. Il entreprit la tournée de toutes les fermes du voisinage, frappant aux portes, écartant de son bâton des chiens hargneux, et mendia n'importe quel genre de travail.

Au bout d'une semaine, découragé, les pieds endoloris, il était prêt à accepter le plus bas des salaires. Peine perdue. Il semblait que personne n'eût besoin d'un jeune garçon. Le chômage s'amplifiait dans toutes les vallées et des hommes en nombre toujours croissant étaient forcés d'émigrer vers les mines et les fonderies du sud.

Et là où Owen aurait eu une chance de trouver un emploi, M. Jones avait dit son mot, laissant entendre qu'il l'avait renvoyé à cause de sa paresse et de sa malhonnêteté. Impossible de lutter contre de tels mensonges. On ne voulait pas de lui et Owen se désespérait.

Il lui était insupportable de passer encore une semaine à manger à la table familiale sans rapporter le moindre argent. Il prit une décision.

– Je descends à Ebbw ou à Tredegar, annonça-t-il. Peut-être qu'il y aura du travail dans les mines.

– Les mines !

Sa mère fut horrifiée.

– Je ne veux pas que tu ailles à la mine… pour te faire tuer peut-être et…

– Le gars devrait y aller, dit le père d'un ton las. Ça vaut mieux que de mourir de faim ici. Ou alors, peut-être qu'on l'embauchera dans les forges. Ça ne serait pas si mal.

– Dans tous les cas, je ne peux pas rester comme ça, dit Owen.

Il fit un paquet de ses quelques affaires.

– Je m'arrangerai pour donner des nouvelles. Peut-être que je me débrouillerai bien et je pourrai envoyer un peu d'argent…

Ils hochèrent la tête, incrédules. Bien que les salaires fussent plus élevés dans les mines, ils s'étaient toujours efforcés de préserver leurs enfants de cet esclavage. Une longue journée à garder les moutons sur les collines ne ressemblait en rien à douze heures passées sous terre, constamment exposé au danger des explosions, au risque d'être enterré vivant.

Owen balança son baluchon sur son épaule et partit. Il prit le chemin descendant à l'ouest vers Crickhowell, traversa le pont sur l'Usk et gravit la colline escarpée de Mynydd Llangattwg. Il évitait ainsi le long détour par la route de Gilwern, et la lande marécageuse et désolée n'avait rien pour l'effrayer. Les collines lui étaient familières, elles étaient ses amies.

Au milieu des bruyères et des fougères s'étirait un sentier sinueux, mais il s'éloignait de la bonne direction. Owen l'abandonna et se fraya un chemin à travers la campagne, se laissant guider par son instinct de berger. Pourtant, sur le vaste plateau sillonné de ruisseaux et semé de mares, sans aucun point de repère, il était malaisé de s'y retrouver.

Le garçon eut faim. Il avait emporté quelques croûtons de pain et un bout de fromage. Il s'assit sur une butte herbeuse auprès d'une source.

La bise de mars sifflait sur le plateau. Le vent mugissait et chantait à ses oreilles rougies par le froid. Dans ses vêtements élimés, il frissonnait un peu.

Assourdi par le vent, il n'entendit pas quelqu'un s'approcher par-derrière. Le gazon, du reste, étouffait le bruit des pas. Aussi fut-il abasourdi lorsqu'une main crasseuse surgit à la hauteur de son épaule et lui arracha le morceau de pain auquel il n'avait pas encore mordu. Furieux autant qu'alarmé, il se retourna et bondit, les poings serrés.

Un garçon de son âge, à peu près, sale, vêtu misérablement, et les traits tirés, sauta hors d'atteinte, tout en mâchant avec avidité le pain dérobé.

– Voleur ! hurla Owen en gallois, le visage rouge de colère.

Il remarqua aussitôt que l'autre était un étranger au pays, et il répéta l'invective en anglais, y ajoutant toutes les injures qui lui venaient à l'esprit.

L'inconnu rougit à son tour.

– Voleur toi-même ! Sale Gallois ! répliqua-t-il, la bouche pleine, et il fit un pas en avant.

Le poing d'Owen l'atteignit à la joue et il recula en chancelant. Un instant plus tard, les deux garçons se battaient avec acharnement sur le sommet de la montagne balayée par les vents.

II
Les enfants de la mine

Owen sentit bien vite qu'il était le plus fort. Sa vie de plein air, ses randonnées par tous les temps à travers les montagnes l'avaient rendu agile et musclé. Son adversaire avait le teint blafard des garçons de la ville, il semblait affaibli.

Il possédait pourtant une science inconnue du jeune berger qui n'avait appris à boxer que dans les bagarres entre gamins du village. Owen se trouva incapable de prévoir où il allait être frappé, alors que ses propres coups, donnés au hasard, n'atteignaient souvent que le vide.

– Tu sais te battre, toi, espèce de démon ! murmura-t-il entre ses dents, non sans une pointe de respect.

L'Anglais ricana et le frappa violemment en plein visage. Owen oublia son admiration. Il avait mal et il était furieux. Il bondit en avant comme un chat sauvage.

Le combat passa vite de la boxe à la lutte. La succession rapide des courtes attaques de l'Anglais ne pouvait tenir Owen à distance. Ils se saisirent à bras-le-corps, par le cou et les épaules et tombèrent sur le sol, roulant dans les bruyères.

– Je te tiens ! haleta Owen.

Il sentait faiblir la résistance de son ennemi. C'est lui qui avait le dessus maintenant. Il s'assit sur la poitrine de l'Anglais, lui coinçant les bras avec ses genoux, mais gardant libres ses propres mains.

Le corps de l'autre se soulevait convulsivement dans un dernier effort désespéré. Inutile. Owen était solidement assis et les soubresauts s'arrêtèrent. La figure du garçon devint encore plus blanche.

– Tu as gagné, murmura-t-il d'une voix faible, en fermant les yeux.

Owen se leva.

– Tu as marché longtemps, peut-être, et tu avais faim, dit-il, radouci.

– Tu penses ! Je n'ai pas mangé depuis deux jours. Et je viens à pied de…

Le garçon s'arrêta brusquement, observant Owen avec un drôle d'air, soupçonneux et traqué :

– Je viens de très loin, termina-t-il prudemment.

– Si tu me l'avais demandé, je t'aurais donné de ce que j'ai, dit Owen. Avoir faim, je sais ce que c'est. Tiens, finissons ce qui reste.

Ils s'assirent et Owen partagea ses maigres provisions. Le garçon avalait de grosses bouchées, tout en grognant des remerciements.

– Tu cherches du travail ? demanda Owen, finalement.

– Oui. Peut-être à Ebbw ou à Tredegar, je pensais…

– Tu n'as pas l'air fait pour la mine, mon vieux.

– Toi non plus. Tu travailles dans les fermes, non ?

– Oui, c'est ça.

– Il faut bien trouver moyen de gagner son pain, d'une manière ou d'une autre, dit l'Anglais d'une voix morne.

Owen le regarda avec curiosité.

– Qu'est-ce que tu fais ici, toi, un Anglais, au pays de Galles ?

De nouveau le garçon prit une expression traquée. Après quelques instants d'hésitation, il répondit :

– Tu promets que tu ne diras rien ? Tu as l'air d'un type régulier.

– Je ne dirai rien à personne. C'est la police ?

– Pas vraiment… pas encore. Mais, s'ils me trouvent, ils sont bien capables de me mettre en prison.

– Tu n'as pas l'air d'un bandit, dit Owen en riant. Qu'est-ce que tu as fait ?

– Je me suis enfui de chez mes patrons…

– Ça n'a rien de terrible, ça, non ?

– Mais j'étais lié, comme apprenti, pour sept ans. J'avais signé un contrat bien en règle… un contrat d'apprentissage, on l'appelle. Et si tu romps ton contrat, on peut t'envoyer en prison. Un garçon que je connais a eu un mois de prison pour ça l'année dernière.

Owen siffla.

– C'est embêtant… c'est vraiment embêtant, dit-il gravement, du ton chantant des Gallois. Tu ne pouvais pas te supporter, là où tu étais ?

– Non. Ce que je mangeais… les cochons n'en auraient pas voulu… et même pas un coin à toi pour dormir. Quatorze heures par jour de travail… et un salaire si petit que tu ne pouvais même pas le voir. Tu t'imagines, sept ans de cette vie !

– Pas étonnant que tu aies filé. Où est-ce que c'était ?

– À Hereford.

– Et tu as marché jusqu'ici ?

– Regarde mes pieds. La nuit d'hier, j'ai dormi dans une grange : c'était mieux que l'endroit où j'ai couché depuis des mois.

Owen se leva :

– Il est temps de partir. Je m'appelle Owen Griffiths. On reste ensemble ?

– Je voudrais bien… Moi, je m'appelle Tom Stone. Et, dis donc, je regrette de t'avoir appelé sale Gallois.

Owen sourit :

– Moi, je n'aurais pas dû te traiter de voleur. Tu avais trop faim…

– Oui. Il y a des hommes qu'on met en prison parce qu'ils ont volé une miche, mais les juges, eux, ils n'ont pas faim. Ils mangent tant et plus, pendant que les autres se mettent la ceinture…

Tout en causant de la sorte, ils poursuivaient leur route dans la montagne et ils atteignirent, sur l'autre versant, un point élevé qui dominait les vallées du sud.

L'industrie commençait seulement à se développer. Les tristes villages miniers ne s'étaient pas encore multipliés et les vallons gardaient leur beauté.

Puits de mine et bâtiments annexes ne se révélaient que par des taches sombres éparpillées sur le vert des vallées. Il y avait des arbres, et des oiseaux qui chantaient dans les branches, et des torrents de montagne qui se déversaient en cascades, formant des trous d'eau où l'on pouvait se baigner, l'été.

Owen et Tom arrivèrent au premier village, longue rue bordée de deux rangées de maisons. Chaque rangée était double, et chaque maison se composait de deux logements construits dos à dos. Un étroit passage permettait d'accéder aux portes de derrière.

Une femme observa les garçons et eut pitié de leur mine harassée. Elle venait de faire du thé et elle leur en offrit. Ils la remercièrent et entrèrent de bon cœur.

Owen était habitué à vivre à l'étroit. Mais, à Llanbedr, au moins, il y avait de l'air et de la lumière. Ici, on étouffait dans cette maison cernée de trois côtés par les maisons voisines, à la façade percée d'une porte et d'une étroite fenêtre qui ne laissaient passer qu'une faible lumière.

Trois enfants à l'air maladif se blottissaient autour d'un maigre feu. À la vue des deux étrangers, leurs yeux s'animèrent et ils s'élancèrent vers eux. On voyait que cette arrivée était un grand événement.

Leur mère sortit deux tasses de plus. Il y avait du pain et du lard aussi sur la table, et la femme surprit le regard des deux garçons. Elle dit :

– Oui, nous avons de quoi aujourd'hui. Mangez un morceau, si vous voulez. Nous venons d'enterrer le petit, notre quatrième, et l'enterrement nous a laissé un peu d'argent[1].

Elle versa le thé et poussa les tasses de leur côté.

1 Les mineurs versaient régulièrement une petite cotisation à une sorte de mutuelle, pour assurer les funérailles en cas de décès (NdT).

– Ce n'est pas croyable, n'est-ce pas ? continua-t-elle avec un soupir. Pas croyable : on en arrive à vivre sur les morts. Dans le village, il y en a des familles qu'un enterrement réjouit plus qu'une naissance ! Ça n'a pas toujours été comme ça.

Elle soupira encore, pensant peut-être au temps où, jeune fille, elle vivait dans une ferme des hauts plateaux ; les mines avaient tout changé, les vieux jours ne reviendraient jamais.

– Est-ce qu'on a une chance de trouver un emploi par ici ? demanda Owen, pour changer le sujet de la conversation.

La femme secoua la tête.

– Non. Il n'y a pas de travail à ce puits. Vous pouvez essayer à Ebbw ou à Tredegar. Il paraît qu'on ouvre de nouvelles galeries et qu'ils embauchent. Mais vous n'êtes pas faits pour la mine, ni l'un ni l'autre.

– Non, seulement…

– N'y allez pas…, n'y allez pas ! Restez ici, en haut, au soleil. Au fond, vous risquez à chaque minute de sauter ou d'être enterrés vivants. Si je pouvais, mes enfants n'y descendraient jamais. Mais il faudra bien. Pauvres petits. Il n'y a rien d'autre à faire.

Elle inclina la tête vers l'aînée, une fillette d'environ six ans.

– Il est temps qu'Annie travaille à la mine. On aurait bien voulu qu'elle n'y aille pas, mais elle sera forcée, comme les autres. Nous ne pouvons pas y arriver sans ça.

Tom ouvrait des yeux effarés :

– Quoi, on prend les petits gosses comme elle ?

– Eh oui, bien sûr. Ils sont les premiers au fond, même, et les derniers sortis. C'est eux qui ouvrent les trappes entre les sections et qui les ferment à la minute où les chariots sont passés. Si on ne garde pas les portes fermées, il y a encore plus de danger.

– Des tas de mioches descendent quand ils ont cinq ans, dit Owen. C'est honteux.

– C'est affreux ! s'écria Tom avec violence.

– Nous avons besoin de l'argent, dit la femme, secouant la tête. Ça ne fait qu'un penny ou deux, mais c'est déjà quelque chose. On ne peut pas tenir sans ça, avec un nouveau bébé tous les ans. Et il n'y a pas d'autre travail pour les enfants.

Les garçons vidèrent leurs tasses, remercièrent, et reprirent la route. Au bout de deux ou trois kilomètres, ils arrivèrent devant un autre puits d'où sortait une équipe à la fin de sa journée. Ils s'arrêtèrent, curieux de voir la cage déverser son noir chargement humain.

Ils virent des hommes couverts de la tête aux pieds de poussière de charbon, la peau comme les vêtements. Leurs yeux, dans leur visage noirci, apparaissaient comme deux billes blanches, brillantes, leurs bouches comme un trou rouge. Ils s'éloignaient par petits groupes de quatre ou cinq, d'un pas traînant.

Il y avait des filles et des garçons aussi, des adolescents en guenilles. Ils paraissaient épuisés, mais la mine n'avait pas tari pour autant leur sens de l'humour et ils échangeaient des plaisanteries sur le compte de ces deux étrangers, debout à la grille d'entrée.

Ils parlaient en gallois, et Tom ne comprenait pas. Owen, lui, rougit d'humiliation et de rage en entendant leurs réflexions. Et ces filles, qui auraient pu être ses sœurs cadettes, employaient un langage qui lui faisait honte. À travailler avec les hommes, elles avaient dû prendre leur façon de parler.

À présent, c'étaient les enfants qui remontaient, petits garçons et fillettes de cinq, six, sept ans, tout noirs, eux aussi. Encore quelques années de travail au fond, et la plupart d'entre eux s'en iraient pour de bon sous la terre. Ils étaient voûtés à force de ramper dans les galeries les plus basses ; le manque de soleil et de nourriture avait rendu leurs jambes et leurs bras minces comme des allumettes.

– Ça ne me plaît guère, grogna Tom d'un air dégoûté.

– À moi non plus. Mais il y a peut-être du travail ici. Je vais demander à ce monsieur.

Owen s'avança vers un homme qui, à en juger par ses vêtements, semblait être un surveillant, et il souleva son bonnet respectueusement :

– Avez-vous besoin de main-d'œuvre, monsieur ?

– Non.

L'homme secoua la tête, cracha, racla son pied sur le sol ; il avait à peine regardé le garçon. Owen haussa les épaules et revint vers Tom.

– Pas la peine, mon vieux, dit une voix plus amicale, et, comme ils reprenaient la route, une jeune fille vint marcher à côté d'eux.

Elle était à peu près de leur âge, assez jolie, quoique ses traits fussent barbouillés d'une épaisse couche de poussière de charbon. Comme les autres filles des mines, elle portait un pantalon de toile tout rapiécé. Au premier abord, ils l'avaient prise pour un garçon.

– Vous pourriez essayer à Tredegar, continua-t-elle. Les salaires ne sont pas mal, mais la boutique de troc est une horreur.

– Qu'est-ce que c'est, ça, la boutique de troc ? demanda Tom.

Elle ouvrit de grands yeux.

– Tu ne dois pas être d'ici, toi ! Nous, on le sait bien ce que c'est, ah oui ! on le sait.

– Eh bien, c'est quoi ?

– C'est là où nous prenons notre manger. Nous ne sommes pas payés en argent, tu comprends : on nous donne le salaire en nature. On reçoit des bons pour se fournir à la boutique. Elle est au patron de la mine. Il nous donne la nourriture et le reste, suivant ce qu'on a gagné.

– Ça, c'est bien, non ?

– C'est bien ?

La jeune fille rejeta la tête en arrière et rit avec amertume, découvrant des dents qui paraissaient plus blanches encore entre les lèvres noircies.

– Ça serait bien si c'était un magasin comme un autre. Mais, tu comprends, le patron nous compte la marchandise

au prix qu'il lui plaît : il sait bien que nous ne pouvons pas aller autre part. Tiens, pour six pence, chez un marchand, ma mère pourrait avoir du lard meilleur que celui qui est compté dix pence là… mais elle est forcée de s'y servir.

– Je vois, dit Owen pensivement, je vois. Ce qu'on vous doit d'un côté à la mine, on vous le reprend de l'autre, à cette boutique de troc.

– C'est un tour de bandits ! déclara la fille.

Elle s'arrêta devant une rangée de masures, plus misérables encore que celles qu'ils avaient vues dans le premier village.

– C'est là que j'habite. Les maisons aussi sont au patron. Il nous tient par tous les bouts. Si on rechigne, on perd le travail et le logement.

– Et pourtant, on dit que l'Angleterre est un pays libre, fit Tom lentement.

La fille eut un autre rire sans joie, puis :

– C'est dommage, mais je ne peux pas vous dire d'entrer. On est seize à la maison et il n'y a rien à manger, ou presque, jusqu'à l'ouverture de la boutique, demain.

– Eh bien, alors, on va s'en aller, dit Owen.

– Bonne chance, les gars. Oh ! dites, si jamais on se rencontrait de nouveau : mon nom est Gwen, Gwen Thomas.

Ils se nommèrent aussi et, avec un sourire qui mettait beaucoup de gentillesse sur son visage rude, elle les quitta. Ils reprirent leur marche, laissant le village derrière eux.

– Faut trouver un endroit où dormir, marmonna Owen.

– Tout ça n'est pas fameux, hein ?

– On se débrouillera, ne t'en fais pas.

Essayant d'oublier leur fatigue et leur faim, ils allaient de l'avant, vers la grande silhouette sombre d'un autre puits de mine qui se dessinait contre le couchant.

III
Le petit pharmacien

Au village suivant, un homme leur dit qu'on les embaucherait peut-être s'ils s'adressaient au bureau de la mine à la première heure le lendemain matin. Que faire d'autre ? Ils n'avaient pas le choix. Il leur fallait à tout prix gagner de quoi se nourrir. Ils décidèrent donc qu'ils descendraient au fond. Mais chacun d'eux se sentait froid dans le dos à cette idée.

Owen suggéra à mi-voix que, si c'était trop dur, ils pourraient repartir, aller vers le sud. On verrait si les forges ne valaient pas mieux. Il y avait bien les docks… mais là on les trouverait sans doute trop jeunes, pas assez musclés.

La nuit tombait maintenant. Un problème immédiat se posait : où dormir ? Inutile, bien sûr, de demander l'hospitalité aux gens des villages, entassés à plusieurs dans une seule pièce.

– On ferait mieux de dénicher une grange, dit Owen. Quelque part sur une des collines, et bien loin des maisons. Comme ça, on ne risque pas d'être jetés dehors.

– Si on essayait ce sentier ? Il a l'air de monter vers la lande.

Ils tournèrent le dos au triste amas des puits et s'engagèrent dans l'étroit chemin.

La lune, à son dernier quartier, blanchissait faiblement les clôtures de pierres et les derniers bâtiments épars. Ils inspectèrent plusieurs hangars, mais les trouvèrent froids et nus, balayés des vents. Ils repartirent à la recherche d'une grange avec du foin ou de la paille.

– C'est déjà pas drôle d'avoir faim ! S'il faut encore geler toute la nuit ! marmotta Tom.

Autrefois, chez sa mère, à Birmingham, on n'avait pas eu froid la nuit, mais il n'osait pas y retourner. Garçon de la ville, il était moins préparé qu'Owen à cette course errante, et les événements de ces derniers jours l'avaient amené à la limite de ses forces.

Ils marchaient dans la lande, sous le clair de lune, la route déroulait ses boucles devant eux comme un ruban argenté. Aucun bruit, sauf le murmure d'un ruisseau, et le lointain clip-clap des sabots d'un poney.

– Il n'y a rien par ici, dit Tom. On ferait mieux de retourner.

– Une seconde ! Attends !

Owen avait l'ouïe fine des bergers, exercée à épier tous les bruits, et il fouillait le silence.

– C'est étrange, murmura-t-il. J'aurais juré qu'une charrette venait de ce côté.

– Elle a dû s'arrêter.

– Oui, mais…

Bang !

Un coup de pistolet éclata dans la nuit tranquille. Tremblant d'excitation, Tom saisit le bras de son ami :

– On a tiré ! Des voleurs…

Le pistolet claqua une seconde fois. Des cris résonnaient devant eux, derrière un tournant de la route.

– Amène-toi ! cria Owen, et il se mit à courir.

– Imbécile, nous ne sommes pas armés !

Cependant, malgré sa prudence et sa fatigue, Tom serra les coudes et se jeta vaillamment sur les traces du jeune Gallois.

D'autres cris, parmi lesquels on pouvait distinguer des jurons et d'horribles menaces, venaient de la même direction que les coups de feu.

– On te tient, espèce de…

– Gare, Jem, il a un autre pistolet…

Une balle siffla quelque part dans les ténèbres.

Owen avait dépassé le virage. Il vit une petite charrette arrêtée en travers de la route. Le conducteur était debout,

un fouet dans une main et un pistolet dans l'autre. Plusieurs silhouettes imprécises tournaient autour de la carriole, brandissant des gourdins.

– Attention, Jem, voilà quelqu'un !

Les agresseurs s'immobilisèrent et regardèrent vivement derrière eux. À cette seconde décisive, Owen eut une inspiration :

– Arrêtez… au nom de la reine ! hurla-t-il en anglais de son ton le plus bourru.

Les silhouettes parurent hésiter. On entendit à nouveau d'effroyables jurons.

– Filons les gars… les gendarmes !

Et, sans plus attendre, les hommes se fondirent dans les ombres de la lande.

Owen s'arrêta, haletant, à la tête du poney :

– Il y a quelqu'un de blessé ? demanda-t-il.

– Non… grâce à vous, Monsieur. Mais, en croirais-je mes yeux, ce n'est qu'un tout jeune homme !

Le conducteur de la charrette fit disparaître son pistolet et sauta légèrement sur la route.

– Tu as montré une grande présence d'esprit, mon gars, continua-t-il avec un gloussement. Bien que je ne me sois jamais attendu, grands dieux, à devoir ma vie à Sa Majesté la reine.

Son petit gloussement se transforma peu à peu en un rire énorme et il donna une tape amicale sur le dos d'Owen. Entre-temps, Tom les avait rejoints, et les deux garçons observèrent l'inconnu avec curiosité.

Ce n'était certes pas l'homme qu'ils se seraient attendus à rencontrer, conduisant un cheval et une voiture sur une route de montagne après la tombée de la nuit. À ses vêtements, on voyait qu'il n'était pas un fermier ; il avait l'accent des gens de Birmingham. Il portait une cape d'épais tissu, un chapeau à larges bords lui cachait presque entièrement le visage. À peine distinguait-on au clair de lune un nez en bec d'aigle et un menton pointu.

– Je crois que les voleurs sont partis pour de bon, Monsieur, dit Owen, épiant alentour.

– Des voleurs ? Non, mon ami, ces gens étaient autre chose que des voleurs.

L'inconnu rit de nouveau, mais avec une pointe d'amertume dans la voix :

– Ce n'est pas aux biens terrestres du pauvre John Tapper qu'ils en voulaient. Enfin, de toute façon, ils sont partis, grâce à toi, et je te suis très reconnaissant de ton assistance. Ils m'auraient peut-être…

– Il y a un tas de rôdeurs dans les collines, avança Owen gauchement, pas du tout sûr d'avoir compris ce que l'homme avait voulu dire.

– Oui, certes. À propos, permettez-moi de me présenter.

D'un grand geste, le petit homme ôta son chapeau, contrefaisant une révérence. De gros sourcils en broussailles barraient son front au-dessus des yeux brillants.

– John Tapper, humble pharmacien, que par ignorance et de façon incorrecte les gens de bien nomment Docteur… tout à votre service !

– Moi, je m'appelle Owen Griffiths. Je suis de Llanbedr et lui…

Se souvenant du secret de son ami, Owen hésita et lui lança un coup d'œil. À sa surprise, Tom dit sur-le-champ :

– Tom Stone, de Birmingham.

Ce singulier individu lui inspirait confiance, apparemment.

– Et voilà, nous avons fait connaissance ! dit Tapper en clignotant des yeux. Avez-vous soupé ?

Ils lui racontèrent leur histoire en quelques mots.

Tapper soupira.

– Oui, de nos jours, il y a beaucoup de gars comme vous qui errent sur les routes d'Angleterre et du pays de Galles. Eh bien, en tout cas, je peux vous offrir quelque chose à manger et peut-être aussi un coin où dormir, si toutefois un gîte rudimentaire ne vous fait pas peur.

Il prit la bride et fit avancer le poney. Au bout de quelques mètres, il quitta la route et s'engagea dans un étroit chemin rempli d'ornières qu'on distinguait à peine des bruyères, dans la nuit. Peu après, une masse sombre se dressa au bord du sentier.

– Voyageant à travers le pays comme je le fais, murmura le pharmacien, en vendant mes pauvres petits remèdes ici et là, je dors dans bien des endroits étranges. Celui-ci en est un.

Il s'arrêta, prit une lanterne dans la charrette et la leva au-dessus de sa tête. La flamme laissa entrevoir le mur d'une grange en ruine dans laquelle tous pénétrèrent, charrette, poney et le reste.

– Ici, personne ne viendra nous déranger, assura le petit homme. Je me sers de cette cachette… de cet abri, je veux dire… depuis des années. Cette échelle mène à un grenier où il y a un grand tas de foin bien chaud. Reposez-vous pendant que j'allume un feu.

Les deux garçons se laissèrent tomber à terre, trop heureux de suivre ce conseil.

Avec une rapidité surprenante, leur nouvel ami alluma un feu juste à côté de la grange, et bientôt une odeur appétissante de bouillon monta jusqu'à eux.

– À vous regarder, on voit que vous aviez besoin de manger quelque chose, dit Tapper, en leur tendant à chacun une tasse fumante.

D'un regard pénétrant, il scruta le visage aux traits tirés de Tom et ses épaules affaissées :

– Toi, mon gars, demain, tu n'iras pas au fond.

– Comment ? Il le faut, protesta Tom.

– Si tu descends, dit Tapper solennellement, en le menaçant du doigt, à la fin de la journée, on te portera hors de la cage. Tu n'es pas habitué à ce travail et, dans l'état où tu es, ça te tuera.

– Mais…

– Je parle en homme de science, continua le pharmacien avec importance, balayant toutes les objections. Et je

te parle en ami, oui, en ami reconnaissant… je t'interdis formellement de descendre à la mine.

– Mais dites, comment est-ce que vous croyez que je vais vivre ? Il faut que je trouve un emploi, n'importe quoi, et…

– J'en ai un, coupa vivement Tapper. Travaille pour moi. J'ai besoin d'un jeune gars. J'ai besoin de deux gars. C'est d'accord ?

Les deux garçons étaient stupéfaits de cette offre soudaine. Ils se regardaient avec hésitation.

– Vous voulez dire voyager comme ça, avec vous ? demanda Owen, finalement.

– Oui. Vous me seriez utiles parce que vous parlez le gallois. Vous pourriez être mes interprètes dans ces endroits barbares où les gens ne comprennent pas l'anglais.

– Mais moi, je ne parle pas le gallois, objecta Tom.

– Tu te rendras utile autrement. Vous faites une bonne paire : vous serez ma garde du corps… comme vous avez pu le voir, j'en ai bien besoin.

Le petit pharmacien les regardait l'un après l'autre, la tête penchée sur le côté, tel un oiseau.

– Je suis d'accord, dit Owen.

– Moi aussi, dit Tom.

– Parfait. Et à présent, si tu attrapes ce sac, mon bon Owen, tu y trouveras des œufs, achevons notre fruste repas.

Une demi-heure après, le feu était éteint et le cheval installé pour la nuit. Ils grimpèrent à l'échelle et se creusèrent des lits dans le foin.

– Il y a une maladie, murmura Tapper, dont souffre tout le pays de Galles. Et c'est mon travail d'aller d'un endroit à l'autre et d'enseigner aux gens le traitement à suivre.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Owen avec curiosité.

– Attends, répondit le pharmacien. Il faut du temps pour connaître mes remèdes !

IV
Qui était John Tapper ?

Qui était John Tapper, et que faisait-il au juste ?

Dans le calme et l'obscurité du grenier, Owen, recru de fatigue, ne pouvait s'empêcher de tourner et de retourner cette question dans sa tête : « Autre chose que des voleurs… »

Tapper avait insinué que ses agresseurs n'avaient pas été poussés par la convoitise, et c'est vrai que les pharmaciens en tournée dans les campagnes ne devaient guère être riches. Alors, que signifiait cette attaque sur la route ?

Tapper avait parlé d'une cachette, aussi, puis il s'était vivement repris. Cependant, Owen restait sûr et certain que la grange était une cachette. Mais de qui se cachait-il ? Le garçon n'arrivait pas à y voir clair.

Un mystère entourait cet homme ; pourtant, Owen en aurait mis sa main au feu, ce n'était rien de laid ni de malhonnête. Peut-être bien qu'il ne respectait pas strictement la loi, mais les lois interdisaient tant de choses aux pauvres gens…

Et quelle était cette maladie mystérieuse dont souffrait tout le pays de Galles ? En quoi consistait le traitement de Tapper ? Est-ce qu'il racontait les boniments habituels des charlatans parcourant les marchés et les foires, ou bien ses paroles contenaient-elles un sens caché ?

Ces énigmes semblaient s'enchevêtrer sans fin. Au bout du compte, Owen renonça et s'endormit ; le rythme régulier de sa respiration se joignit à celle de ses compagnons.

Lorsqu'il se réveilla, les premiers rayons du soleil se glissaient dans la grange par une ouverture dans le mur. Tom était couché près de lui, encore profondément endormi,

mais où était le pharmacien ? Seul, un coin aplani dans le foin indiquait la place qu'il avait occupée.

Owen renifla. L'odeur du lard ! C'était trop beau pour être vrai. Et pourtant, il l'aurait juré !

Il rampa vers la trappe et regarda en bas. Leur nouvel ami était penché au-dessus d'un feu, et une poêle étincelait dans le soleil.

– Bonjour, Monsieur ! cria-t-il.

Le petit homme leva les yeux, ses gros sourcils s'arrondissant de façon comique sur son front jaune et bombé.

– Monsieur… non ! Ami, ou compagnon, pour vous deux, corrigea-t-il. Bonjour, le déjeuner sera bientôt prêt. Tu peux réveiller ce brave Thomas.

Les garçons s'étirèrent et descendirent de l'échelle, encore tout engourdis. Une petite rivière murmurait au-delà de la grange, et l'eau glacée eut tôt fait de les réveiller complètement. Ils s'installèrent avec empressement devant le repas que Tapper avait préparé.

– Où allons-nous maintenant ? demanda Owen, entre deux bouchées du meilleur plat qu'il eût jamais mangé.

Tapper inclina la tête et réfléchit.

– Abertillery… ensuite nous irons à Risca, ou même jusqu'à Newport… Qui sait ? Il y a beaucoup de gens malades dans cette vallée. Peut-être pourrais-je les mettre sur la voie de la guérison.

Quand ils eurent fini leur repas, il dit :

– À présent, vous pouvez vous rendre utiles. Voudrais-tu laver la vaisselle dans la rivière, Owen, et toi, Tom, ranger les affaires ? Pendant ce temps, je vais atteler notre fidèle Bucéphale.

Le cœur léger, Owen s'agenouilla au bord de l'eau. Quelle chance inespérée ! Il avait trouvé un emploi tout de suite, et pas dans les mines redoutées, mais chez un homme si gentil qu'on ne pouvait même pas le considérer comme un patron.

Et voilà qu'ils partaient vers le sud : Abertillery, Risca, et peut-être la mer ! Toujours, il avait eu envie de voyager au-delà de sa montagne, de voir le monde et, par une

extraordinaire bonne fortune, voilà que cette occasion s'offrait à lui.

Tout en travaillant, il chantait une chanson galloise, une petite chanson qu'il avait coutume de fredonner en parcourant les collines.

Tapper l'entendit et sourit :

– Je t'apprendrai de nouvelles chansons, criat-il. Que dis-tu de celle-ci ?

D'une voix étonnamment profonde et agréable, il se mit à chanter un air de marche qu'aucun des deux garçons n'avait jamais entendu auparavant :

Les peupliers dressent la tête
Sur les bruyères fièrement
Mais lorsque viendra la tempête
Ils connaîtront leur châtiment.

Tombe la foudre, tombe la neige
Que se déchaîne l'ouragan
Que notre Charte nous protège
Périssent tous les tyrans !

– C'est une belle chanson, dit Owen. Mais je ne comprends pas très bien ce que la fin veut dire.

– Non ? Peut-être l'apprendras-tu… avec moi, répondit le petit homme. Un jour, les murs de Westminster[2] feront écho à ce chant-là. À moins qu'il ne les fasse tomber !

– Comme les murs de Jéricho ? demanda Owen, que l'on avait envoyé à la chapelle tous les dimanches, dès sa plus tendre enfance.

– Comme les murs de Jéricho, approuva le pharmacien. Et à présent, nous devons partir. Je guiderai Bucéphale jusqu'à la route.

Ils suivirent la charrette grinçante, et Tapper leur montra où se caser parmi les nombreux paquets et boîtes. Ils étaient très serrés, mais la chance voulait, remarqua le pharmacien avec son petit rire, que les deux garçons fussent maigres

2 Westminster : quartier de Londres où se trouvent le palais royal et les Chambres du Parlement.

comme des clous. Il fit claquer son fouet, et Bucéphale se mit à trotter à bonne allure.

C'était bien agréable d'aller ainsi sur la route, par ce matin ensoleillé de printemps. De chaque côté s'élevaient les collines grises et vertes, encore voilées çà et là par la brume matinale. Sur leur droite, l'Ebbw Fach écumait et tourbillonnait sur les rochers. Seuls, les villages et les chevalements noircis des puits heurtaient le regard et enlaidissaient le paysage.

À une ou deux reprises, ils s'arrêtèrent devant des maisons : Tapper échangeait alors quelques mots avec des femmes par-dessus la clôture. On lui décrivait les symptômes de quelque maladie – Owen eut même l'occasion d'utiliser son gallois au cours d'un de ces entretiens – puis le pharmacien allait chercher une poudre ou des pilules à l'arrière de la charrette.

Il paraissait connaître tout le monde dans le district. Il s'informait de la santé et des occupations de chacun, faisant claquer sa langue en signe de compassion quand les nouvelles étaient mauvaises. La mort et le chômage hantaient la vallée.

Tout en roulant dans la campagne, d'un village à l'autre, Tapper entretenait les garçons de cent sujets divers : ils en conclurent que le pharmacien était l'homme le plus savant qu'ils eussent jamais rencontré. Et quand il ne parlait pas, il chantait, des chants qu'ils ne connaissaient pas, pour la plupart. Tom, cependant, s'écria :

– Celle-là, c'est une chanson française, je l'ai entendue. Est-ce que ce n'est pas celle que chantaient les soldats de Boney[3] ?

– Si, mais auparavant c'était un chant révolutionnaire, le chant de l'armée populaire qui défendait le pays contre les armées étrangères. Ce n'était pas contre nous ni contre aucun autre peuple que les Français l'avaient composé.

3 Boney : surnom que les Anglais donnaient à Napoléon.

Quand il eut fini de chanter la *Marseillaise*, Tapper leur raconta comment le peuple français s'était soulevé et avait renversé la monarchie, et comment les souverains des autres pays, craignant pour leur propre pouvoir, avaient envoyé des armées pour rétablir la royauté en France.

– Non, ils ont fait ça ? s'écria Owen, indigné. Qui a gagné ?

– Eh bien, les Français ont chassé les envahisseurs, mais ils ont perdu beaucoup de ce qu'ils avaient obtenu. Au lieu d'en finir pour de bon avec les nobles et la monarchie, ils ont laissé Napoléon devenir leur empereur. Mais un empire ne peut pas exister sans guerres, et des millions de Français, de Russes, d'Allemands, d'Anglais ont été tués ou blessés avant la chute de Napoléon… Et alors, ma foi, tout a recommencé : ils ont eu de nouveau un roi.

– Les rois ou les empereurs, je ne vois pas à quoi ça sert, dit Tom pensivement.

– Et les reines non plus, ajouta Owen, se souvenant qu'une jeune fille, Victoria, était à présent sur le trône de Grande-Bretagne.

Tapper eut un large rire.

– Vous avez l'étoffe de bons républicains, tous les deux !

À midi, ils s'arrêtèrent près d'une petite auberge devant laquelle se trouvaient des bancs et une table, bien chauffés par le soleil. Ils s'assirent et Tapper commanda de la bière « pour boire, dit-il, à la nouvelle alliance ».

L'aubergiste semblait content de les voir. Il conversa un bon moment à voix basse avec le pharmacien, Tapper lui remit ensuite un paquet, lequel, d'après sa forme et la façon dont il était enveloppé, paraissait contenir des livres ou des papiers.

– D'accord, Docteur, dit l'homme avec un sourire. Soyez-en sûr, les garçons étudieront vos prescriptions.

Et il disparut rapidement à l'intérieur de l'auberge avec son paquet.

Au même instant, un cavalier s'approcha d'eux, et Owen eut l'impression que son arrivée était la cause de la

disparition hâtive de l'aubergiste. Il regarda le nouveau venu avec curiosité. C'était un homme dans la force de l'âge, bien en chair. Il avait le teint marbré et rouge de quelqu'un qui mange et qui boit bien plus qu'il ne prend d'exercice. Il était habillé comme un riche propriétaire et sa belle monture témoignait aussi de sa fortune.

– Alors, de nouveau par ici, Monsieur le Charlatan ! cria-t-il d'une voix bourrue, arrêtant son cheval près de la table.

– Et j'y serai tant qu'on aura besoin de moi, répondit Tapper calmement, en levant les yeux de son verre.

– Je m'en moque, tant que tu t'en tiens à tes pilules et à tes poudres, dit le cavalier en riant durement. Tu peux bien empoisonner les gens, pourvu que tu ne les tues pas tous et qu'il en reste assez pour faire marcher la mine. Mais ne commence pas à leur fourrer des idées dans la tête, c'est tout ce qu'on te demande.

– Je comprends votre inquiétude. Quand les gens se mettront à penser, il vous faudra compter avec eux. Le bon temps sera fini pour vous.

Le petit pharmacien parlait doucement, mais ses yeux qui fixaient sans peur le cavalier lançaient des éclairs.

– Et laissez-moi vous dire que, pour ce qui est de les empoisonner, vous y suffisez amplement, vous, avec les taudis que vous leur avez donnés. De vrais trous à pestiférés. C'est vous qui les asphyxiez, oui, aussi sûrement que vous les affamez avec vos boutiques de troc, et que vous leur broyez les os dans vos mines…

– Encore tes balivernes !

Le visage épais de l'homme s'empourpra davantage et, de sa cravache, il frappa rageusement sur la table.

– Tu n'es qu'un insolent… et un homme dangereux par-dessus le marché. Rappelle-toi que je suis magistrat et que je peux te faire jeter en prison comme rebelle, je peux…

– Vous pouvez me fermer la bouche, Monsieur David Hugues, comme vous et vos amis vous en avez fermé d'autres. Je sais. La grille de la prison s'ouvre et se ferme sur un mot de vous. Les soldats tirent à votre commandement.

Le convoi des forçats met la voile pour l'Australie à votre demande. Mais vous ne me faites pas peur.

Le petit homme se leva et, malgré sa taille menue, il devenait l'image même de la dignité.

– Mais vous ne pourrez pas faire taire la voix de l'Angleterre, Monsieur… ni celle du pays de Galles. Ces voix-là, elles continueront de crier pour la justice et pour la liberté.

– La justice et la liberté !

Le cheval s'énervait et M. Hughes avait du mal à le maîtriser.

– Allez, déguerpis… Qu'on ne te voie plus dans ma vallée, espèce de coquin… ou tu la regarderas à travers les barreaux d'une cellule.

– Votre vallée, dit Tapper doucement, avec un mépris infini dans le ton.

– Parfaitement, ma vallée. Est-ce qu'elle n'est pas à moi jusqu'au dernier pouce de terrain ? Chaque puits et chaque maison ? Si je ne voulais plus leur donner du travail, tous ici, hommes, femmes, enfants, mourraient de faim.

– Votre vallée, répéta le pharmacien lentement. Oui, Monsieur Hugues, vous répondrez de beaucoup de choses.

– C'est toi qui répondras devant les juges à la première occasion, lança M. Hughes et, sur cette dernière menace, il fouetta son cheval et partit au galop.

V
Le Fauteuil du diable

– Eh bien, dit le pharmacien avec un sourire, alors qu'à leur tour ils reprenaient la route, maintenant, vous savez le pire : si ça ne vous dit rien de rester avec moi, vous êtes libres de partir.

– Je ne comprends pas très bien, dit Owen. Qu'est-ce qu'il voulait dire ? Qu'est-ce que vous avez fait pour qu'il puisse vous menacer de la prison ?

– Je crois que je sais, intervint Tom. Est-ce que vous êtes chartiste ?

Tapper inclina la tête.

– Oui, murmura-t-il après un instant. Je suis chartiste.

Tom siffla doucement.

– Je vois.

– Moi pas ! s'exclama Owen avec impatience.

Dans sa petite vallée, loin des villes et des journaux, il n'avait jamais entendu ce mot-là.

Tapper expliqua.

– Tu sais que le mineur ou le paysan n'ont pas le droit de vote. Seuls les gens qui ont une certaine fortune peuvent entrer au Parlement. Et ce Parlement fait les lois auxquelles nous devons tous obéir. Ainsi, ce sont les riches qui établissent les lois qui leur conviennent. Les pauvres ont beau peiner et souffrir : ils ne peuvent pas les changer.

– Ça ne me semble pas juste, dit Owen. Si on n'a rien à dire pour faire les lois, pourquoi est-ce qu'on devrait y obéir ?

– C'est injuste.

– Maintenant, je comprends pourquoi on a tant de mal. Mais qu'est-ce que nous pouvons y faire ?

– Exiger nos droits ! Exiger du Parlement qu'il nous accorde une charte qui fera de nous des vrais citoyens, et non plus les esclaves que nous sommes dans le fond.

La voix du pharmacien résonnait comme une cloche. Il étendit son bras en un geste éloquent vers la campagne qu'ils traversaient :

– Regardez… Qui produit la richesse du pays ? Qui remonte le charbon, coule le fer, tisse la toile, élève les troupeaux ? Est-ce le Parlement ? Est-ce la fillette qui est sur le trône ? Ou bien M. David Hughes, le propriétaire des mines ? Non ! Ce sont les mineurs, les fondeurs, les tisserands, les paysans… Et pourtant, ils meurent de faim et ils n'ont pas le droit de vote, pas un seul suffrage pour demander que les choses changent.

– Je n'y connais pas grand-chose, à toutes ces questions, dit Tom gauchement, mais il me semble que vous avez raison.

– Ah ça, oui ! approuva Owen.

– Je croyais que les chartistes étaient de mauvaises gens, dans le genre des voleurs et des assassins, continua Tom. En tout cas, c'est comme ça que disait mon patron. À l'écouter, on aurait cru que tout ce qui arrivait, les accidents de chemin de fer ou la pluie, c'était de la faute des chartistes.

Tapper rit gaiement.

– Et à présent que tu en as vraiment rencontré un, tu crois encore que nous sommes des gens si effroyables ?

– Non. Et si la Charte doit faire du bien aux gens je voudrais bien, moi aussi, être chartiste.

– Et moi aussi, ajouta Owen.

Le pharmacien, ravi, leur donna à chacun une tape dans le dos.

– Ce soir, vous allez voir quelque chose, leur promit-il, quelque chose qui vous convaincra mieux encore.

Il ne voulut pas en dire davantage. Il se contenta de hocher la tête, puis se mit à fredonner de nouveau l'air de la *Marseillaise*. Ils ne purent plus rien tirer de lui.

Ce soir-là, ils laissèrent Bucéphale et la charrette dans une autre grange de la lande, bien loin de la grand-route. Aidé des garçons, Tapper prépara le souper comme d'habitude. Et lorsqu'il fit presque nuit, ils partirent à pied.

– Attention où vous marchez, dit Tapper. Par endroits, le chemin est mauvais. Ça monte ferme.

Pour Owen lui-même, si accoutumé qu'il fût à parcourir les collines la nuit, cette course silencieuse à travers la lande avait quelque chose de fantastique. Tapper marchait en avant, silhouette estompée dans le crépuscule, et les garçons suivaient en file indienne.

La pente était raide. Le sommet de la montagne se dressait devant eux, à peine un peu plus sombre que le ciel sans étoiles. Une brise fraîche flottait à travers les bruyères, dans la nuit glissait le murmure des ruisseaux.

Tapper s'arrêta et se retourna :

– Là-haut, c'est le Fauteuil du diable, chuchota-t-il. On raconte qu'au temps passé des femmes et des hommes dansaient nus au sommet de la montagne, au son d'une musique jouée par le diable.

Les garçons restèrent cloués sur place, la respiration coupée. Le pharmacien, sans autre commentaire, se remit en route.

Tout à coup, Owen fut certain qu'ils n'étaient plus seuls ; un frisson glacé le parcourut. Le flanc obscur de la colline, qui auparavant semblait si vide et si désolé, paraissait peuplé maintenant de présences vagues. Le vent lui apportait des chuchotements qui ne venaient ni de l'herbe ni de l'eau. Là où aucune maison ne s'élevait, brillaient de lointaines lumières. Elles s'éclipsaient, disparaissaient, puis réapparaissaient à nouveau, comme des feux follets.

« Ou… des esprits ! » pensait Owen, en proie aux vieilles superstitions des Gallois. Il s'arrêta, paralysé de frayeur. Trébuchant sur une pierre, Tom buta contre lui.

Ce contact lui rendit un peu de sa raison. Il saisit le bras de son ami.

– Regarde ! souffla-t-il.

Les lumières s'approchaient. Elles brillaient, rougeoyantes sur l'arête de la montagne. Elles ruisselaient sur la pente, flamme jaune et pourpre, ondoyant comme une impétueuse crinière de feu. Elles encerclaient maintenant le Fauteuil du diable et une faible musique parvenait jusqu'à eux.

– Venez !

La voix de Tapper flotta, lointaine, irréelle.

– Je n'irai pas plus loin, dit Owen avec obstination. Là-haut, il y a… il y a le diable lui-même !

– Ne sois pas bête, dit Tom. De toute façon, il y en a autant derrière nous ! Nous ne pouvons pas rebrousser chemin.

Owen regarda par-dessus son épaule. Horrifié, il vit une autre rangée de lumières qui rampait lentement le long de la colline au-dessous d'eux. On aurait dit que sur toute la lande croissaient soudain des fleurs de feu.

– Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-il.

– Ne fais pas l'idiot. Écoute.

Très loin, un groupe d'hommes chantaient :

Les peupliers dressent la tête
Sur les bruyères fièrement
Mais lorsque viendra la tempête
Ils connaîtront leur châtiment.

– Ce sont les chartistes ! s'écria Tom, rien que les chartistes !

Owen se sentit rougir. Il fut heureux de penser que l'obscurité cachait son visage.

Tapper les appelait. Ils escaladèrent rapidement la dernière pente.

C'est alors qu'ils virent quelle foule immense peuplait le sommet. Çà et là, des hommes tenaient des torches allumées aux reflets rougeoyants. Et, dans cette clarté étrange, qui n'eût été excusable de se croire face à des diables, devant ces légions de visages noircis de la poussière des mines ?

Émergeant de l'autre versant, un véritable cortège s'approchait. Un tambour et des fifres marchaient en tête,

jouant les airs des chartistes. Derrière, venait une longue colonne d'hommes, allant par rangs de quatre, comme des soldats. Au loin, la colonne, gravissant la pente en lacets, ressemblait à un serpent de feu.

Tom et Owen grimpèrent sur un rocher pour mieux voir. Leur ami avait déjà disparu dans la foule après les avoir prévenus qu'il les retrouverait à la fin de la réunion.

À présent, plusieurs milliers de personnes étaient rassemblées. Un homme monta sur le grand rocher plat surnommé Fauteuil du diable et se mit à parler d'une voix vibrante. De temps à autre, un puissant grondement approbateur montait de la foule. Tantôt on criait « Bravo ! Bravo ! », tantôt la terre tremblait sous un martèlement enthousiaste.

Les garçons ne saisissaient que par bribes le sens des discours prononcés. Mais ce qu'ils comprirent, ce soir-là, les exalta et ils souhaitèrent de tout leur cœur s'engager parmi ces milliers d'hommes qui voulaient la Charte du peuple.

– Que demandons-nous ? s'écria l'orateur. Le droit de vote pour tous, pour le mineur comme pour le propriétaire de la mine. Est-ce que ce n'est pas juste ?

Il y eut un tonnerre d'approbation.

– Et une indemnité pour les députés au Parlement… de sorte que les pauvres comme les riches puissent se permettre d'en faire partie…

– Oui, oui ! lança une voix. Qu'on envoie des ouvriers à Westminster !

– Nous demandons que le Parlement soit réélu chaque année…

Il détailla un par un les articles de la Charte, expliquant la nécessité de chacun d'eux.

– Ça me paraît juste, chuchota Owen.

– Pour sûr, ça l'est ! dit Tom.

Le discours s'acheva brusquement par ces mots :

– Compagnons, nous avons une belle surprise pour vous ce soir : Henry Vincent est ici !

Une ovation s'éleva de la foule dense. Une autre silhouette avait remplacé la première sur la plateforme rocheuse mais, quelques minutes durant, les acclamations furent trop assourdissantes pour que l'homme pût commencer à parler. C'était Vincent, un des principaux chartistes et le plus populaire dans tout le pays de Galles et les comtés de l'Ouest.

Excellent orateur, il n'usait pourtant d'aucun artifice de langage pour émouvoir son auditoire. Avec simplicité, n'élevant guère la voix, il rappela les maux et les souffrances que l'on ne pourrait supprimer sans avoir obtenu le droit de vote.

Il parla des salaires de famine, des longues journées au fond des puits, où les explosions de grisou, les éboulements menaçaient à chaque instant la vie des hommes ; il parla des prix exorbitants des denrées, que l'on devait se procurer dans les boutiques de troc, de cette nourriture parfois tout juste assez bonne pour les cochons.

– Et vos maisons, continua-t-il, en s'adressant aux femmes. Vos maisons : des taudis où croupissent les maladies, où l'infirmité vous guette. Si les mines ne vous tuent pas, ce sont les logements qui s'en chargent !

Puis il leur dit ce que la Charte leur apporterait. Ils enverraient leurs propres représentants au Parlement, des hommes qui connaissaient les privations qu'ils enduraient. Et le Parlement adopterait de nouvelles lois : il augmenterait les salaires, écourterait les journées de travail ; il diminuerait les loyers et supprimerait à jamais le système détesté des boutiques de troc.

– Nous demandons la justice, et rien que la justice, ajouta-t-il en ouvrant les bras d'un geste large. Mais le gouvernement appelle cela une trahison ! Quand nous demandons nos droits, quand nous déclarons que nous les obtiendrons, fût-ce par la force, s'il le faut, on nous qualifie de traîtres ! Et quand nous disons aux soldats de ne pas tirer sur leurs frères, on appelle cela sédition ! Et pourtant, nous irons de l'avant, nous lutterons envers et contre tous, coûte

que coûte, même si cela nous mène au bagne, même si cela nous conduit à la potence.

Les acclamations éclatèrent à nouveau, mais déjà Vincent sautait à bas du rocher et disparaissait. Le défilé se reforma et se mit en marche ; d'un millier de gorges jaillit avec force l'hymne des chartistes. Par petits groupes, la foule se dispersa.

Owen et Tom attendaient que Tapper les rejoignît. Tous deux étaient trop émus pour parler. Passant auprès d'eux, un mineur confia à son compagnon :

– Les paroles, c'est très bien, mais ce que nous voulons, ce sont des actes.

Des actes… Ces mots frappèrent si vivement Owen qu'une idée lui vint, il entrevit à cet instant une audacieuse possibilité…

VI
Le projet d'Owen et de Tom

Pour les diverses mines, les villages miniers, dont David Hughes était propriétaire, il n'existait qu'une seule boutique de troc, si bien que le jour d'ouverture la plupart des femmes étaient contraintes de faire des lieues à pied.

M. Hughes ne s'en tracassait guère. Cela revenait moins cher que d'avoir plusieurs boutiques de ce genre, avec chacune son gérant et ses employés, quoique ceux-ci fussent chichement payés. Pour arrondir leur paye, ils attribuaient aux denrées une valeur supérieure aux prix fixés et s'efforçaient ainsi de se faire un petit bénéfice.

Il n'y avait aucune espèce d'épicerie ou de magasin de vivres dans le village où se trouvait la boutique Hughes et, y en aurait-il eu, que les gens n'eussent pas été en mesure d'y acheter quoi que ce soit. Tous les ouvriers de la région travaillaient dans les puits. Leurs salaires étaient principalement payés en nature, et non en espèces. Les bons qu'ils recevaient ne pouvaient être troqués contre de la nourriture qu'en se fournissant à la boutique, propriété de leur patron.

Si les mineurs menaçaient de faire la grève pour obtenir un meilleur salaire, M. Hughes cédait parfois et augmentait le montant des bons mais, en même temps, il élevait les prix des produits qu'il vendait, de sorte qu'on n'était pas plus avancé qu'auparavant. Et puis, M. Hughes arrivait à se renseigner : il recherchait les meneurs, ceux qui avaient poussé à la grève. Il les licenciait, les expulsant parfois de leurs logements.

Tout ceci, et bien plus encore, les garçons l'apprirent en allant de village en village avec le pharmacien. Ils allaient aussi dans d'autres vallées, où d'autres patrons possédaient

les mines, ou bien se rendaient chez les métallurgistes des forges et les dockers de Newport, mais c'était partout la même histoire. Partout les ouvriers trimaient comme des bœufs… pour une poignée d'individus qui empochaient les bénéfices…

Quelques semaines plus tard, ils revinrent à Ebbw et Abertillery et dans les villages dépendant de Hughes. Tapper paraissait faire ses tournées selon un plan bien organisé, mais les garçons ne le découvrirent jamais entièrement.

Parfois, il passait des jours entiers à parler à des hommes dans les auberges des hauts plateaux, sans vendre ni poudre ni potion. Et s'il soignait les gens, presque toujours il refusait d'être payé. C'était bien le plus étrange commerçant qu'ils eussent jamais connu.

Après deux ou trois séjours aux mêmes endroits, ils commençaient à reconnaître les visages et à lier connaissance. Ils virent une fois Gwen Thomas, qui leur dit d'un air farouche qu'elle avait été renvoyée parce qu'elle s'était plainte des conditions de travail dans la mine.

– De quoi se faire chartiste ! dit-elle avec colère, et les garçons sourirent en songeant à leur secret.

– Est-ce qu'on aurait dû lui dire que nous sommes chartistes ? demanda Owen à son camarade.

Tom pensait que non, ajoutant que les filles étaient incapables de se taire et que, de toute façon, elle ne serait d'aucune utilité.

Cependant, il se trouva que Gwen, elle, était destinée à être de la plus grande utilité pour la réalisation du projet qu'ils avaient conçu.

Ils la rencontrèrent à nouveau dans la foule massée autour de la porte fermée de la boutique de troc. Tapper était occupé ailleurs, et ils s'étaient éclipsés sans lui confier leur plan.

– Au cas où ça raterait… avait dit Owen sans conviction.

Il était neuf heures passées, la porte aurait dû être ouverte depuis longtemps. Les femmes attendaient. Gwen

était venue à la place de sa mère, afin de lui épargner les dix kilomètres aller et retour sur la route de la vallée.

– On est traité comme des animaux, dit-elle avec rage. Salut, vous deux, qu'est-ce que vous faites ici ?

– On jette un coup d'œil, dit Owen d'un air dégagé. Que de monde !

Elle regarda autour d'eux.

– Oui. Quarante ou cinquante personnes… et il y en aura deux fois plus avant que Sa Seigneurie daigne décrocher les volets.

– Tu t'imagines ! Et dire qu'il n'y a là que deux ou trois employés qui se moquent comme ça d'une centaine de personnes !

Tom était étonné, un peu méprisant.

– Pourquoi est-ce que vous ne les forcez pas à vous servir ? reprit-il.

Près d'eux, une femme rit durement.

– Pour qui est-ce que tu nous prends, mon petit gars, pour des boxeurs ? Ils n'oseraient pas nous traiter de cette façon si nos hommes étaient là. Mais comme ça…

Elle haussa les épaules, résignée.

– Le gérant est bâti comme un taureau. Et si une femme pousse un peu trop sur le comptoir, il n'hésite pas à cogner…

– C'est une honte ! s'écria Tom, indigné.

Soudain, Gwen lui saisit le bras, le visage rouge d'excitation.

– Si vous deux, les gars, vous vous mettiez à notre tête, chuchota-t-elle, je suis sûre que les femmes…

Elle baissa encore le ton de sa voix. Elle venait d'avoir une idée toute proche du projet que les deux garçons mûrissaient depuis des semaines. Ils échangèrent leurs pensées à la hâte.

– C'est plus facile pour vous, termina-t-elle.

Si l'une de nous se fait remarquer à la tête des autres, ça veut dire le renvoi de nos hommes. Mais vous, vous n'avez pas votre famille ici, elle ne risque rien !

– Pour ce qui est de ça, laisse-nous faire !

– D'accord.

Et elle s'éloigna dans la foule, lançant un mot ici et là parmi les filles de son village.

Un nonchalant grincement de verrous et de barreaux à l'intérieur de la boutique annonça qu'elle allait s'ouvrir. Owen comprit qu'il fallait agir tout de suite ou pas du tout. Il tremblait de peur, mais il fit un effort pour se dominer. Il sauta sur un petit mur qui longeait la maison.

– Écoutez-moi ! cria-t-il.

Personne ne l'avait remarqué. Les langues poursuivaient leur caquet, et pas une tête ne se tourna vers lui. Il essaya encore une fois, plus fort, avec plus de fermeté dans la voix.

– Écoutez-moi, toutes !

Cette fois-ci, elles se retournèrent.

– C'est le gamin du Docteur !

– Il va faire un discours, pour sûr.

– C'est un de ces chartistes !

Les Gallois ne peuvent résister au plaisir d'écouter un orateur. Les bavardages cessèrent et les femmes se rassemblèrent autour de lui. Leurs sourires montraient qu'il avait en tout cas toute leur bienveillance.

– Je ne sais pas faire de discours, cria-t-il, les gratifiant en retour d'un grand sourire heureux. Je ne suis pas bien vieux. Presque toutes, vous avez l'âge d'être ma mère…

– Et de te fesser ! grinça d'une voix perçante une vieille sorcière d'environ quatre-vingt-dix ans, mais le reste de l'auditoire noya d'un rire la suite de ses interruptions.

– Je veux vous parler de cette boutique de troc : on vous vole…

– Nous savons tout ça ! cria une femme plus jeune. Que pouvons-nous y faire ?

– Je vais vous le dire !

Owen s'arrêta. Devant lui, mais derrière la foule, il voyait un homme énorme, bâton en main, encadré dans la porte ouverte de la boutique. Il lui fallut du courage pour continuer, mais il n'eut pas d'hésitation.

– On vous a volées avec ce système depuis des années. C'est à votre tour de prendre un tout petit peu de ce que vous avez payé et que vous n'avez jamais eu !

– C'est vrai ! s'écria Gwen, voyant que les femmes hésitaient et avaient besoin d'être poussées dans la bonne direction. Qu'en pensez-vous, les filles ?

– À bas les boutiques de troc ! hurla quelqu'un tout à coup, et les autres reprirent le cri.

– À bas les boutiques de troc !

Owen martelait du poing la paume de son autre main, pour souligner et amplifier chaque mot. Le grondement montait vers lui comme une mer déchaînée.

C'était le bon moment. Il le comprit. Le feu était allumé. Brûlerait-il ? Il sauta à bas du mur et se dirigea à grandes enjambées vers la porte, la foule des femmes sur ses talons.

– De quoi, de quoi ?

Le gérant barrait l'entrée de son corps épais ; derrière lui, on apercevait ses employés, un peu pâles.

– Nous voulons une ration gratuite de marchandises, dit Owen.

– Ah, vraiment ?

L'homme ricana désagréablement, et poursuivit :

– Et au nom de quoi ?

– Au nom de la Charte du peuple !

– C'est ça ! cria Gwen aux femmes derrière elle, et à nouveau le cri fut repris.

Toutes se pressaient en avant, agitant leurs poings en l'air et réclamant la Charte.

– Et si je ne suis pas d'accord ? s'enquit le gérant, balançant son bâton pensivement.

– Nous prendrons ce qui nous appartient.

– Ah, c'est ça la musique, hein ?

Le ton de l'homme changea brusquement.

– Alors, attrape-moi ça pour ta sale Charte !

Son bras s'éleva et le bâton retomba avec une force terrible.

Mais Owen s'était baissé et le bâton fendit le vide. Tom plongea dans les jambes de l'homme, et tous les trois roulèrent à terre.

– Je flanquerai la police à vos trousses ! haletait le colosse en se débattant pour se relever. Holà, Evan, va chercher mon pistolet. Je vais les calmer !

À cet instant, le succès de l'affaire oscilla dans la balance. Un des employés s'était élancé pour secourir son maître, l'autre avait disparu à la recherche de l'arme. Entendant le mot pistolet les femmes avaient reculé d'un pas, effrayées. Encore quelques minutes et tout échouait lamentablement.

– Qui a peur de son vieux joujou de pistolet ? lança audacieusement Gwen.

Elle bondit en avant et sa large main s'abattit sur la mâchoire de l'employé avec une force dont plus d'un garçon eût été fier. Comme il titubait, d'autres femmes se jetèrent sur lui, le frappant du poing. Réussissant enfin à se dégager, il se précipita dans l'intérieur de la boutique.

Les femmes le poursuivirent et, rencontrant l'autre employé, elles arrachèrent le pistolet de ses mains tremblantes et le mirent en fuite. Ni l'un ni l'autre ne réapparurent jusqu'à ce que tout fût terminé.

Le gérant était d'une autre trempe. Il se libéra finalement de l'étreinte des deux garçons et voulut saisir son bâton, mais, d'un coup de pied, Tom l'avait déjà projeté au loin.

Plusieurs femmes passèrent en courant, leurs paniers remplis de farine, de lard et d'autres denrées… pleins comme ils ne l'avaient jamais été. Le gérant était partagé entre l'envie féroce de se venger des garçons, et la peur de perdre son stock de marchandises, peur accrue par la crainte que lui inspirait son patron. Il se détourna en grondant une menace, leur promettant le pire, et fonça dans l'intérieur.

Là, son regard horrifié découvrit un spectacle sans nom. Gwen se tenait derrière le comptoir avec plusieurs jeunes femmes. Sortant les marchandises des rayons et des placards aussi vite qu'elles le pouvaient, elles les distribuaient

aux autres femmes qui les entassaient dans leurs sacs et leurs paniers.

– C'est du vol ! tonna le gérant. Je vais…

Le reste de sa phrase se perdit : un sac de farine de six livres s'abattit sur sa tête, éclata et le recouvrit de son contenu, le transformant en bonhomme de neige.

– Attendez un peu… marmonnait-il en s'étouffant avec la farine.

– Et voilà vos œufs pourris !

Elles se mirent à le bombarder. Il essaya de se protéger, mais il était assailli de tous côtés. Il se débattait comme un forcené, mais la boutique se vidait à présent, et la place ne manquait pas pour esquiver ses coups. De plus, il était à moitié aveuglé par la farine et les œufs.

Finalement, il traversa leur barrage en trombe et s'enfuit dans la rue. Essayant d'essuyer le masque gluant collé à sa figure, il courait sur la route à toutes jambes.

– Il est parti chercher le magistrat !

L'alerte fut donnée. Tout le monde savait ce que ça voulait dire. Le magistrat était M. Hughes lui-même…

– Ils ne peuvent rien contre nous… si nous nous tenons les coudes, dit Gwen d'un air de défi. Nous pouvons toutes jurer que nous n'y étions pas. Pourvu que nous cachions les marchandises.

La foule s'éparpilla comme par magie, laissant la boutique vide, aussi vide que l'étaient les étagères et les coffres. D'un bout à l'autre de la vallée, ce soir, il y aurait des estomacs pleins à l'heure du souper.

– J'entends des chevaux, dit Tom avec précipitation.

– On ferait mieux de décamper, dit Owen, à moins que tu ne meures d'envie de voir l'intérieur d'une prison !

Et les deux garçons disparurent une seconde à peine avant que le magistrat n'eût tourné au galop le coin de la rue.

VII
Le Parlement du peuple

– Bravo ! dit Tapper, les yeux étincelants.

À leur grande surprise, le cheval et la voiture étaient prêts à partir. Ils sautèrent dans la charrette, le pharmacien fit claquer son fouet et ils étaient en route.

– J'ai pensé que vous seriez peut-être pressés, expliqua leur ami, quand j'ai appris ce qui se passait au village. Nous ferions mieux de nous faire rares.

Il prit la direction des montagnes et, en peu de temps, ils avaient laissé les mines loin derrière eux. Bucéphale se mit au pas.

– Bientôt, ils auront d'autres sujets de réflexion que les boutiques, dit Tapper sombrement. Savez-vous les nouvelles de Llanidloes ?

– Non, qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Owen.

– Nous ne savons pas au juste. Mais un genre de révolte a eu lieu. Peut-être nos camarades de là-bas étaient-ils impatients. De toute façon, ils ont été battus… pour l'instant. Ils auraient dû attendre un peu plus longtemps.

– Attendre ? interrogea Tom.

– Oui. Nous devons d'abord essayer les moyens pacifiques. Ensuite, s'ils ne veulent pas entendre raison, c'est la poudre qui parlera. Nous allons présenter une pétition au Parlement. Des hommes la signent dans tout le pays. On dit qu'il y aura un million de noms, ou plus. S'ils ne nous accordent pas nos demandes, nous saurons ce que nous aurons à faire.

Le petit homme se tut. Pour une fois, il semblait presque de mauvaise humeur. De toute évidence, il haïssait les effusions de sang, mais il se trouvait forcé de les conseiller parce

que le gouvernement ne tiendrait compte de rien d'autre. Ils cheminèrent ainsi sans parler pendant longtemps.

Tout à coup, Owen poussa une exclamation et montra quelque chose du doigt.

– Des habits-rouges ! Regardez ! Ils avancent sur cette route, là-bas !

Ils regardèrent vers l'endroit désigné. Tapper jura à voix basse.

– Oui, il paraît qu'ils ont fait venir des troupes du Wiltshire. Les gars du Monmouthshire leur font peur !… Nous allons les rencontrer au carrefour, mais ça n'a pas d'importance. Ils n'ont rien contre nous.

L'approche du danger lui remontait le moral, et il retrouvait toute sa vivacité habituelle. La vue de soldats envoyés dans les collines pour intimider les habitants fit rougir Owen d'indignation. On disait que l'Angleterre était un pays libre, et puis, au premier murmure des ouvriers, les soldats de la reine arrivaient pour tirer sur eux !

Ils allèrent jusqu'au croisement, faisant effort pour paraître absolument indifférents. Un officier leur fit signe de s'arrêter.

– Je dois fouiller votre charrette pour voir si elle contient des armes, dit-il d'un ton bref.

– Vraiment ?

Tapper haussa les sourcils avec ironie.

– Depuis quand ce pays est-il gouverné par le tsar de Russie ? Nous autres, Anglais pacifiques, nous ne sommes pas habitués à ce genre de choses. Cela sent la tyrannie.

– Vous n'avez qu'à vous en prendre à ces voyous de chartistes. Pour moi, j'obéis aux ordres du secrétaire d'État. Toutes les armes illégales doivent être confisquées.

– Très bien. Vous devez faire votre devoir. Nous avons ces deux pistolets. Il faut avoir de quoi se défendre sur ces routes de montagne.

– Ceux-là, vous pouvez les garder.

L'officier fouilla dans le fond de la charrette.

– Pas de mousquetons, ni de piques, ni quoi que ce soit ?

– J'ai bien peur que non. Pas même un petit canon ni une troupe de cavalerie légère. Désolé de vous décevoir !

– Vous pouvez rire, Monsieur, coupa sèchement l'officier en reculant, mais vous seriez surpris si vous aviez vu ce que j'ai vu.

– Vraiment ?

La voix de Tapper se fit de miel :

– Et avez-vous vu… tout ce qu'il y a à voir ?

– J'ai récolté plus d'une centaine de piques, rien que dans le district. Chaque village semble posséder un arsenal caché !

– Je suis scandalisé, murmura le pharmacien et, avec une inclinaison de la tête, il fit repartir le cheval.

– Une centaine de piques ! s'exclama-t-il d'un ton de triomphe, quand ils furent hors de portée de voix. Il doit y en avoir encore au moins cinq cents autres qu'ils n'ont pas trouvées.

– Où allons-nous, maintenant ? s'enquit Owen.

– À Birmingham. Les membres de la Convention se rencontrent là-bas le 13. Je veux y être… et je pense qu'il serait plus prudent de ne pas nous montrer dans ces vallées pour un temps.

Ainsi, faisant des détours par les petites routes, s'arrêtant dans des endroits inconnus et parlant avec des inconnus, ils traversèrent les Midlands, ces régions centrales de l'Angleterre au cœur desquelles se trouve Birmingham. Partout, le mécontentement régnait et, d'un instant à l'autre, pouvait se transformer en violente rébellion.

Les chartistes, cependant, mettaient leurs espoirs dans la pétition qu'on devait bientôt présenter au Parlement.

En attendant, n'ayant aucun droit de vote pour l'élection de cette assemblée, ils avaient, pour la remplacer, nommé les membres de leur propre Convention. Ce Parlement du peuple, non officiel, siégeait déjà à Londres, à une lieue de Westminster, c'est-à-dire non loin de l'autre Parlement, de la Chambre des communes. En fait, ces hommes-là étaient bien plus qualifiés pour parler au nom de la nation que

beaucoup de ces riches MP[4] qui sommeillaient sur leurs sièges de députés…

Qu'arriverait-il si le Parlement repoussait la pétition ? Beaucoup disaient qu'il n'oserait pas ; d'autres étaient certains qu'il la repousserait, parce que la classe des maîtres luttait pour garder le pouvoir et se débattrait jusqu'au dernier pouce de terrain.

Oui, que se passerait-il, si le Parlement refusait ?

La Convention allait tenir des assises à Birmingham pour discuter de ce sujet. Birmingham : noyau de la révolte dans les Midlands. Dans ses rues, des hommes déclaraient ouvertement qu'au besoin ils revendiqueraient leurs droits les armes à la main.

Tapper et les deux garçons arrivèrent le 12 mai au soir. Les délégués étaient attendus le lendemain matin, au train venant de Londres, et toute la population de Birmingham était décidée à les recevoir avec chaleur.

Les autorités aussi.

De nombreux effectifs du Royal Dragon irlandais se tenaient prêts pour le déblayage des rues. On avait placé de l'artillerie à des endroits choisis avec soin, et les bouches des canons pointaient méchamment le long des trottoirs. Craignant de ne pas posséder de balles et de mitraille en quantité suffisante pour calmer les citoyens de Birmingham, les autorités avaient commandé des munitions supplémentaires.

Si seulement ces chartistes leur donnaient un prétexte !

S'il n'y avait pas de désordre, le Riot Act ne pourrait être lu publiquement, le Riot Act, ce décret destiné à réprimer les mouvements jugés séditieux. Avant d'employer la force armée, la loi voulait que ce décret fût lu à haute voix, en guise de sommations. Sans lecture du Riot Act, impossible de tirer un coup de feu, de dégainer un sabre.

4 MP : *Member of Parliament*. On désigne encore aujourd'hui par cette abréviation les membres du Parlement, en Angleterre.

Tapper et les garçons se levèrent tôt et partirent pour l'Arène du taureau, grand terrain vague où se tenaient toutes les réunions publiques de Birmingham. L'endroit était déjà noir de monde et, aux abords de l'Arène, un groupe sinistre de soldats à cheval montaient la garde, armés jusqu'aux dents.

L'attente !

Owen eut un frisson dans le dos, en songeant que s'il y avait du grabuge ce jour-là, il sentirait peut-être un de ces sabres entre ses épaules.

Un chuchotement fit le tour de la foule, grossit, et devint un bourdonnement indigné.

– Henry Vincent est en prison !

En effet, l'homme qui jouissait d'une telle popularité dans le pays de Galles et dans l'Ouest avait été arrêté à Londres quelques jours auparavant. Comment allait-on prendre cela ?

Il ne fallut pas longtemps avant qu'un autre chuchotement apportât la réponse. Newport avait parlé… et non pas d'une voix incertaine. Une grande manifestation avait eu lieu, exprimant la terrible colère des chartistes à l'arrestation de leur chef ; elle avait été réprimée sans pitié par les autorités mais, si les flammes avaient été maîtrisées, le feu couvait sous la cendre.

– Nous entendrons encore parler de Newport, chuchota Tapper.

Quelqu'un commençait à haranguer la foule qui allait s'accroissant.

– À la gare !

Tel était le mot d'ordre, et tous le suivirent.

Plusieurs milliers de personnes étaient en marche à présent et, débouchant des rues latérales, d'autres venaient grossir encore la foule.

À la tête du cortège, un tambour et des fifres attaquèrent une marche. Des bannières surgirent soudain, portant les devises des chartistes. « *L'Angleterre sera libre !* », disait

l'une d'elles, et une autre : « *La tyrannie tremble et recule devant le regard majestueux du peuple uni.* »

Mais les tyrans étaient loin de trembler et de reculer. Ils se sentaient très en sécurité et s'amusaient plutôt. Les soldats n'étaient-ils pas entre eux et la population ?

À dire vrai, les directeurs de la compagnie de chemin de fer n'en menaient pas large, lorsque cet océan humain inonda la place devant la gare. Cherchant à rendre aussi discrète que possible l'arrivée des délégués, ils avaient donné l'ordre de ne pas sonner la cloche qui annonçait habituellement chaque train.

Peine perdue ! Le train entra en gare et les représentants choisis par les ouvriers descendirent en masse des compartiments de troisième. Ils poussèrent un sonore vivat pour annoncer leur venue, et ce vivat, entendu au dehors, fut repris par les milliers de gens qui attendaient. Une assourdissante clameur de bienvenue fit presque s'écrouler le toit de la gare.

– Ils sont là !

À présent les délégués sortaient en foule, et de nouvelles ovations saluaient chaque visage connu.

O'Connor, Collings, O'Brien, le docteur Taylor…

Le comité d'accueil de Birmingham souhaitait la bienvenue à tous ces hommes dont les noms étaient familiers au peuple.

On voyait aussi beaucoup de visages étrangers, des hommes aux noms inconnus en dehors de leur petite ville ou de leur village. Mineurs, métallurgistes, ouvriers agricoles, tisserands, dockers… les ouvriers d'Angleterre, d'Écosse et du pays de Galles !

Un véritable Parlement du peuple, pour la première fois dans l'histoire, et un Parlement qui avait juré de supprimer la pauvreté et la tyrannie…

Il n'était pas étonnant qu'au palais de la reine et au Parlement de Westminster on accueillît cette nouvelle assemblée avec des sabres affilés et des canons chargés !

Mais les chartistes surent garder leur calme ce jour-là, et toute la puissance étalée de l'adversaire ne put les amener à faire un faux pas. La foule reforma un long cortège et, portant les délégués en triomphe, défila dans les rues principales de la ville.

Aucun empereur n'aurait rêvé d'un tel accueil. Il n'y avait pas de guirlandes, les rues n'étaient pas pavoisées, mais les fenêtres closes et les portes barricadées des boutiquiers craintifs rendaient un hommage d'autant plus grand au pouvoir du peuple.

Les membres de la Convention eurent également droit à leur garde d'honneur : soldats à pied et à cheval les accompagnèrent pas à pas tout au long de leur avance triomphale et, quoique ces habits-rouges n'eussent pas été détachés pour les protéger mais pour les attaquer (si on leur en donnait le moindre prétexte), ils n'en étaient pas moins là, à la grande joie des spectateurs.

La nuit tomba sur la ville remplie d'allégresse. Pas un coup de feu n'avait été tiré. La discipline des chartistes avait déjoué les plans des autorités. Le jour du règlement de comptes était encore à venir, et proche le moment où les rues de Birmingham entendraient siffler les balles.

VIII
L'Arène du taureau

Plusieurs jours durant, Birmingham fut comme une ville conquise. Des groupes de chartistes défilaient triomphalement dans les rues, et les membres de la Convention siégeaient quotidiennement avec autant de pompe que le Parlement lui-même. Certains voyaient déjà le pouvoir aux mains du peuple et il leur semblait que les résolutions de la nouvelle assemblée seraient les futures lois du pays.

Tapper était autrement lucide et savait à quoi s'en tenir. Il voyait bien plus loin : il expliqua aux garçons quel long chemin restait à parcourir.

– Nos adversaires tiendront jusqu'au bout, ils s'accrocheront au dernier pouce de terrain, leur dit-il. S'ils le peuvent, ils nous vaincront par la loi. Sinon, ce sera le plomb et les balles. Ils ne vont pas abandonner leur confort et leurs privilèges simplement parce que nous rédigeons ou signons une pétition.

La réunion de la Convention prit fin le 16 mai. Les délégués repartirent vers leurs comtés respectifs, où ils informeraient la population des progrès accomplis et des positions exactes des chartistes. La grande pétition allait être présentée au gouvernement en juillet. Et ensuite…

Que réservait l'avenir ?

Personne ne le savait. Les dirigeants chartistes eux-mêmes n'étaient pas d'accord entre eux. Certains affirmaient qu'il fallait continuer à signer des pétitions et renouveler pacifiquement leurs demandes jusqu'à obtenir satisfaction. D'autres rejetaient violemment cette idée et appelaient à la révolte armée.

Le pays de Galles, Birmingham, le Lancashire étaient les principaux centres d'agitation. Mais des hommes s'armaient à travers toute l'Angleterre. Parfois même, ils faisaient ouvertement l'exercice et défilaient en formation militaire.

Tapper et les deux garçons avaient repris la route.

Parcourant le Staffordshire et divers autres comtés, ils pouvaient jauger l'état d'esprit de l'ensemble des Midlands. Celui-ci variait selon les conditions de vie. C'était chez les plus déshérités, les plus opprimés, qu'on rencontrait les chartistes les plus acharnés, les plus disposés à s'engager dans une lutte à mort pour leur cause.

L'Angleterre devenait un chaudron en ébullition. Quand allait-il déborder ?

Calmes en apparence, les autorités s'inquiétaient. Cette question de la pétition leur laissait le temps de s'organiser. La population se préparait sans doute, mais le gouvernement aussi. Un officier supérieur, sir Charles Napier, fut nommé commandant militaire de toute la région du Nord, où l'on envoyait des renforts de troupes, comme si le Yorkshire et le Lancashire avaient été des provinces conquises sur quelque ennemi étranger. Le Sud étant peu peuplé et les ouvriers agricoles trop mal organisés pour se soulever, on déplaçait donc les soldats qui y étaient en garnison vers les cités industrielles.

Les canons des fusils étincelaient dans le soleil de juin, des dragons remontaient à cheval les sentiers et les chemins de l'Angleterre ; chasseurs à pied et artilleurs vidaient les dépôts de leurs munitions et partaient aussi. Contre quel ennemi ? Contre des Anglais qui réclamaient ce qu'on leur refusait depuis des siècles. Et les fanfares militaires jouaient pendant les étapes : « *Les Anglais ne seront jamais, jamais, jamais des esclaves.* »

Mais Henry Vincent était toujours dans un cachot. Il en était de même pour un bon nombre d'autres chartistes. Une occasion s'offrait-elle, et d'autres encore étaient jetés en prison. Le gouvernement semblait avoir pour devise : « Le meilleur chartiste, c'est celui qu'on trouve sous les verrous. »

Parfois, des nouveaux venus, qui se proclamaient ardents défenseurs de la cause, se mêlaient aux chartistes. On leur faisait confiance. Puis, un beau jour, des hommes étaient arrêtés sous inculpation de trahison et de sédition. On se rendait compte alors qu'on avait eu affaire à des espions.

On ne peut cependant espionner une nation entière et, pour un chartiste arrêté, il y en avait mille autres prêts à le remplacer.

Le 1er juillet, la Convention se réunit à nouveau à Birmingham. Les deux garçons étaient là aussi, installés avec Tapper chez un épicier, ami de la cause. Une fois de plus, la ville avait déliré d'enthousiasme. La pétition, signée de plus d'un million deux cent mille noms, serait apportée à Westminster dans une semaine environ. Que la Chambre des communes la repousse à ses risques et périls !

C'est alors que les autorités frappèrent leur premier coup. Tapper rentra un soir, pâle et les traits tirés :

– Ils ont interdit les réunions à l'Arène du taureau !

L'épicier fut atterré :

– C'est impossible ! Ils ne peuvent pas faire ça. Depuis que Birmingham existe, on a toujours pu se réunir à l'Arène. C'est notre droit…

– Défendu, coupa le pharmacien.

– Mais c'est de la tyrannie !

– Oui, et c'est quelque chose d'autre : c'est la révolution ! Écoutez.

Tapper se retourna et ouvrit vivement la fenêtre. Ils écoutèrent tous. D'abord ils perçurent un murmure lointain, très lointain et très faible, qui bientôt se rapprocha, grossit, s'amplifiant à chaque seconde. La rue se remplissait de monde, bourdonnait comme un essaim d'abeilles. Et, dominant tout, l'hymne des chartistes s'éleva, triomphant, chargé de défi :

Tombe la foudre, tombe la neige
Que se déchaîne l'ouragan
Que notre Charte nous protège
Périssent tous les tyrans !

Un homme hagard, squelettique, un de ces milliers de chômeurs affamés, escalada le rebord d'une fenêtre.

– À l'Arène du taureau ! On leur fera voir ! À l'Arène !

Le cri fut repris de tous côtés. La foule forma une colonne qui s'enfla derrière cet homme. Tapper et les autres descendirent précipitamment et se joignirent au défilé.

– Ils ont besoin d'être dirigés ! s'écria fiévreusement Tapper. Rien n'a été prévu. Ils vont se faire massacrer. Une chose comme celle-ci doit être organisée…

Trébuchant, jouant des coudes, il se fraya un chemin jusqu'à la tête du cortège. Mais il ne semblait y avoir aucun chef de file, ou bien il y en avait trop. La foule n'avait fait que suivre une impulsion. Les gens marchaient vers l'Arène, mais sans savoir ce qu'ils comptaient y faire.

D'autres encore se rassemblaient. L'endroit qui avait toujours été le lieu de rencontre incontesté, où les habitants de Birmingham pouvaient librement discuter de leurs griefs, regorgeait d'une masse d'hommes furieux, mais irrésolus. Les commerçants, flairant le désordre, avaient déjà posé leurs volets et barricadé leurs portes.

Tapper allait entre les deux garçons. Il les saisit chacun par le bras :

– On ne peut pas accepter le coup de force sans riposter, chuchota-t-il. Et quelle occasion magnifique ! Cette indignation, cette juste indignation, il faut qu'elle serve à quelque chose. Si seulement nous avions ici Henry Vincent ou tout autre qui sache parler… Moi, je ne suis pas un orateur.

Le petit pharmacien avait souvent expliqué à ses jeunes amis qu'il était plus à son aise à travailler silencieusement et secrètement pour la cause que lorsqu'il fallait prendre la parole en public.

Il serra plus fort le bras des garçons. Sa décision était prise.

– Je vais grimper sur cette caisse, là, sous le réverbère. Tom, et toi, Owen, vous allez crier à pleins poumons en réclamant le silence. Allez-y, petits !

– Compagnons, commença le Docteur, nous sommes des hommes libres, des citoyens… ici, ce soir, nous revendiquons le droit qui a été le nôtre de tout temps : nous rencontrer dans cette Arène pour crier nos doléances…

Il leur rappela comment, par étapes successives, l'attitude et les actes du gouvernement avaient abouti à une tyrannie pure et simple : maintenant, l'Angleterre ressemblait plutôt à un pays écrasé sous le joug d'une conquête, réduit à l'esclavage, qu'à une nation libre d'hommes civilisés. En ce moment même, leurs compagnons étaient enfermés dans des cachots.

Un homme au regard égaré fendait la foule comme un fou. Tapper l'aperçut qui luttait pour passer, et attendit que ce messager arrivât jusqu'à lui. Il se pencha, et l'homme chuchota quelque chose à son oreille. Quand Tapper releva la tête pour reprendre son discours, son visage était plus grave encore.

– On me communique une nouvelle à l'instant même, compagnons, dit-il lentement. Les autorités de cette ville doivent avoir une haute opinion de vous, ses citoyens : vous leur faites si peur qu'ils ont envoyé chercher du renfort à Londres !

Un grondement de fureur répondit à ces mots.

La foule redevint silencieuse, impatiente d'entendre la suite.

– Une centaine d'agents de la nouvelle police sont en route pour l'Arène… Ils arrivent…

Ah ! L'immense clameur retentit comme le cri d'un animal. On insultait Birmingham ! Si les policiers londoniens osaient se montrer, on leur tomberait dessus !

– Il nous faut garder notre calme, dit Tapper sérieusement. Mais nous devons tenir bon. Nous avons le droit d'être ici. Qu'ils essayent de nous faire changer d'avis et ils en subiront les conséquences.

Il fut interrompu par un autre grand cri, qui devint un tel brouhaha qu'il ne put continuer. La police était en vue.

Une colonne descendait la rue au pas, les notables en tête, blêmes.

La colonne s'arrêta à hauteur de la foule, qui attendit en murmurant, mais sans un geste de violence.

– Dispersez-vous et rentrez chez vous, dit l'un des magistrats d'une voix hésitante.

Un grognement moqueur accueillit ses paroles.

– Dispersez-vous vous-mêmes ! lança quelqu'un. Et ramenez ces Bleus de Londres avec vous !

– Oui, c'est ça, qu'ils retournent à Londres !

Tous se mirent à crier. Les policiers tripotaient nerveusement leurs bâtons.

Le magistrat n'insista pas. Il prononça un mot ou deux, que seuls entendirent ceux qui se trouvaient derrière lui. Une seconde après, les agents chargeaient la foule. On n'avait pas donné lecture du Riot Act.

Surpris par la férocité et la soudaineté de cette attaque, les premiers rangs de la foule furent renversés comme des quilles, les autres reculèrent de quelques pas. Les bâtons s'abattaient sur tous sans distinction – hommes, femmes, enfants.

Mais la foule contre-attaqua.

Des armes surgirent. Un groupe se rua vers un cimetière proche, on arracha une grille de fer et on en fit des lances de fortune. D'autres prirent des cannes, des bouteilles, des couteaux. Bon nombre se battaient avec leurs poings nus.

Affamés pour la plupart, brisés par le labeur des fabriques, ou affaiblis par le chômage, ils n'étaient pas de force à se mesurer avec des hommes bien nourris, disciplinés et mieux armés. Mais le nombre, et le moral, cela comptait aussi.

Les policiers furent contraints de battre en retraite. On leur arrachait leurs bâtons des mains, leurs uniformes étaient mis en pièces. Les notables avaient disparu depuis longtemps. Bientôt les agents coururent aussi se mettre à l'abri.

L'Arène du taureau restait aux mains des manifestants. Un instant, on put croire à la victoire.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? haleta Owen.

Il avait reçu un coup violent à l'épaule et c'était heureux qu'il n'eût pas la clavicule cassée, mais l'instant d'après il avait réussi à placer un adroit coup de poing ; il prenait goût à la bataille.

– Il faut s'organiser, dit Tapper, échevelé. De l'humeur dont ils sont ce soir, les ouvriers peuvent s'emparer de la ville. C'est notre chance. Qui sait… peut-être l'Angleterre sera-t-elle demain une république !

Il chercha des yeux la caisse sur laquelle il était monté avant la bataille, mais elle avait disparu. Çà et là, plusieurs orateurs haranguaient la foule, et Tapper n'arrivait plus à se faire écouter.

– Où sont les dirigeants ? gronda-t-il. Ce n'est pas le moment de faire des discours. Il faut des actes, il faut prendre l'offensive ! Nous devrions nous assurer le contrôle de la ville, de la gare, de…

– Voilà, vous pouvez monter sur ces marches, dit Tom, voyant un escalier.

Trop tard.

On entendit une sonnerie de trompettes, un fracas de sabots, et un immense cri retentit :

– Les dragons !

Déjà, coiffés de hauts plumets, avec leurs casques et leurs sabres luisant à la lueur des réverbères, les cavaliers irlandais avaient contourné le terrain et complètement encerclé la foule, coupant toutes les issues de l'Arène. Les vainqueurs étaient cernés, enfermés dans une haie d'acier étincelante.

– Ne vous battez pas ! disait Tapper aux quelques personnes qui pouvaient l'entendre. Ce sera un massacre. Sortez en bon ordre et gardez vos rangs.

Mais quel chef aurait pu se faire écouter dans le déchaînement de cette nuit ? La foule oscillait, indécise. Et les dragons avancèrent dans la mêlée, frappant à droite et à

gauche du plat de leurs sabres, quand ce n'était pas avec le tranchant.

Aucun rassemblement n'aurait pu résister à un tel déploiement de force : derrière la cavalerie, s'alignaient en rangs compacts les chasseurs à pied, leurs fusils couchés en joue. Morose, grondant comme un ours blessé, la masse des manifestants se laissa refouler, se divisa en groupes de plus en plus petits, et peu à peu se dispersa dans les rues. Les garçons cherchèrent Tapper. S'apercevant qu'il avait disparu, ils rentrèrent seuls à la maison.

IX
Owen met le manteau du Docteur

Tapper rentra après minuit, se faufilant tel un voleur, sa joue pâle ouverte par un coup de sabre. Harassé de fatigue, il refusa néanmoins de dormir. Il fallait écrire : proclamations à rédiger, manifestes à préparer. Il avait pris contact avec des dirigeants. Demain, chaque ouvrier de Birmingham serait aux côtés des chartistes, et la défaite de ce soir serait effacée par une éclatante victoire.

– Il faut que vous dormiez, dit Owen avec anxiété.

– J'aurai bien le temps de dormir quand le travail sera fait. Mais vous, les garçons, allongez-vous : plus tard, j'aurai peut-être besoin de messagers. J'écrirai dans la chambre à côté, en voilant la lampe.

Il se dirigea en titubant vers l'autre pièce – on leur avait prêté deux mansardes au-dessus de l'épicerie. Les garçons s'étendirent sur leurs lits de fortune et essayèrent de dormir, mais le sommeil fut long à venir. Lorsqu'enfin ils s'assoupirent, un mince filet de lumière luisait encore sous la porte, le grattement de la plume continuait dans la pièce voisine.

Owen se réveilla en sursaut ; il lui sembla n'avoir dormi que quelques minutes, mais en réalité trois heures avaient passé. Des coups résonnaient à la porte de la rue. Appuyé sur un coude, il secoua Tom. Ensemble, dans la pénombre, ils écoutèrent. Ces coups avaient quelque chose de menaçant.

– La police ! souffla Tom.

– Le Docteur ! Ils viennent pour le Docteur !

Instinctivement, tous deux jetèrent un coup d'œil vers la porte de communication. La lumière était éteinte. Tapper

devait être endormi. Oui, ils entendaient sa respiration, la respiration pesante d'un homme à bout de forces.

– Pris au piège, dit Owen entre ses dents. On ne peut pas sortir par-derrière.

– Il y a bien l'entrée sur le côté. Elle débouche sur la même rue que la porte du devant… juste dix mètres plus loin.

– C'est sa seule chance !

Les heurts se renouvelèrent, encore plus impatients.

– Non, ils l'attraperaient tout de suite, objecta Tom.

– Oui… lui ! Mais pas si c'était moi qui courais…

– Toi ?

– Oui.

Owen avait bondi hors de son lit et enfilait le vaste manteau que Tapper avait jeté sur une chaise.

– Moi, je ne compte pas. Mais Tapper, lui, il faut qu'il s'en sorte. On a besoin de lui.

Les coups retentissants cessèrent. Une voix forte cria d'en bas :

– Ouvrez… au nom de la reine !

Mais aucune réponse ne venait de la maison fermée à double tour.

– Ils vont enfoncer la porte, souffla Owen. Je vais filer par le côté, et tâcher de les entraîner sur une fausse piste. Toi, tu réveilles le Docteur, et tu l'emmènes. Je te donne rendez-vous au coin de Ball Street à huit heures, s'ils ne m'attrapent pas. Ça sera trop dangereux de revenir ici.

Il dévala l'escalier et tira les verrous avec précaution. Puis il se glissa le long de la petite allée jusqu'à la rue, contourna la maison, et se mit à courir à toutes jambes.

– Le voilà !

– Il s'enfuit !

– Au nom de la reine, arrêtez !

Un vacarme sans nom s'éleva derrière lui : les policiers se jetaient à ses trousses. Owen entendait le martèlement de leurs bottes, tout près, et la conscience du danger lui

donnait des ailes. Il s'empêtrait dans son vaste manteau mais n'osait le rejeter de peur d'être identifié.

Une aubaine que ces rues et ces allées lui fussent devenues familières au cours de ces dernières semaines ! Une autre chance jouait en sa faveur : de nombreux réverbères avaient été brisés durant la bataille, et de grands espaces obscurs avantageaient sa course.

Il courait désespérément, avec acharnement, tournant et bifurquant. Au départ, il avait une avance de trente mètres ; maintenant, cinquante mètres le séparaient de ses poursuivants. Mais il risquait de tomber sur un autre corps de police.

À cette minute, le Docteur devait être loin de la maison. C'était l'essentiel. On accuserait probablement Owen d'avoir entravé l'action de la justice, et il ferait de la prison… Quelle importance, du moment que le chartisme allait de l'avant !

– Arrêtez… ou nous tirons !

Il baissa la tête et continua de courir. Bang ! Bang !

Des coups de pistolet claquèrent et deux balles s'écrasèrent contre un mur en face de lui. Tournant dans une ruelle, Owen fut hors de portée pour quelques instants.

Il déboucha sur une longue rue droite qui semblait s'étendre sans fin entre des rangées de logements ouvriers, sans un passage qui pût l'aider dans sa course. Tout juste la rue qu'il fallait pour faciliter la tâche de ses poursuivants ! Il serra les coudes et fonça à toute allure.

Derrière, la police martelait le trottoir, s'arrêtant de temps à autre pour tirer sur lui. Owen n'avait pas osé se retourner, mais estimait que les agents devaient être cinq environ. Deux ou trois d'entre eux seulement avaient des armes à feu. De toute façon, il leur en ferait voir.

Réveillés par les détonations et le tapage, les gens ouvraient leurs fenêtres des deux côtés de la rue et regardaient au dehors.

– C'est la police !

– Ils poursuivent un chartiste !

– Qu'ils aillent au diable !

– On ne veut pas de police dans notre rue !

La sympathie des spectateurs allait évidemment d'un seul côté.

Crac !

Un pot de fleurs s'écrasa au sol. Ce fut le signal du tollé général.

Des fenêtres de toutes les maisons, les projectiles pleuvaient. Plantes en pots, cruches à eau, tuiles, vases de nuit, on jetait tout ce qui tombait sous la main. Les policiers cessèrent leur poursuite et se mirent à piétiner sur place, jurant, et menaçant les visages furieux massés aux fenêtres. À moins d'arrêter tous les habitants de la rue, ils ne pouvaient rien. Arrêter un seul homme, de toute façon, c'était provoquer une ruée contre eux, à laquelle ils auraient difficilement échappé sans graves dommages.

Cette nuit-là, pour la seconde fois, les agents de Londres battirent en retraite. En tenue de nuit, les vainqueurs, s'accoudant à leurs croisées, se mirent à chanter en chœur l'hymne des chartistes, puis s'en retournèrent joyeusement au lit. Le spectacle valait bien la faïence cassée.

Owen, cependant, avait atteint un quartier éloigné du centre, silencieux, désert. Il se faufila dans un vieux hangar qui paraissait abandonné et attendit, accroupi dans l'ombre. Les battements désordonnés de son cœur s'apaisèrent peu à peu. Dehors, il commençait à faire jour.

Owen resta dans sa cachette jusqu'à ce qu'il entende sonner huit heures. Il sortit alors dans la rue et, s'efforçant de prendre l'air naturel, gagna le lieu du rendez-vous. Avant de quitter le hangar, il avait fourré sous un tas de planches le manteau compromettant.

Il attendit jusqu'à huit heures et quart, mais Tom n'apparaissait pas. Son cœur se serrait. Quelqu'un lui apprit que la police avait arrêté des chartistes tout au long de la nuit. Peut-être que ses amis avaient été pris, malgré tout.

Deux agents passèrent. Owen se retourna en hâte et se mit à fixer une vitrine de magasin. Mais ils ne firent pas

attention à lui. Sans doute recherchaient-ils un gibier d'une autre valeur.

Quelqu'un lui donna une tape sur l'épaule. Il sursauta et se retourna, prêt à se sauver, mais fut soulagé de voir que c'était un ouvrier.

– Dis donc, mon gars, s'enquit l'homme d'une voix rauque, c'est toi le petit Gallois que je devais chercher ?

– Peut-être bien que oui, répondit Owen prudemment.

– Eh bien, tes amis se portent bien. Ils ne peuvent pas venir ici, mais ils t'attendent aux Quatre-Cloches, sur la route de Worcester.

– Merci.

– Bonne chance, compagnon, dit l'homme en s'éloignant. À Birmingham, le feu est éteint. Peut-être bien qu'on pourrait le rallumer… avec une allumette du pays de Galles !

Le pays de Galles…

Oui, l'espoir de l'Angleterre viendrait peut-être du pays de Galles. C'est d'un cœur confiant qu'Owen s'engagea sur la route de Worcester.

X
La ferme de la Liberté

Les jours suivants, ils se dirigèrent prudemment vers l'ouest et les montagnes empourprées, en évitant les grandes villes, par les larges détours qu'offraient les plaines et leurs petites routes. On avait lancé un mandat d'arrêt contre John Tapper pour incitation à la révolte contre l'ordre établi, quoique, au moment de la charge, il eût essayé d'empêcher les gens de résister aux dragons.

– Mais, qu'on ait tort ou raison, ça revient au même, dit le Docteur avec un petit rire, en tirant des bouffées de sa pipe. Ils ont décidé d'emprisonner le plus possible de chefs du mouvement… et moi, j'ai décidé que je n'irai pas en prison. Trop d'entre nous y sont déjà.

La région qu'ils traversaient était en pleine fermentation. Ils virent une affiche ouvertement collée sur la porte d'une église :

« Hommes d'Ashford, du pain pour tous ou du sang pour tous ! Tenez prêts vos poignards, vos flambeaux, vos fusils et vos piques. Souvenez-vous : on a tourné en dérision l'appel lancé par 1 280 000 hommes. Ô tyrans, croyez-vous que le pouvoir restera entre vos mains ? »

Ailleurs, des placards dénonçaient la sanglante répression de Birmingham.

Il était clair que la population avait été remuée jusque dans ses profondeurs par les événements de ces derniers jours.

Bientôt, la charrette laissa les bois et les champs vallonnés du Herefordshire, et s'enfonça au cœur des montagnes Noires. Owen connaissait bien les collines, mais il n'était jamais allé de ce côté-là. C'était une longue vallée solitaire,

traversée par un torrent impétueux, avec seulement trois ou quatre fermes qui semblaient inhabitées.

Ils dépassèrent les ruines d'un vieux prieuré. Le mauvais état de la route s'aggravait à mesure qu'ils avançaient et, de part et d'autre, les pentes s'élevaient de plus en plus hautes et de plus en plus escarpées, ne laissant voir du ciel qu'un lambeau bleu.

– C'est encore loin ? demanda Tom.

Il n'avait jamais vu de montagnes pareilles, et il redoutait de se trouver bientôt environné de précipices, dans l'impossibilité de faire un mètre de plus.

– Plus très loin, dit Tapper.

Ils continuèrent. Bucéphale s'essoufflait dans la pente raide, les roues craquaient et cognaient laborieusement sur le chemin pierreux. Tapper scrutait les alentours comme s'il cherchait quelque chose.

Soudain, de même que dans cette nuit de mars où ils avaient rencontré Tapper et où le jeune berger avait perçu des présences toutes proches dans la lande, Owen sut que des yeux les épiaient. Il examina les montagnes parsemées de roches arrondies, mais son regard aigu ne put déceler ni mouvement ni la moindre trace d'un être humain.

– Halte-là ! cria une voix tout à coup. Haut les mains !

Tapper lâcha les rênes et leva les bras au-dessus de sa tête. Voyant qu'il ne paraissait nullement inquiet, les garçons suivirent son exemple. Un instant plus tard, deux hommes émergeaient des bruyères, mousquetons en joue, et s'approchèrent de la charrette.

– N'essaie pas de nous jouer un tour ! prévint l'un d'eux, maintenant son fusil pointé vers la tête du pharmacien.

Le petit homme rit.

– Comment, vous ne me reconnaissez pas ? Avez-vous si vite oublié le Docteur ?

– Hé ? Mais, pardi, c'est bien le Docteur ! On avait entendu dire que vous étiez en prison, à Birmingham.

– Pas encore, dit Tapper en laissant retomber ses mains. Grâce à ces deux garçons. À propos, je peux répondre d'eux. Ce sont des compagnons.

– Enchanté de faire votre connaissance, déclara l'autre homme, abaissant son fusil. Excusez cet accueil, mais nous devons être prudents. Les espions du gouvernement mettent le nez partout.

– C'est agréable de rencontrer des gens comme vous, répondit Tapper avec cordialité. Il y a un peu trop d'amateurs dans notre travail. On a vu du beau gâchis à Birmingham.

– On sera content de vous entendre nous raconter tout ça, quand on aura fini notre garde. À tout à l'heure, on se verra au souper.

Et comme la charrette repartait lentement, les hommes semblèrent se noyer dans les bruyères.

À une demi-lieue de là, une ferme se nichait dans un renfoncement de la montagne, presque invisible sur le fond mauve et gris de schiste et de bruyère.

– La ferme de la Liberté, dit le pharmacien, la désignant de son fouet. Son vrai nom, pour le moins, est un de ces mots gallois à vous démantibuler la mâchoire ! Mais ferme de la Liberté nous conviendra. Là-bas, vous trouverez de bons compagnons.

De l'extérieur, la ferme ne présentait rien d'extraordinaire. Des poules grattaient le sol et caquetaient dans la cour parsemée de flaques et jonchée de fumier ; un chien de berger se précipita dehors, aboyant et tournant autour de la charrette qui, dans un dernier craquement, s'arrêta face à la porte ouverte.

Un petit homme vif, habillé de drap fin comme les commerçants aisés, et ne ressemblant en rien à un fermier des hauts plateaux, vint à leur rencontre sur le perron. Son visage s'illumina :

– John Tapper, ah, quelle bonne fortune !

– John Frost ! Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.

– Ni moi non plus. Je vous croyais arrêté. Je viens de faire un saut ici pour deux jours, afin de me mettre au courant de nos affaires. Mais entrez donc !

Il les conduisit dans une spacieuse cuisine carrelée, où un feu brûlait derrière la grille. Plusieurs hommes étaient assis autour d'une table, qui bondirent avec des cris de joie à l'entrée de Tapper.

Quelques minutes plus tard, les nouveaux venus partageaient un copieux repas, et faisaient à des auditeurs attentifs le récit du véritable déroulement des événements de Birmingham.

– Qui est monsieur Frost ? demanda Tom par la suite, frappé par l'autorité de cet homme.

– Un des citoyens les plus respectés de Newport, dit Tapper en riant, ou plutôt, il l'était… jusqu'à ce qu'on le relève de ses fonctions de magistrat parce qu'il était chartiste. Maintenant qu'Henry Vincent est en prison, c'est lui qui dirige le mouvement dans le sud du pays de Galles. Il fera de grandes choses, Johnny Frost, de grandes choses.

– Et ici, qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Owen. Ce n'est pas une ferme ordinaire. J'ai remarqué…

– Je ne peux pas t'empêcher de remarquer, mais je ne répondrai pas à tes questions. Crois-moi, mon gars, moins tu en sais sur ce qui se passe ici, mieux ce sera pour toi… si tu tombes entre les mains de la police.

– Oh ! mais dites, protesta Tom.

Le pharmacien coupa court :

– As-tu envie d'être pendu… ou déporté en Australie pour le restant de tes jours ?

Il s'arrêta, afin que ses paroles pénètrent bien dans leurs cerveaux. Puis, d'un ton plus léger, il ajouta :

– Ne vous cassez pas la tête. Tant que vous serez ici, vous aurez un bon lit et des repas à heure fixe. Soyez-en reconnaissants.

Et il ne voulut rien dire de plus. Lorsqu'ils furent seuls :

– Qu'est-ce que tu as donc remarqué ? demanda Tom avec curiosité.

– Je vais te montrer.

Owen regarda avec circonspection autour de lui. Personne en vue. Sur la pointe des pieds, il mena Tom à travers la cour, et ouvrit la porte d'une grange. Il se baissa, et il écarta un tas de foin.

– Tonnerre !

Tom roulait de gros yeux, et pour cause. Sous le foin, bien alignés, étaient dissimulées plusieurs douzaines de fusils et de piques, fraîchement polis et graissés.

– Ils se préparent, tu vois, dit Owen tout bas.

– Mais pourquoi est-ce qu'il ne voulait pas nous le dire ?

– Parce que ça, c'est de la haute trahison. Et tant que nous n'étions pas au courant, on ne pouvait pas nous pendre. Je regrette… je n'aurais pas dû te montrer…

– Ça va, ça va, haleta Tom. On est dedans tous ensemble, non ? Mais, de toute façon, c'était bien, de la part du vieux Docteur.

Durant plusieurs jours, ils furent tout à la joie de leur nouvelle vie. Ainsi que Tapper l'avait promis, ils couchaient dans de bons lits et les repas étaient excellents, changement appréciable après la vie rude menée sur les routes et dans le grenier de Birmingham. Libres de faire ce qu'ils voulaient, ils passaient leurs journées à se baigner dans la rivière, à pêcher et à explorer les collines environnantes.

Mais comment ne pas remarquer qu'on menait à la ferme une vie peu banale ? Des hommes qu'ils n'avaient jamais vus allaient et venaient ; Frost était retourné depuis longtemps à son magasin de drapier, à Newport. Des lettres et des colis arrivaient et partaient à toute heure. Une fois, au milieu de la nuit, les garçons furent réveillés par un bruit de chevaux. Par la lucarne, ils virent la cour animée d'hommes et de lanternes : on déchargeait et on transportait dans les granges de grandes caisses en forme de cercueil.

Pendant la journée, se tenaient de longues consultations dont Tom et Owen étaient exclus, mais la conversation ordinaire au cours des repas leur permettait de se faire une idée assez précise de ce qui se passait.

Attwood et Hume, les membres du Parlement les mieux disposés envers les chartistes, allaient demander à la Chambre des communes d'agréer la pétition. Le débat fixé pour le 12 juillet tenait en haleine les espoirs de tous ceux qui désiraient un règlement pacifique.

Cette journée-là, et celle qui suivit, le petit groupe de la ferme solitaire attendit le résultat dans une fiévreuse impatience. Mais les nouvelles voyageaient lentement, et ce ne fut que le surlendemain qu'on entendit les sabots d'un cheval martelant le sentier de montagne.

Tous se précipitèrent dans la cour, Tapper en tête. Il s'empara de la lettre avant même que l'homme eût sauté à bas de sa selle, et il déchira l'enveloppe avec des doigts tremblants. Son visage pâlit.

– Alors ? crièrent-ils. Est-ce qu'elle a passé ?

– C'est accepté ?

Les yeux étaient rivés sur le petit pharmacien.

Il releva la tête et la secoua tristement :

– Quarante-six députés ont voté en faveur de la pétition.

Il hésita, puis ajouta :

– Mais deux cent trente-cinq ont voté contre.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? s'exclama Owen.

– C'est la bataille ! Nos maîtres ont lancé leur dernier défi. Nous devons le relever.

XI
Arrivée d'un cavalier

Les allées et venues devenaient plus fréquentes à la ferme de la Liberté.

Le 15 juillet, trois jours après le rejet de la pétition, les ouvriers de Birmingham avaient à nouveau manifesté dans les rues et le contrôle de la ville avait passé dans leurs mains pour quelques heures. Mais, cette fois-ci, les autorités avaient mobilisé une véritable armée : fantassins, dragons et agents, venus de Londres par centaines. Longtemps, la bataille fit rage. On brisa les réverbères : faute d'armes, les ouvriers, pour se défendre, arrachèrent les grilles entourant la statue de Nelson. Des devantures de magasins furent saccagées, sans pourtant qu'il y eût pillage. Après que le combat fut terminé et que les manifestants eurent été refoulés vers leurs maisons, des bâtiments en flammes illuminaient encore le ciel tard dans la nuit.

Cependant, les membres de la Convention délibéraient sur la marche à suivre, mais ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord. Certains voulaient organiser une nouvelle pétition. La majorité s'y opposa avec des arguments valables. D'autres réclamaient la révolution sur l'heure mais, réunissant trop peu de suffrages, ils ne purent obtenir gain de cause. Finalement, on opta pour une grève générale d'un mois, au cours de l'été.

Toute activité devait cesser dans les mines, les filatures, et aux champs. Les patrons verraient bien alors que c'était le travail de ces hommes qui leur permettait de vivre comme ils le faisaient.

– Insensés ! Ils sont insensés ! tempêta le Docteur lorsque les nouvelles parvinrent à la ferme. Une grève générale, pour

qu'elle réussisse, il faut que tous soient prêts à y prendre part. Alors, avec de la chance, elle peut aboutir, sans effusion de sang. Mais nous ne sommes pas prêts : la moitié des délégués l'admettent eux-mêmes.

– Alors, pourquoi est-ce qu'ils la font, cette grève ? demanda Simon Gaunt, un originaire de Cardiff, qui passait une bonne partie de son temps à la ferme.

Tapper le regarda d'un air furieux. Contraste intéressant : le petit homme intelligent, l'organisateur et le cerveau du groupe, et l'ancien marin à la puissante carrure, au teint jaune, dont seules les boucles d'oreilles évoquaient un passé que personne ne semblait bien connaître. Simon préférait sans réserve l'action directe et violente, même lorsque celle-ci paraissait d'avance vouée à l'échec. Quelquefois, pourtant, Owen ne pouvait s'empêcher de penser que le marin était peut-être plus rusé qu'il n'en avait l'air.

– Pourquoi la font-ils ? répéta Tapper. Parce qu'ils ne savent qu'inventer d'autre. La Convention, maintenant, est un roseau brisé : on s'aperçoit qu'elle fourmille malheureusement de vains orateurs et de philosophes aux idées confuses, nourris de chimères, qui de leur vie n'ont sali leurs mains. Des philosophes, il en faut. Mais qu'ils restent à leur place. Au vote, ils ne devraient pas pouvoir l'emporter sur les hommes qui ont vécu tout cela eux-mêmes et qui savent de quoi il s'agit.

Une grande carte piquée de petits drapeaux était suspendue dans la cuisine de la ferme. Sur cette carte-là, des semaines durant, on répéta ce qui devait aboutir au drame de 1839. Le groupe ne quitta pas une fois la vallée au cours de cette période, mais les chevaux restaient sellés en permanence, prêts à partir sur l'heure si l'incendie éclatait quelque part.

Le feu malheureusement ne prenait pas. Les lettres se succédaient, et les journaux aussi, révélant jour après jour la façon tragique dont la Convention trahissait la cause des ouvriers.

Et Tapper arpentait la cuisine dallée, se tordant les mains et criant :

– Nos pires ennemis maintenant, ce sont nos propres dirigeants ! Ce n'est pas la première fois qu'on nous a eus !

La Convention avait d'abord opté pour la grève générale. Elle aurait pu au moins peser de tout son poids pour changer en victoire cette tentative désespérée. Mais elle hésita, tâtonna, et finalement adopta une nouvelle résolution décidant qu'après tout la grève n'aurait pas lieu.

Les ouvriers ne savaient ni que faire, ni qui croire. On les avait vivement encouragés à cesser le travail, dans certains districts en tout cas, et à présent on annonçait calmement que la grève était annulée. Dans les régions les moins enthousiastes, le mouvement se désagrégea. Dans les plus ardentes, les ouvriers tentèrent quand même de quitter le travail, mais ces tentatives isolées étaient vouées à l'échec.

Les coups pleuvaient de tous côtés. Un manifeste circulait, appelant les petits commerçants et les artisans à s'unir aux ouvriers. Presque tous ceux qui le signèrent furent jetés en prison.

Trois ouvriers de Birmingham qui avaient combattu dans les rues furent accusés de haute trahison et condamnés à mort. Dans la plupart des villes il y eut des procès collectifs. Les prévenus étaient condamnés par fournées : plus de soixante-dix à Liverpool, à Lancaster trente-cinq, on en comptait trente et un à Welshpool. Nombre d'entre eux partirent en déportation pour l'Australie.

Néanmoins, la lutte se poursuivait : chacun versait une part de son maigre salaire dans un fonds de défense ou achetait des armes en dépit de l'interdiction formelle.

À Loughborough, personne ne comparut pour témoigner contre deux prisonniers chartistes et les magistrats furent contraints de les libérer. À Ashton, un agent qui devait déposer contre le chartiste Stephens fut à moitié assommé.

Les hommes de la ferme des hauts plateaux serraient les poings et poursuivaient leur tâche.

Et c'est alors qu'arriva le mystérieux Beniowski.

Owen fut le premier à le voir. Il entra au galop un soir dans la cour, superbe silhouette sur un superbe cheval, sombre statue géante contre le couchant.

C'était un homme aux traits réguliers, que sa cape flottant au vent faisait ressembler aux chevaliers d'autrefois. Il se tenait admirablement en selle.

– C'est ici ?… la fer-r-rme de la Liber-r-té, s'enquit-il, roulant les « r » comme un étranger.

– Oui, c'est ici.

L'homme sauta à bas du cheval et s'avança, tenant sa monture par la bride. Il avait bien plus de six pieds de haut et sa démarche était celle d'un cavalier.

– Docteur Tapper, est-il là ?

Tout en parlant, il regardait furtivement d'un côté et de l'autre, son visage marqué de cette expression étrange que donne l'habitude des pièges.

– Me voilà, nous voilà, compagnon ! s'écria le pharmacien accourant vers lui, suivi de Simon.

– J'ai entendu parler de vous, dit l'étranger en s'inclinant et en lui tendant la main.

– Et moi de vous, répondit Tapper. Je vous présente notre ami, Simon Gaunt, ajouta-t-il en se tournant vers le marin.

– Ah !

L'étranger avait vivement repris sa respiration.

– Ne vous ai-je pas… ne vous ai-je pas déjà r-rencontré quelque part ? dit-il.

– Je ne crois pas, dit le marin. Ça fait un bout de temps que je n'ai pas mis les pieds à Londres.

– Ah non ?… pourtant… enfin, peu importe. Nous sommes ici entre amis, n'est-ce pas ?

– Eh bien, entrez donc, venez souper, intervint Tapper. Le soleil s'est couché.

– Il se lèvera demain, répondit l'étranger d'un air pénétrant.

– Oui, oui, il se lève à l'est… dit le pharmacien en souriant, du côté de la Pologne, ma foi !

Peut-être notre aube à nous viendra-t-elle aussi de là ?

À ces mots, Beniowski s'inclina de nouveau, tandis qu'Owen et Tom contemplaient la scène avec étonnement.

XII
Fusils de contrebande

– Ah ! si quelque chose pouvait se passer, dit Tom, d'un air mécontent.

Ils s'étaient baignés dans la rivière et se séchaient au soleil, assis sur les rochers brûlants. Août avait fait place à septembre, on serait en octobre bientôt, et l'on restait toujours là à attendre.

– Ah, oui, alors ! répondit Owen, s'essuyant vigoureusement les épaules. Dis donc, ajouta-t-il, en regardant son ami d'un air bizarre, qui est Beniowski ?

– Je ne sais pas. Pourquoi ?

Tom le regardait à son tour.

– Parce que… oh, je ne sais pas… mais il a vraiment l'air mystérieux. C'est un étranger. Qu'est-ce qu'il fait ici ? Et où va-t-il, chaque nuit, sur son grand cheval ?

Tom secoua la tête.

– C'est un type bien. C'est un de ceux que j'aime le mieux… en tout cas, je l'aime mieux que Pugh ou que Simon Gaunt.

– C'est sûrement quelqu'un d'important, dit Owen, en fronçant les sourcils. On dirait que tout… enfin… que tout dépend de lui.

– Chut !… le voilà.

Beniowski traversait le champ à grands pas, tortillant sa moustache d'un air pensif.

– Alors, ça va, les garçons ? Le Docteur m'a dit que je vous trouverais ici.

Il se tenait debout devant eux, il leur paraissait immense.

– J'étais en train de me demander si vous accepteriez de m'aider à faire quelque chose ?

– Maintenant ? dirent les garçons avec empressement, attrapant déjà leurs vêtements.

– Ce soir. C'est dangereux : ça vous est égal ?

– Absolument égal ! répondit Tom vivement.

– Owen, dit Beniowski, en se tournant vers le Gallois, le Docteur me dit que tu es natif de ces collines. Tu les connais… comment dit-on ça… comme ta poche, non ?

– Je connais mieux l'autre côté, répondit Owen, mais on s'est pas mal baladé ces derniers temps, et je crois que je les connais assez bien par ici aussi.

– Bon.

Beniowski sembla réfléchir un instant.

– Pourrais-tu, dans l'obscurité, faire traverser la montagne à un groupe d'hommes… des hommes et des chevaux… il faudrait aller de Michaelchurch jusqu'ici, en droite ligne.

– C'est un chemin terrible… il y a un ou deux précipices, et pas de sentier presque tout le long… Comme chemin à prendre, c'est vraiment à la dernière extrémité que…

– Nous en sommes à la dernière extrémité, interrompit l'homme en souriant. Nous n'avons pas le choix. Dans notre travail, nous sommes obligés de prendre des risques, non ? Tu acceptes ?

– Bien sûr ! Je vous disais juste comme c'était.

– Bon. Tom vient aussi ? Bon. Nous partirons au coucher du soleil. Et je vous conseille de dormir un peu, cet après-midi.

Il s'éloigna à grandes enjambées, laissant les garçons dans la perplexité la plus complète.

C'était facile de conseiller de dormir, mais ils étaient tous deux bien trop énervés pour trouver le sommeil. Ils passèrent le restant de la journée à se poser mille questions sur cette randonnée nocturne dans les montagnes.

Après le souper, lorsque le soleil eut disparu derrière la crête, à l'ouest, les membres de l'expédition se groupèrent sur le pas de la porte. Ils étaient six : Tapper, Beniowski, Pugh, un autre homme et les deux garçons. Simon Gaunt,

lui, les avait quittés à la dernière minute, se rappelant une affaire urgente à Abergavenny. Toutefois, personne n'insinua qu'il pût avoir peur : l'ancien marin était assez coriace pour affronter n'importe quel danger.

– Vous aurez peut-être besoin de ça… mais savez-vous vous en servir ? dit Beniowski, en tendant un pistolet et des munitions à chacun des garçons.

– Je pense que oui, dit Tom. Où sont les chevaux ?

– De l'autre côté de la montagne. Tout est prêt ? Partons.

Owen prit la tête de file et l'on se mit à gravir le versant escarpé. Arrivé au sommet, Owen dit :

– Ici, il faut prendre sur la gauche, et longer le précipice. Faites attention. La pente est raide, et l'herbe est glissante à cause de la sécheresse.

Dans la demi-clarté du jour finissant, la besogne était déjà fort délicate ; que serait le retour à la nuit noire, avec des chevaux ? se demandait Tom. Cependant, Owen marchait devant avec confiance, ne parlant pas, n'écoutant même pas les chuchotements de ses compagnons, mais s'astreignant à calquer dans son esprit les moindres détails du chemin.

Ici, une rivière, là, un rocher blanc, un coin spongieux à éviter… Pas après pas, son cerveau élaborait un tableau de la route à suivre. Par intervalles, il retournait sur ses traces et scrutait le chemin parcouru.

– Je fais ça pour être sûr de moi tout à l'heure, disait-il. Une route peut sembler entièrement différente en sens inverse.

– Tu as raison, Owen, sois prudent, l'encouragea Tapper. Ce soir, ta responsabilité est grande.

Il faisait très sombre sous le ciel sans lune lorsqu'ils atteignirent le fond de la vallée d'Olchon. Ils s'engagèrent brusquement sur la droite, après une impétueuse cascade, empruntant cette fois un sentier véritable qui leur apporta un sentiment de réconfort. Il fallait pourtant redoubler de prudence : on devait dépasser plusieurs fermes sans donner l'alarme aux chiens.

– La plupart de ces gens sont bien disposés à notre égard, dit Tapper, mais il est préférable qu'ils n'en sachent pas trop long.

Bientôt, ils bifurquèrent sur la gauche et traversèrent la crête inégale de la colline Noire ; puis, après s'être faufilés à travers des champs et entre des haies, ils parvinrent à la grand-route. La rivière Monnow coulait juste au-delà, bouillonnant dans la pénombre.

– Un peu plus loin, dit Tapper, il y a un pont qui nous mènera au taillis où nous devons attendre.

Ils n'attendaient pas depuis une demi-heure qu'ils entendirent un bruit de sabots sur la route et les pas d'un homme.

Pugh siffla, un sifflement lui répondit. Le chartiste s'avança et souhaita le bonjour au nouvel arrivant.

– Combien ?

– Six.

– Bon. Nous laisserons sous le pont deux caisses pour votre groupe.

– D'accord. On viendra les chercher demain soir.

– Et samedi, nous retraverserons avec les chevaux jusqu'à Abergavenny.

– Bonsoir.

– Bonsoir, compagnon.

Les pas s'éloignèrent et, l'instant d'après, les chevaux vinrent piétiner sous les arbres. Chaque homme en prit un par la bride, le flattant de la main pour le mettre en confiance et le tranquilliser. Bientôt, tout fut à nouveau plongé dans le silence.

– Il est près de minuit, dit Beniowski. Ils seront bientôt là.

N'était de temps à autre le soupir d'un cheval ou le doux piétinement d'un sabot étouffé par l'herbe, rien ne trahissait la présence des chartistes.

– Ils sont en retard, observa Pugh, finalement.

– Peut-être qu'on les a interceptés, dit Beniowski.

– J'espère que non.

– Je ne le pense pas, intervint Tapper, nos renseignements sont rigoureusement exacts. C'est à Longtown que…

– Chut ! Les voilà peut-être ?

Un grondement lointain de lourdes roues résonnait sur la route, faible mais distinct dans le silence de minuit.

– Tenez vos pistolets prêts… prévint Beniowski, au cas où…

Ils attendirent. Les deux garçons auraient pu trépigner d'impatience !

La charrette se rapprochait. Ils entendaient le conducteur fredonner doucement un air chartiste.

– Tout va bien, chuchota Pugh, soulagé.

– Il vaut mieux s'en assurer, dit Tapper. Il cria :

– Qui va là ?

– Un compagnon.

– Le mot de passe ?

– Guy Fawkes[5].

– Guy Fawkes. C'est bien ça.

Les quatre hommes s'avancèrent vivement, et les garçons rassemblèrent toutes les brides dans leurs mains. À la lueur des lanternes de la voiture, Owen et Tom virent leurs amis tenir conseil avec le conducteur, un homme vêtu de la blouse grossière et du chapeau à larges bords des ouvriers.

– Nous avons appris que vous alliez être arrêté à Longtown, expliquait Tapper. Mieux vaut qu'ils trouvent votre voiture vide. Avez-vous une histoire prête à leur raconter ?

– Oui. Je crois qu'ils ne peuvent pas me faire grand-chose, si je n'ai pas de matériel. Il y a des soldats ?

– Oui. Un détachement d'Abergavenny. Mais vous n'avez rien à craindre. À présent, dépêchons-nous de sortir les caisses.

Owen et Tom reconnurent ces mêmes caisses oblongues en forme de cercueil qu'ils avaient vu décharger à la ferme,

5 Nom du chef de la conspiration dite des Poudres. Le 5 novembre 1605, les conjurés avaient prévu de faire sauter le Parlement britannique.

une nuit. Ainsi, c'était bien ce qu'ils avaient supposé : les chartistes s'armaient…

Fixer les caisses deux par deux sur le dos des chevaux fut l'affaire de quelques minutes. Deux autres caisses, déposées sous le pont pour les chartistes du district, furent recouvertes de fougères. Puis la voiture vide partit à la rencontre des habits-rouges embusqués à Longtown, et qui seraient bien déçus !

– Nous ferions mieux d'envelopper les sabots pour assourdir les pas des chevaux, dit Beniowski. J'aurais pu y penser avant. J'ai apporté des chiffons.

Les chevaux, l'un après l'autre, se laissèrent patiemment emmitoufler les sabots par cet homme qu'ils ne connaissaient pas mais qui savait leur parler. Puis Owen reprit la tête de la file et le groupe franchit le pont.

Ils parcoururent les champs et les sentiers sans incident. De temps à autre, les chevaux hennissaient doucement, en percevant la présence d'autres bêtes dans l'ombre mais, y aurait-il eu quelqu'un dehors à cette heure, ces bruits n'auraient pu attirer l'attention. Owen filait à pas de loup, sans hésitation, les hommes et les chevaux se glissant derrière lui.

De retour dans la vallée d'Olchon, ils escaladèrent le sentier escarpé, le long du torrent dont ils pouvaient, même dans l'obscurité, distinguer le reflet blanc et brillant, là où il se brisait en écumant sur les rochers. Ils dépassèrent la dernière ferme. Maintenant, leurs seuls ennemis seraient des éléments naturels : le précipice invisible de Daren Olchon, et quelques autres passages de terrain marécageux, malaisés plus que périlleux.

Owen s'arrêta. C'était à peu près l'endroit où l'on devait quitter le sentier. Il se démena de tous côtés, comme un limier flairant une piste, puis s'avança dans l'herbe touffue. Les autres le suivirent sans un mot.

Tout à coup, il s'arrêta de nouveau, et se retourna pour chuchoter quelque chose à Beniowski :

– C'est bizarre… je ne comprends pas : il y a quelqu'un devant nous.

– Devant nous ? Impossible ! Il n'y a rien, pas une maison. C'est une brebis peut-être ?

– Ce n'est pas une brebis.

– Alors, qu'est-ce que c'est ?

– Je vais voir. Pouvez-vous garder mon cheval ?

Owen lui remit la bride et s'enfonça dans la nuit. Habitué dès l'enfance à fouler le sol inégal des landes, il allait parmi les pierres et les touffes d'herbe sans un faux pas et sans un bruit. Tous les quelques mètres, il s'arrêtait pour écouter.

Oui. Il y avait quelqu'un devant lui ! Il en était sûr à présent. Mais qui ?

Il rampa sur les mains et sur les genoux, osant à peine respirer. Soudain, une voix parla, tout près :

– Je suis certain d'avoir entendu quelque chose, sergent.

Owen se figea sur place. Avait-il été remarqué, en dépit de sa prudence ? Les paroles qui suivirent lui apprirent que ce n'était pas lui, mais le groupe tout entier qui avait été repéré lorsqu'il avait quitté le sentier.

– Moi aussi, mon lieutenant, mais je crois que c'étaient des moutons. De toute façon, c'est fini maintenant. Je n'ai rien entendu depuis cinq minutes.

– Entre nous, sergent, je trouve que c'est stupide de les rechercher par ici. Nous ferions mieux de surveiller les routes au lieu de perdre notre temps dans ces maudites montagnes.

Owen en avait entendu assez. Il retourna en rampant jusque vers Beniowski et chuchota dans son oreille :

– Il y a une patrouille de soldats juste en travers de notre route. Quelle terrible malchance ! Et ils nous ont entendus.

– Et ils nous entendront de nouveau quand nous repartirons, dit l'homme, pensif. Comme tu dis, c'est la pire malchance. Y a-t-il un autre chemin ?

– En ligne droite, par-dessus la montagne… là-haut.

Owen désigna de son pouce l'énorme masse qui se dressait au-dessus d'eux, plus noire encore que la nuit elle-même.

– Je pourrais trouver un passage par là pour arriver dans notre vallée. Mais ils nous entendraient tout autant.

– À moins qu'ils ne soient occupés à autre chose.

Le ton de Beniowski devenait farouche.

– Je me charge de les occuper… Pugh prendra mon cheval. Owen, quand tu entendras du bruit, tu conduiras le groupe directement par la crête. Je vous rejoindrai lorsque… lorsque je pourrai et… et si je peux.

– Qu'est-ce que vous allez faire ?

Beniowski se mit à rire silencieusement.

– Jouer les feux follets, comme vous les appelez ici. Ces habits-rouges seront… comment dit-on… proprement ensorcelés. Tu vas voir. C'est une chance que nous ayons emporté une lanterne. Je ne pensais pas avoir à m'en servir.

Il alla chuchoter quelques mots aux autres. Il y eut une rumeur de protestations, que Beniowski fit cesser aussitôt. Il décrocha de la selle la lanterne éteinte, et disparut.

Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'une lumière ne brillât soudain dans la nuit, qui se mit à danser sur le flanc de la montagne. Owen s'immobilisa, la respiration coupée. Lui seul savait combien l'abîme était proche, et il savait aussi que leur compagnon se jetait droit dans les bras des militaires.

– Est-ce qu'il est devenu fou ? murmura-t-il.

– Il est très courageux, chuchota Pugh à ses côtés.

– Il sait ce qu'il fait, ajouta Tapper.

Un coup de feu les cloua sur place. La lumière plongea et s'évanouit un instant, puis réapparut ailleurs, beaucoup plus loin.

Bang ! Bang !

C'était un beau vacarme à présent. La lanterne sautait, railleuse, disparaissait et réapparaissait, flottant dans les airs et plongeant vers le sol, comme un véritable feu follet.

Owen restait là, fasciné. Comment Beniowski s'y prenait-il ? Il attirait délibérément les balles et pourtant il semblait invulnérable. Pugh sortit Owen de son rêve, lui rappela qu'eux aussi avaient du travail.

La nuit entière était remplie de cris et de coups de feu. Les soldats avaient complètement perdu la tête et tiraient chaque fois qu'ils entrevoyaient la lueur moqueuse. Dans un tel tapage, un régiment de cavalerie aurait pu se déplacer sans être remarqué.

Un peu plus tard, debout sur le sommet, les chartistes regardèrent derrière eux. Loin en dessous, ils voyaient jaillir la flamme des fusils et scintiller la pâle lueur de la lanterne.

– Le tour est joué, dit Pugh, mais j'espère qu'ils ne réussiront pas à le cerner.

À cet instant, un cri terrifiant se répercuta à travers la montagne. La lumière fendit les airs comme une fusée, décrivit une courbe, et disparut.

– Le précipice, dit Owen d'une voix rauque.

XIII
Le colportage des « remèdes »

– C'était un homme courageux et un bon camarade, murmura Tapper tristement.

Des heures avaient passé. Ils déjeunaient dans la cuisine.

– Il peut encore arriver, dit Pugh.

Le pharmacien hocha la tête :

– Six heures déjà. Non, s'il était vivant, il serait là. Il a dû tomber dans le précipice…

Pugh acquiesça. À quoi bon espérer ? Il fallait se rendre à l'évidence : un homme de plus avait été sacrifié à la cause. Beniowski avait donné sa vie pour sauver les armes.

Owen repoussa son assiette et se redressa :

– Je vais chercher son corps, dit-il d'une voix sourde.

– Je t'accompagne.

Tom s'était levé sans hésiter, malgré sa fatigue et le manque de sommeil.

– Seulement, je voudrais savoir, dit Owen en ouvrant la porte. Qui était Beniowski ?

Les hommes échangèrent des regards. Tapper dit d'un air las :

– Je pense que ça n'a plus d'importance, maintenant. C'était le commandant Beniowski, exilé de Pologne. Il était venu ici pour…

Il s'interrompit. Quelqu'un marchait au dehors. Tous bondirent : après cette nuit terrible, leurs nerfs étaient à bout. Pugh tira son pistolet.

– Cache ça, tu es fou, souffla le pharmacien.

Ils attendirent. Les pas se rapprochaient lentement, on aurait dit qu'un animal blessé se traînait dans la cour.

– Bonjour, mes amis ! M'avez-vous laissé de quoi déjeuner ?

Dans l'encadrement de la porte, ils reconnurent Beniowski ! Blessé au front, couvert de boue, il était pâle comme la mort. Ses vêtements en loques où restaient accrochées des ronces, ses yeux injectés de sang ne parvenaient pas à lui enlever son expression débonnaire. Il avait marché jusqu'à l'épuisement, mais sa volonté était telle qu'il réussit à traverser la cuisine d'un pas presque dégagé.

Tapper lui tendit un verre d'eau-de-vie.

– Dieu merci, vous êtes sain et sauf ! dit-il. Nous vous tenions pour mort.

– On croyait tous que vous étiez tombé dans le précipice, s'écria Owen. Que s'est-il passé ?

– Laisse-le manger quelque chose, avant de le harceler de questions.

– Ça ne me dérange pas, dit Beniowski. Je peux parler en mangeant. Tout a été simple comme bonjour.

– En tout cas, vous avez sauvé la situation, insista Pugh avec chaleur.

– J'étais cerné… et acculé au bord du ravin. Non, je n'avais nulle envie de faire le saut ! J'ai encore bien des choses à faire dans la vie ! Je n'avais pas le choix. Il fallait leur faire croire que j'étais tombé. Les soldats n'allaient sûrement pas rechercher mon corps avant le lendemain matin.

– Mais vous avez crié. N'avez-vous pas été blessé ?

– Pas à ce moment-là. J'avais bien déjà une ou deux égratignures, mais ce hurlement à glacer le sang, c'était du théâtre. J'ai jeté ma lanterne au fond du précipice, et ces pauvres imbéciles ont cru que j'étais tombé avec elle ! Je me suis tenu tranquille jusqu'à ce qu'ils soient partis et, après, j'ai essayé de retrouver mon chemin à travers ces interminables collines.

Tapper posa une assiette d'œufs au lard devant le Polonais qui se mit à manger avec avidité.

– Tout ça ne me dit rien qui vaille ! s'écria le petit homme. Pourquoi les soldats viennent-ils dans ces parages ?

Croyez-vous que le gouvernement ait repéré quelque chose dans notre vallée perdue ?

– Impossible, dit Simon Gaunt.

– Tout à fait impossible, convint Pugh. L'existence de la ferme est un secret, un secret absolu. En dehors de nous, six chartistes à peine la connaissent… et chacun d'eux a été trié sur le volet. Des hommes qui ont fait leurs preuves.

– Alors c'est une coïncidence. Mais nous devons redoubler de prudence.

– La difficulté, dit à nouveau Gaunt, ce sera de distribuer les armes. On les a bien amenées jusqu'ici… mais il nous faut les ressortir, c'est ça qui est…

– Ne vous en faites pas, coupa Tapper d'un air malin. J'ai mon plan. Laissez-moi faire.

C'est quelques jours après qu'il révéla son projet aux deux garçons : eux seuls furent dans la confidence.

Un matin, Tapper les appela dehors. Le vieux Bucéphale était déjà prêt, harnaché et attelé à la charrette.

– Préparez-vous, leur dit-il. Nous partons en voyage.

Ils avaient appris à ne pas le questionner : les raisons de ce départ hâtif, Tapper les leur donnerait en son temps et lieu. Les affaires ficelées dans un baluchon en quelques minutes, ils sautèrent dans la charrette qui bientôt descendit cahin-caha cette même route qu'ils avaient parcourue des semaines auparavant.

– Il est utile que le Docteur Tapper se remette à dispenser ses remèdes, observa le petit homme avec son gloussement habituel.

– J'aurais cru qu'il se souciait de choses plus importantes, rétorqua Tom hardiment.

– Peut-être… peut-être.

Ils roulèrent en silence un petit bout de chemin. Ils allaient vers le sud, vers le mont dit Pain-de-sucre, qui coupait la route d'Abergavenny et des houillères. Owen comprit qu'ils retournaient au milieu des ouvriers, et son cœur se mit à battre à l'idée de se retrouver en pleine action.

Lorsqu'ils se furent arrêtés dans un coin solitaire pour prendre le repas de midi, Tapper dit tout à coup :

– Je crois que vous feriez mieux de voir quelle sorte de remèdes je vends… et à qui ils sont destinés.

Il se dirigea vers la charrette et à l'aide des deux garçons, entreprit de la décharger. Bagages personnels, nombreuses boîtes, fioles et flacons, potions et remèdes ordinaires qu'il distribuait aux habitants des villages, un chargement bien innocent en apparence ! Une fois tout déblayé, rien ne justifiait encore son attitude mystérieuse.

Les garçons semblaient perplexes. Owen allait parler, quand Tapper fit sauter une des planches qu'il repoussa sur le côté.

– Un double fond ! s'exclama Tom avec admiration.

Sous les planches, il y avait une rangée de piques et de fusils.

– Mes lancettes, dit le pharmacien, en désignant les piques. Et vous n'avez pas regardé mes autres médicaments avec assez d'attention, ajouta-t-il.

Les planches ajustées, ils replacèrent les bouteilles et les boîtes.

– Regardez cette étiquette en latin qu'aucun de ces imbéciles d'agents n'est capable de comprendre : Pilules fortifiantes. Des balles, mes enfants ! Et cette autre : Poudres pour balayer les impuretés.

– De la poudre à fusil ? s'écria Owen.

Tapper acquiesça :

– Un remède violent, dit-il avec tristesse, mais le seul qui guérira la maladie, j'en ai bien peur.

Au cours des journées suivantes, ils distribuèrent leurs « remèdes » dans tous les villages entre Abergavenny et Newport. Ils profitaient de la nuit pour aller se réapprovisionner en armes, tantôt à la ferme, tantôt dans des cachettes aménagées pour eux dans des coins isolés.

Partout dans le pays, des colporteurs exerçaient le même trafic, en dépit des efforts multiples des autorités pour les en empêcher. Piques et sabres ne pouvaient plus s'acheter

ouvertement, s'armer devenait un problème chaque jour plus compliqué. Le gouvernement était fermement résolu à ce que tous les fusils soient d'un seul côté, le sien.

– Où est-ce que tout ça va nous mener ? demanda Owen à Tapper.

Le jeune Gallois posait enfin la question qu'il retournait dans sa tête depuis le jour où il était entré dans le mouvement chartiste.

– Au jour, dit le petit homme d'un air rêveur, où le peuple s'emparera du pouvoir, et où la tyrannie sera abolie à tout jamais.

– C'est pour quand ? On joue à cache-cache depuis des mois. À quoi bon avoir des armes si on ne s'en sert pas ?

– Tu es impatient, mon garçon. La révolution, c'est une longue partie à jouer. Ça peut durer des générations. Le peuple sera peut-être vaincu maintes et maintes fois… mais à la fin, il sera victorieux. Le peuple ne gagnera peut-être pas cette année, ni l'année prochaine, il n'aura peut-être pas gagné d'ici cent ans… Mais il doit continuer à lutter, lutter, lutter, jusqu'à ce qu'il triomphe.

– C'est gai, dit Tom avec une grimace. À ce moment-là, on sera peut-être tous morts. Mais dites, j'ai entendu les mineurs causer entre eux. Ils parlaient du 5 novembre. Et j'ai remarqué que « Guy Fawkes » est souvent notre mot de passe. Qu'est-ce que ça veut dire ?… Est-ce qu'on va faire sauter le Parlement ?

– Mais non, on ne fera rien de si bête. Puisque vous en savez tellement, autant vous dire tout : le 5 novembre, nous espérons qu'il n'y aura plus d'esclaves en Angleterre. C'est le jour fixé pour le soulèvement.

Tom siffla doucement.

– Dans un mois ?… Eh bien !…

– C'est la seule solution : la pétition a échoué, la grève générale a échoué, et la Convention est complètement désorganisée.

– Et qu'est-ce qui va se passer ?

– Le sud du pays de Galles donnera le signal du soulèvement, John Frost en aura la direction. Nous marcherons sur Newport, puis sur Monmouth, pour tirer Henry Vincent de sa prison.

– Et après ?

– Si la malle-poste de Newport n'arrive pas à Birmingham, ce sera le signal pour ceux des Midlands ; ils se soulèveront en masse. La nouvelle fera traînée de poudre, et tout le Nord se soulèvera, avec le docteur Taylor, et Bussey. L'Angleterre s'embrasera, de Bristol à Newcastle, et même ceux qui hésitaient jusque-là se joindront à nous quand les dés seront jetés.

Les yeux d'Owen étincelaient. Ardent, imaginatif, comme tous les Gallois, il était enthousiasmé : pour lui, la victoire ne faisait aucun doute.

Tom avait la tête plus dure : il était plus difficile à convaincre.

– Et vous êtes sûr que nous pouvons tenir devant la cavalerie et les canons ? objecta-t-il. Je veux dire – ce n'est pas que j'aie peur – mais le gouvernement a presque tout de son côté…

– Je sais, admit Tapper. Mais c'est notre dernière carte. Pourtant, nous ne sommes pas en si mauvaise posture que tu le penses…

Il tira sa montre.

– Si nous nous dépêchons, je crois que je pourrais vous montrer quelque chose qui vous surprendra.

Le soleil s'était couché, et Bucéphale trottait allègrement dans le crépuscule. Ils se trouvaient sur une route déserte et peu fréquentée de la lande, à deux ou trois kilomètres seulement des villages miniers.

– Regardez ! s'exclama Owen soudain. Là, en face ! Des soldats !

Dans la brume montante, on distinguait une troupe d'hommes avançant le long de la route, fusil sur l'épaule.

– Oui, dit Tapper en riant, mais pas les soldats de la reine. Les nôtres ! Nous n'avons rien à craindre.

Il fit stopper le cheval, et tous trois restèrent assis à regarder. On aurait dit que des compagnies entières exécutaient des marches et des contremarches sur le bas-côté de la route. Certains hommes ne tenaient que des bâtons en guise de fusils. Tapper expliqua qu'ils possédaient des armes, mais n'osaient pas les sortir tous les soirs pour l'exercice.

D'autres groupes munis des piques et de faux apprenaient à se ranger en formation serrée, capable de résister aux charges de la cavalerie. Tous faisaient preuve d'une discipline remarquable et, malgré la longue journée de travail aux puits, ils se déplaçaient aussi lestement que s'ils étaient parfaitement reposés.

– Vous pouvez voir ce spectacle dans tout le nord de l'Angleterre, murmura le pharmacien. Mais vous ne trouverez nulle part une telle organisation. Vous comprenez, nous ici, nous avons quelqu'un qui s'y entend.

– Qui ?

Pour seule réponse, le pharmacien pointa son fouet vers une silhouette de cavalier un peu floue dans la brume du soir, allant d'une compagnie à l'autre. Bientôt, laissant son travail, l'homme galopa vers la charrette. Cette allure aisée et cette manière de se tenir en selle avaient quelque chose de familier.

– Beniowski !

– Lui-même.

Le Polonais arrêta son cheval près de la voiture, et il sourit aux garçons.

– Le commandant Beniowski, dit Tapper avec chaleur, l'exilé de Pologne… et celui qui met sur pied l'armée des ouvriers anglais.

XIV
Qui est l'espion ?

De retour dans leur vallée, ils remontaient la route désolée vers la ferme de la Liberté.

– Si chacun peut faire un rapport aussi bon que le nôtre, dit Tapper joyeusement, nous pouvons penser à novembre avec confiance.

Son espoir devait être déçu. Simon vint à leur rencontre sur le seuil, le visage soucieux.

– Qu'est-il arrivé ? demanda vivement le pharmacien en se laissant glisser de son siège.

– Vous feriez mieux d'entrer, répondit le marin d'un ton grincheux. C'est pas des nouvelles à crier aux collines. Ils le suivirent dans la cuisine, pénétrés de mauvais pressentiments. Pugh et deux hommes qu'ils ne connaissaient pas les saluèrent.

– C'est Thomas, d'Abertillery… dit Simon.

– Eh bien ?

– Arrêté la nuit dernière. Avec un chargement de matériel.

– Grands dieux !

Le pharmacien fronça les sourcils, perplexe :

– Mais tonnerre ! comment…

– Il y a pire… coupa Pugh.

– Pire ?

– Oui. Il avait sur lui le plan de la prison de Monmouth.

Tapper siffla doucement.

– Ça va donner à la police une idée de ce qui se prépare. C'est grave, très grave.

– Et c'est bizarre, dit Pugh, mal à l'aise.

– C'est plus que bizarre, c'est honteux ! s'écria un des nouveaux venus, en bondissant et en frappant la table du poing. Et à Abertillery, on est plusieurs à dire que c'est… que c'est une trahison !

Une trahison !

Le mot tomba sur le petit groupe comme un caillou dans une mare. Tous se taisaient. Debout, ils se regardaient l'un l'autre, hésitants, emplis de doute. Ce fut Pugh qui brisa ce silence gênant. Il dit sur un ton d'excuse :

– Je vous présente Morgan et Norris, d'Abertillery. Ils sont furieux de l'arrestation de Thomas, ça se comprend.

– Je suis heureux de faire votre connaissance, compagnons, dit Tapper cordialement. Mais j'espère que vous faites erreur quand vous parlez de trahison. Dans tout le pays de Galles, il n'y a sûrement pas un seul chartiste capable de faire pareille chose, et encore moins un chartiste du comité de direction.

– C'est justement ça, dit Norris. Qui fait partie du comité de direction ? Qui savait que Thomas serait sur cette route à ce moment-là… pour que la police soit prête à le prendre avec le matériel ?

– Moi, je le savais, rétorqua le pharmacien, en faisant un salut.

– Qui d'autre ?

– Nous, dit Simon Gaunt, en désignant Pugh et lui-même.

– Et ces garçons ?

– Ils ne savaient rien, dit Tapper.

– Qui d'autre encore était au courant ?

– John Frost, de Newport : lui, je le suppose, vous paraît suffisamment honnête. Il y avait vous-mêmes, je pense, et…

Tapper hésita une infime fraction de seconde :

– …et Beniowski.

Mais Morgan avait remarqué cette pause presque imperceptible et il s'acharna sur ce nom !

– Beniowski… l'étranger !

– Il n'y a pas d'étranger pour un bon chartiste, corrigea le petit pharmacien. Est-ce que nous n'accueillons pas tous les hommes en frères, quelle que soit leur nationalité ?

Morgan grogna et se laissa retomber sur sa chaise :

– Tout ça, c'est très bien. Mais ces étrangers qui surgissent comme ça, on ne sait pas d'où, ça ne m'inspire pas confiance. Et si c'était un agent du tsar ?

Tapper haussa les épaules et sourit. Inutile de discuter avec le Gallois. Il était sûr qu'il y avait un traître, et décidé à rejeter la faute sur quelqu'un.

– Il peut y avoir quelqu'un d'autre, remarqua Simon Gaunt. Ici, les hommes vont et viennent, des hommes qui savent quelque chose, mais pas tout. Il y en a peut-être un qui a surpris une conversation au sujet de ce plan. Tenté par une récompense, il nous aura dénoncés.

Pugh regardait fixement dans le vide :

– J'espère que c'est ça. Voyons. Qui était ici le soir où nous avons mis au point les détails de ce projet ?… Il y avait le vieux Woodson, honnête comme on ne l'est pas, et le petit gars de la ferme Pont, et le délégué de Hereford, et…

Laborieusement, il notait les noms au fur et à mesure que chacun se les rappelait. Quand il eut terminé, on comptait, y compris les membres du comité, quinze personnes susceptibles d'en avoir entendu assez pour trahir Thomas. Mais tous semblaient des hommes sûrs, et personne n'était pressé d'accuser qui que ce soit.

– Eh bien, si vous avez fini de passer en revue les suspects, dit Tapper avec une nuance de sarcasme dans la voix, les garçons et moi, nous allons manger un morceau… si vous êtes sûrs que la nourriture n'est pas empoisonnée !

Et pour l'instant, l'affaire en resta là. Elle n'était pas finie pourtant.

La bonne atmosphère de camaraderie était détruite. On aurait aussi bien pu rebaptiser la ferme : ferme de la Suspicion. Personne n'avait entièrement confiance en personne. Cela paraissait presque inconcevable qu'un des leurs pût

être un traître, néanmoins le secret avait transpiré d'une manière bien mystérieuse.

Beniowski, le plus suspect de tous, restait aussi le moins troublé. Il poursuivait son travail, le travail qu'il aimait : partant à cheval dans la journée pour commander l'exercice aux futurs soldats, il passait ses nuits à mettre au point la stratégie du soulèvement. Aux unités éloignées qu'il ne pouvait aller conseiller de vive voix, il écrivait de longues lettres, expliquant formations et tactique.

Un autre convoi tomba entre les mains des autorités… et puis un autre… Cette fois-ci, on ne pouvait se méprendre : il y avait trahison. Mais qui était l'espion ?

Un après-midi, Pugh s'approcha des garçons et les conduisit à l'écart. Il était très pâle, et semblait sous le coup d'une violente émotion.

– Je pense que je peux vous faire confiance, les gars ? demanda-t-il.

– Oui, dit Owen sans hésiter, et Tom acquiesça.

– Je crois que… que j'ai découvert quelque chose. Mais je dois descendre à Crickhowell pour avoir une preuve certaine. Quand je reviendrai…

Il s'arrêta et regarda autour de lui avec circonspection. Tous trois se tenaient près de la porte de l'écurie, et il n'y avait personne en vue.

– Si je ne reviens pas, pour une raison quelconque, reprit-il, abaissant encore le ton de sa voix, je vous demande d'ouvrir cela…

Owen prit l'enveloppe et la serra soigneusement dans sa poche.

– Ne l'ouvrez que si je ne suis pas rentré au coucher du soleil, dit Pugh avec ardeur. C'est terrible de soupçonner un camarade, et je ne veux pas partager mes doutes avec qui que ce soit, avant d'avoir une preuve. Tout ce que j'espère, c'est que je me trompe.

Quelques minutes plus tard, ils virent Pugh sauter en selle et descendre dans la vallée. Puis Beniowski, qui était là cet après-midi, proposa aux deux garçons de s'exercer au

tir dans le champ situé en contrebas de la ferme. Owen et Tom, enchantés, en oublièrent presque la conduite mystérieuse de Pugh.

Le Polonais était un compagnon passionnant : à l'occasion, il ne leur enseignait pas seulement le tir et l'escrime, mais l'équitation, l'art de manier la pique contre un cavalier, et une quantité d'autres choses qui pouvaient se révéler utiles dans un proche avenir.

Par ailleurs, à la ferme, les occupations ne manquaient pas : c'étaient les travaux manuels, la culture de la terre, bien que cette ferme servît presque exclusivement à camoufler le quartier général des chartistes.

Il y avait aussi les bains, dans la rivière, avec les derniers beaux jours. Le soleil, aujourd'hui, descendait sur l'horizon. Ses rayons obliques s'inclinèrent et disparurent du fond de la vallée, la plongeant dans une pénombre mauve, puis ils glissèrent sur le flanc est de la montagne. Owen traversait le pré en courant, le sang fouetté par une rapide baignade, lorsque, soudain, il se souvint de Pugh.

Il lança un regard anxieux vers la route déserte. Peut-être était-il déjà rentré ?

Mais il n'était pas dans la cuisine où Tapper, Simon Gaunt, Beniowski, Frost et quelques autres attendaient le repas.

– Où est Pugh ? dit Tapper.

– Je crois qu'il est descendu à Crickhowell, dit Tom négligemment.

De toute manière, ce n'était pas un secret. Les membres du groupe allaient et venaient continuellement pour leurs affaires personnelles et pour celles du mouvement.

– Bon, eh bien, commençons à manger, suggéra Beniowski et ils se mirent à table.

Les yeux d'Owen erraient souvent de son assiette aux fenêtres basses de la cuisine, au travers desquelles il voyait l'éclat orange du soleil au-dessus de l'arête sombre de la montagne, à l'occident. Il attendrait jusqu'à la fin du souper.

Le repas se termina rapidement. On mangeait vite, chacun se servait soi-même ; les tâches de la soirée étaient toujours nombreuses : discussions et correspondance, lorsqu'il n'y avait pas de missions nocturnes. Pugh n'arrivait toujours pas.

Owen se leva, repoussa sa chaise, et marcha de son air le plus dégagé vers la porte ouverte. Ah ! sur la route obscure, la tache noire d'un cavalier approchait. Tout allait bien. Pugh serait là dans quelques minutes : le garçon soupira, soulagé, heureux de ce que la responsabilité ne retombât pas sur lui.

Il retourna s'asseoir et regarda les autres, tous profondément absorbés comme d'habitude par leur discussion. (Owen avait découvert depuis longtemps qu'il n'existait pas sur terre plus grands amateurs de discussions que les chartistes. Ils discutaient des sujets les plus étranges, employant des mots longs comme le bras, et ne semblaient jamais se quereller.)

Était-il possible qu'un de ces hommes fût un traître ? Tous avaient à leur actif un long passé de chartiste, certains avaient souffert de la prison, du chômage, et enduré cent privations. Assurément, aucun d'entre eux n'avait trahi la cause à laquelle ils avaient donné le meilleur de leur vie ?

Encore quelques minutes, et l'on saurait.

Owen sentit un léger frisson dans le dos. C'était effroyable d'attendre, d'attendre les brèves paroles accusatrices qui transformeraient un de ses amis en un traître détesté… des paroles qui peut-être feraient sortir les couteaux des ceintures, et les pistolets des poches !

Un choc de sabots résonna dans la cour.

– Le voilà, dit Beniowski, sans lever les yeux.

On entendit un pas au dehors, et une silhouette s'encadra soudain dans l'ombre de l'entrée :

– Salut, Davies !

Tapper accueillait l'homme avec étonnement.

– Qu'est-ce que vous faites ici à cette heure de la nuit ? Nous croyions que c'était Pugh. Nous l'attendons.

– Alors, vous attendrez longtemps.

L'homme parlait d'un ton farouche. Il lança un rapide coup d'œil à la ronde, sur les visages pâlis et alarmés dans la lumière de la lampe.

– Pugh est au fond d'un cachot, à cette minute. Qui savait qu'il serait à Crickhowell cet après-midi ?

Les hommes bondirent, parlant tous à la fois. Certains avaient vu Pugh partir à cheval, d'autres l'avaient rencontré en chemin, d'autres n'avaient appris son absence qu'une heure plus tôt, juste avant le souper. Impossible d'aboutir à une conclusion précise, même lorsque chacun eût dit ce qu'il savait.

Les faits n'en étaient pas moins là. Quatre agents avaient arrêté Pugh à l'auberge de Crickhowell, deux heures après son arrivée au village. Et ces policiers avaient été spécialement mandés d'Abergavenny. Comment avaient-ils su que Pugh était là ?

– Et de plus, ajouta le nouveau venu d'un air féroce, qui a fourré dans sa poche les papiers qui lui vaudront cinq ans comme rien ? J'ai causé avec Pugh juste une demi-heure avant qu'ils ne l'attrapent, et il m'a dit qu'il n'avait rien sur lui. Il m'a dit qu'il ne prenait jamais de risques le jour.

Des papiers glissés dans sa poche ! Ça, c'était un peu fort ! Quelqu'un avait-il combiné son arrestation ? Si trahison il y avait, c'était une habile trahison.

Les hommes se regardaient, mal à l'aise. Pesante jusqu'alors, la suspicion devenait intolérable. Tapper lui-même, encore désireux de faire crédit à chacun, ne pouvait nier les faits. Pugh avait été trahi, ignominieusement trahi. Par qui ?

Personne ne semblait avoir envie de parler. Davies, de Crickhowell, immobile dans l'encadrement de la porte, regardait de l'un à l'autre, un léger pli de dédain sur les lèvres.

Tom jeta un coup d'œil à Owen et hocha la tête. Rapide, le jeune Gallois enfonça résolument sa main dans sa poche.

L'enveloppe qui contenait le nom de l'espion s'était volatilisée !

XV
Démasqué

– C'est une histoire effroyable, effroyable, dit Tapper, navré. Je peux à peine croire que quelqu'un ait pu être tellement… tellement…

Sa voix se brisa. Il n'arrivait pas à prendre sur lui de parler de trahison.

Owen eut un sourire amer. Lui savait, avec plus de certitude que tous les autres, qu'il y avait un traître parmi eux… et un traître excessivement habile. Mais qui ?

À la première occasion, il entraîna Tom à l'écart. Tous deux quittèrent la cuisine où la discussion s'échauffait, prenait un tour agressif et violent, et déjà les soupçons et les accusations y volaient de bouche en bouche. Ils montèrent dans leur petite chambre sous le haut toit pointu. Accroupis à la lueur d'une chandelle, ils analysèrent la situation.

– Revoyons tout ça clairement, dit Owen. Le traître, quel qu'il soit, savait que Pugh descendait à Crickhowell. De plus, il a dû aller prévenir lui-même la police, ou bien…

– Ou bien, il a envoyé un message.

– C'est ça. Et le messager est peut-être un complice.

Dans ce cas, nous avons affaire à deux traîtres. Ou bien le messager ne savait pas ce que contenait le message.

– Et peut-être qu'il n'y a pas eu de message du tout, grogna Tom en se grattant la tête. Il y a tant de possibilités.

– Prends note, comme Pugh l'a fait. C'est toi qui écris. Tu es plus instruit que moi.

Tom trouva un crayon et un bout de papier, et ils se mirent à l'œuvre.

– Premièrement, reprit Owen, qui était ici ? Qui pouvait savoir où se rendait Pugh quand il est parti… et juste après ?

– Nous-mêmes, pour commencer.

– Tu peux nous exclure. Nous sommes restés ensemble tout le temps. Je sais que tu es innocent, et toi tu peux répondre de moi.

– Beniowski était dans l'écurie juste avant que Pugh nous parle.

– Inscris-le.

Leur besogne achevée, Tom relut sa liste :

Beniowski
Docteur Tapper
Norris
Simon Gaunt
Woodson
Un vagabond

Ce dernier, dont ils ne savaient pas le nom, mais dont ils se rappelaient confusément les traits, s'était arrêté à la ferme à midi pour manger un morceau. Bien qu'il eût dit qu'il allait vers le nord – et Crickhowell se trouvait au sud – les garçons n'avaient remarqué ni l'heure de son départ, ni quelle direction il avait prise. Avait-il menti ? Il aurait aisément pu revenir sur ses pas. Aucune vérification ne s'avérait possible. Ses traits vaguement familiers ne leur disaient pas grand-chose.

Au cours de leurs randonnées avec Tapper, ils en étaient arrivés à connaître de vue et à saluer nombre d'hommes de son genre. Il pouvait être un espion, mais il pouvait aussi bien n'être qu'un vagabond.

– Et maintenant, dit Owen d'un ton posé, est-ce qu'un de ceux-là a quitté la ferme après le départ de Pugh ?

– La plupart, à un moment ou à un autre. Mais… attends une seconde !

Tom se tut et réfléchit.

– Si Pugh a été arrêté deux heures après son arrivée à Crickhowell, le message a dû être porté moins de deux heures après son départ !

– Non. Une heure seulement. Il fallait aller chercher la police d'Abergavenny, rappelle-toi.

– Juste. Disons une heure. Continuons… Qui a quitté la ferme dans l'heure qui a suivi le départ de Pugh ?

Tom fronça les sourcils en regardant la liste qu'il tenait à la main :

– Beniowski s'exerçait au tir avec nous…

– Pendant une demi-heure seulement, coupa Owen à contrecœur. Nous ne l'avons revu que juste avant le souper, quand on s'est baignés, tu sais bien.

– C'est vrai… mais je ne crois pas que…

– Nous ne devons pas croire… nous devons être sûrs. Fais une croix devant son nom. Il est un « possible ».

– Continuons. Le Docteur, Simon Gaunt et monsieur Norris ont passé tout l'après-midi dans la cuisine, à mettre au point ce manifeste pour les compagnons de Monmouth. Je jurerais qu'aucun d'eux n'a bougé de là.

– Qui y a-t-il encore ?

– Woodson… et le vagabond.

– Non. Woodson réparait le toit de la grange. On a entendu ses coups de marteau tout le temps.

– Alors, dit Tom délibérément, c'est le vagabond ou… Beniowski.

Ils restèrent silencieux une minute, retournant les hypothèses dans leurs têtes.

La chandelle crachota, projetant leurs ombres en une danse fantastique et grotesque sur le mur nu. Ils entendaient les pas des hommes dans la cuisine, au-dessous, et le bruit des verrous qu'on tirait pour la nuit.

Tom regardait la liste.

– Dis donc, dit-il enfin, quel qu'il soit, l'espion est forcément resté à la ferme presque tout le temps, ces dernières semaines : il y a eu l'affaire de Thomas, tu sais bien, et d'autres encore. Nous avons peut-être vu ce vagabond avant aujourd'hui, mais je mettrais ma main au feu que je ne l'ai jamais rencontré à moins de dix kilomètres d'ici.

– Tu as raison, s'exclama Owen, très agité. Alors, on peut le rayer. Il pouvait être au courant du départ de Pugh, mais

il n'est pour rien dans le reste. L'idée du vagabond est mauvaise. Et ne nous laisse que Beniowski !

– Ça m'en a tout l'air, acquiesça son ami à regret.

Tous deux répugnaient à penser du mal de l'exilé polonais.

– Il s'est baigné avec nous… il a eu l'occasion de prendre le papier dans ma poche !

– Oui, tout ça cadre très bien.

– Oh ! le bandit !

Owen avait les larmes aux yeux. Beniowski, lui, traître, espion ! Le garçon arpentait l'étroite pièce en serrant et desserrant les poings.

– Tu vas réveiller tout le monde. Assieds-toi, ordonna Tom, plus calmement. Je viens juste d'avoir une autre idée.

Owen se laissa retomber sur le lit, et regarda Tom, une expression de sombre révolte sur son visage.

– Eh bien, c'est quoi ? gronda-t-il.

– Nous avons oublié quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui a quitté la ferme cet après-midi.

– Oublié ? Qui ça ?

Owen saisit la liste et la relut :

– Le cas de chacun est vérifié. Nous sommes d'accord : aucun des autres n'aurait pu partir.

– On a oublié le petit gars de la ferme Pont ! dit Tom triomphalement. Et il n'est pas sur la liste, parce qu'il n'était pas ici quand Pugh est parti : mais il est venu apporter des lettres, et il est reparti dans l'heure qui a suivi.

– Il a pu porter le message !

– Exactement ! Et le message a pu venir de n'importe qui… même du Docteur ! Mais pas forcément de Beniowski : au contraire, lui pouvait s'en aller tout seul, sans avoir à s'expliquer ou à inventer des excuses.

Owen secoua la tête, heureux, mais perplexe. Quel soulagement de voir se lever l'accusation irrévocable pesant sur leur ami ! Cependant l'énigme demeurait indéchiffrable : l'espion, abrité sous le toit de la ferme cette nuit-là, demeurait inconnu.

Il se ressaisit avec effort.

– Il n'y a qu'un seul moyen de connaître la vérité, dit-il en se levant. Je descends à la ferme Pont… pour savoir si le petit Rees a porté un message du côté d'Abergavenny… et qui était l'expéditeur.

– Je t'accompagne, dit Tom, en se levant vivement.

– Non. J'irai plus vite tout seul. De plus, l'un de nous doit rester ici. L'espion tentera peut-être de s'enfuir.

– Je sais ce que je vais faire. Je vais me cacher près de la porte de l'écurie. Et si quelqu'un essaye de partir, je l'arrêterai avec ça.

Et, avec un sourire résolu, Tom glissa son pistolet dans sa poche. Owen suivit son exemple.

Ils soufflèrent la chandelle et descendirent à pas de loup. La maison était déjà endormie, ils traversèrent la cuisine sans heurts, guidés par le clair de lune. Les verrous étaient bien huilés. Ils les tirèrent sans bruit et se glissèrent au-dehors.

Dans l'ombre, près de l'écurie, Tom eut l'impression que des heures s'étaient écoulées avant qu'un pas furtif ne l'avertît que quelqu'un approchait. Ses doigts se resserrèrent sur la crosse de son arme. Trop tôt pour que ce soit Owen. Ce devait être l'espion !

Il tendit toute son attention. Les pas se rapprochaient de plus en plus, mais l'angle du mur empêchait Tom de voir la cour. Puis brusquement, une seconde plus tôt qu'il ne l'avait prévu, une ombre s'agita dans son champ visuel et disparut dans la nuit noire de l'écurie.

Tom en eut le souffle coupé. Tout avait été si rapide qu'il n'avait pas eu le temps d'agir ni même d'identifier l'homme, qui était maintenant en lieu sûr à l'intérieur du bâtiment. Il ne pouvait partir sans passer devant le garçon, et Tom était bien décidé cette fois-ci à ne pas être pris de court.

Plusieurs minutes encore. De légers bruits venaient de l'intérieur. Le rôdeur inconnu sellait un cheval ! C'était donc bien le traître qui prenait la fuite ! Heureux en effet

que Tom soit resté de garde pendant qu'Owen descendait à Pont.

Et voilà que l'homme sortait, guidant son cheval dans les ténèbres de la porte. Tom leva son pistolet.

– Halte ! cria-t-il d'une voix sourde. Arrêtez, ou je tire !

Il laissa presque tomber son arme, de surprise et de déception. Le clair de lune révélait le visage stupéfait de Beniowski !

Le Polonais fut le premier à retrouver son calme.

– Ne fais pas de bruit, dit-il avec douceur, en souriant de son bon sourire, ça pourrait réveiller les autres.

– Et ça ne vous conviendrait pas, je m'en doute, rétorqua Tom. Mais je suis très capable de me débrouiller tout seul… C'est vous qui m'avez appris à viser juste… et si vous faites un geste, je tire !

Beniowski haussa les épaules et s'adossa à la porte de l'écurie.

– Et ce petit jeu, c'est pourquoi, ami Tom ?

– Pourquoi ? Parce que vous êtes un espion et un traître ! Nous l'avons entièrement prouvé.

Son prisonnier eut un rire presque silencieux, un long rire amusé.

– Tu commets une grosse erreur, mon garçon. Je suis moi-même en train de guetter l'espion.

Tom rit à son tour :

– Très probable, dit-il. Et le cheval, alors ?

Beniowski tapota affectueusement le cou de la bête.

– Sable et moi, nous avons beaucoup travaillé ensemble la nuit, dit-il d'un ton léger. Je suis un cavalier, et j'aime être bien équipé pour ce que j'ai à faire. Sans compter que l'espion peut essayer de s'échapper.

– Il a essayé, corrigea le garçon avec ironie, mais…

– Laisse ce pistolet, espèce d'idiot ! interrompit une autre voix derrière lui.

Tom pivota sur lui-même, dérouté par ce développement inattendu de la situation. Par bonheur, le nouveau venu était Owen, les yeux étincelants de l'excitation de la poursuite.

– Ce n'est pas Beniowski, dit le jeune Gallois. C'est Simon Gaunt ! Le gars de Pont a porté de sa part un billet privé à l'aubergiste de Llanvihangel, et on sait que cet aubergiste est un antichartiste enragé, main dans la main avec la police. On peut imaginer ce que contenait ce billet !

– Certes oui, s'écria Beniowski, en se donnant une tape sur la cuisse. Du beau travail, mon garçon. La maille qui manquait dans la chaîne et que je cherchais pour compléter l'évidence. Je pensais que c'était Simon Gaunt, mais je n'en étais pas sûr. Maintenant, nous pouvons… nous pouvons le traiter comme il convient.

– Maintenant ?

– Sur-le-champ. Avant qu'il ne puisse faire plus de mal. Suivez-moi.

Silencieux comme des ombres, ils se glissèrent dans la maison, gravirent l'escalier et se coulèrent le long du corridor jusqu'à la chambre où dormait Gaunt. Le passage abondait en coins anguleux et en poutres en saillie, mais ils ne firent aucun bruit. Beniowski poussa le battant de la porte, pouce par pouce, puis, après une éternité, sembla-t-il aux garçons, il bondit comme un tigre.

Le lit était vide.

La chambre de même. Le clair de lune montrait aussi que personne n'avait couché dans les draps, et que le chapeau et le manteau de Gaunt n'étaient plus là.

Beniowski se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit toute grande, et se pencha au dehors. Passant leurs têtes à ses côtés, les garçons scrutèrent la nuit. Devant eux, la route se profilait sur la montagne, déserte.

– Regardez !

Owen s'accrocha au bras de Beniowski et pointa son index vers le mur gris de la maison. À la seconde fenêtre luisait un pâle rayon de lumière.

– Qui couche dans cette chambre ? souffla le Polonais.

– Le Docteur…

– Venez !

Ils s'engagèrent à nouveau silencieusement dans le couloir sombre. D'une poussée rapide, le Polonais ouvrit la porte et ils se précipitèrent à l'intérieur.

Une lanterne posée sur la table de toilette éclairait la pièce : le petit pharmacien, dont seul le regard désespéré montrait qu'il était conscient, était ligoté et bâillonné dans son lit ; auprès de lui, un homme emmitouflé entassait des papiers dans une sacoche.

– Tu es pris ! haleta Beniowski, en contournant vivement le lit.

Au son de la voix, l'homme se redressa, et ils virent la figure de Gaunt, jaune de frayeur. Rapide comme le vent, il jeta les papiers dans son manteau, courut vers la fenêtre et sauta dehors. Ils entendirent les tuiles s'entrechoquer quand il roula le long du toit de la grange, et le fracas de sa chute sur le sol.

– Arrêtez-le ! dit Tapper lorsqu'ils arrachèrent son bâillon. Il a la liste complète de nos dirigeants… et il la porte au gouvernement !

XVI
Poursuite

Un fracas de sabots, une ombre en fuite qui se détache sur le clair de lune…

Bang !

Le coup de pistolet de Tom explosa dans le calme de la nuit, et la balle s'écrasa en face, contre un mur.

– Les chevaux ! s'écria Beniowski. Il a volé mon Sable, le maudit, mais nous…

Sa phrase resta inachevée : il s'élançait déjà dans le corridor et descendait l'escalier en trombe. Les garçons le suivirent, frôlant au passage les hommes encore mal réveillés qui sortaient sur le palier.

Les chevaux trépignaient dans leurs stalles, inquiets. De ses doigts agiles, Beniowski eut tôt fait d'en seller un, et Owen ne fut guère moins vif. Tom, peu accoutumé aux choses de la campagne, mit un temps infini à seller, et lorsque son cheval trotta hors de la cour, les autres disparaissaient déjà sur la route.

Gaunt se dirigeait vers le sud, se fiant à son avance et à la qualité de sa monture : il distancerait ses poursuivants. S'il pouvait atteindre Abergavenny, il était sauvé.

Beniowski le savait. Et il se maudissait d'avoir laissé le meilleur cheval dans l'écurie.

Une seule consolation : comme la plupart des marins, Gaunt était un piètre cavalier. Il n'arriverait pas à tirer de Sable plus que Beniowski n'obtiendrait de la bête médiocre qu'il montait.

Ils galopaient à toute allure le long du val endormi d'Ewyas. Gaunt, loin devant, fouettant son cheval ; les trois

chartistes l'un derrière l'autre. De hautes montagnes les enserraient. La route et la rivière brillaient, toutes blanches.

Owen, léger comme un jockey, était perché sur une grande bête montée habituellement par Gaunt. Elle semblait voler, comme si Owen ne pesait pas plus qu'une plume. Il rejoignit bientôt le Polonais et ils galopèrent côte à côte, silencieux, les yeux fixés sur la tache qui dansait devant eux.

Beniowski sortit un pistolet, visa aussi calmement que s'il se tenait debout devant une cible, et tira.

Ils entendirent un hurlement moqueur.

L'homme se retourna sur sa selle, une flamme jaillit, et une balle siffla entre eux.

– Si seulement nous pouvions lui couper le chemin, marmotta le Polonais entre ses dents. De ce train-là, nous ne le rattraperons pas.

– J'ai une idée. Vous voyez cette piste qui remonte la colline, comme une traînée blanche ? Si j'arrive jusque-là, je pourrai lui barrer le passage avant Crucorney.

Beniowski soupira, sans y croire.

– Tu te romprais le cou ! Sans compter que c'est de l'autre côté de la rivière…

– Nous devons l'arrêter.

Le visage du garçon était pâle et tendu, son expression obstinée.

– Vous, vous allez continuer de le suivre, mais ne le pressez pas trop. Comme ça, il ralentira peut-être son allure, et ça me donnera une chance de plus d'arriver à temps. Je ferai de mon mieux.

– Alors, bonne chance.

Owen regarda la montagne, prit un point de repère, et quitta la route. Le torrent écumait à ses pieds. Son cheval se laissa glisser de la berge avec réticence, et plongea bruyamment dans un trou qui engloutit le cavalier un instant dans le jaillissement de l'eau.

Beniowski ne vit plus rien. Il galopait, il fallait continuer, même si le garçon se noyait.

Mais Owen ne se noya pas. Après cette angoissante minute où le cheval s'était débattu dans l'eau, faisant perdre à Owen ses deux étriers, le jeune Gallois, d'un immense effort, avait repris contrôle de lui-même. Sentant aux genoux la maîtrise du cavalier, l'animal lui fit confiance et franchit la rivière avec courage. Une minute plus tard, ils gravissaient la berge opposée.

Et à présent, on attaquait la piste de montagne !

Aucun homme sain d'esprit ne se fût aventuré sur ce chemin, de nuit, mais Owen n'était guère sain d'esprit à cet instant, et il connaissait ses collines natales. S'il parvenait à traverser cette saillie de la montagne, il atteindrait la grand-route à temps pour arrêter Gaunt et le forcer à se retrancher dans les sentiers de traverse. Là, leur supériorité en nombre leur permettrait de le coincer.

Owen encourageait l'alezan à voix basse, dans sa langue douce et musicale, et le cheval gravit la pente escarpée. D'un côté, la colline s'inclinait presque à pic. Un mur où s'enchevêtraient rochers et bruyères. Un faux pas, il était perdu.

Ils grimpaient toujours, l'air de la nuit sifflait aux oreilles du jeune Gallois, le cheval haletait. Loin en dessous, rivière et route s'entrelaçaient, et Owen pouvait voir de temps à autre les cavaliers qui se poursuivaient.

Il craignait de regarder en bas et se sentait plus à l'aise lorsque la montagne lui cachait la vallée. Pour l'instant il n'y avait pas de danger. La piste s'aplanissait sur l'épaulement de la colline, et il put relâcher les rênes.

Ainsi, finalement, le traître, c'était Simon Gaunt… Un espion à la solde du gouvernement, un de ces hommes qui jouaient la comédie, s'immisçaient dans les rangs des chartistes ? Lui avait réussi mieux qu'un autre. Quelle patience, quelle habileté : adhérer, faire son chemin jusqu'au cœur du mouvement, assister aux réunions les plus secrètes !

Gaunt aurait pu trahir la ferme et tous ses habitants n'importe quand depuis des mois ! Mais il était plus payant d'y rester, et d'envoyer chaque semaine des renseignements

aux autorités, mettant celles-ci en mesure de contrer le moindre geste des conjurés.

Owen vérifia son pistolet. Il ne paraissait pas avoir été endommagé par la traversée du torrent. Owen n'avait nulle envie de tirer mais, pour la cause, il irait pourtant jusque-là.

Galopant sur la piste désolée, il voyait de terribles images se présenter à ses yeux : des femmes et des enfants mourant de faim dans les villes et les villages, des hommes tués dans les mines et dans les fabriques. C'était cela, le véritable meurtre.

Maintenant, la piste redescendait. De nouveau, il vit le scintillement de la lune sur la rivière, la route qui serpentait, déroulant ses boucles. Un seul cavalier dans une longue traînée de poussière blanche… et pas la moindre trace de Tom ni de Beniowski !

Owen fit un rapide calcul. Gaunt serait bientôt à sa hauteur, autant qu'on pouvait en juger d'après le niveau du terrain. Si Owen se contentait de longer ce chemin, il parviendrait sur la route une minute environ après l'espion. Gaunt aurait dépassé le point dangereux, et la voie lui serait ouverte jusqu'à Abergavenny et Londres.

Owen serra les dents. Une chance restait à courir : peu importait le risque, il allait quitter le sentier et piquer tout droit.

Le lit d'un torrent avait profondément entaillé la pente. Il y avait de l'herbe et des rochers clairsemés. Owen fit tourner sa monture, et plongea dans la ravine.

Il heurta un long banc de pierraille. Les débris de schiste dégringolaient et glissaient sous les sabots de l'alezan, l'entraînant dans une avalanche poussiéreuse. Le cheval se débattit, pliant l'arrière-train, hennissant de terreur et, dans cette posture, Owen s'accrochant à la bête comme un coquillage à son rocher, ils retrouvèrent plus bas le terrain herbeux.

Ils dévalaient la pente, la route luisante se rapprochait toujours plus. Elle avait coupé la rivière un peu plus haut, et

le Gallois se trouvait du bon côté. Il n'aurait pas à traverser une seconde fois le cours d'eau.

Le bruit des sabots de Sable se rapprochait.

Gaunt avait dû apercevoir Owen filant comme une flèche sur la pente à pic et il forçait l'allure. Mais c'était trop tard.

Owen avait atterri dans un pré. Seul un mur le séparait de la route. Il chuchota dans l'oreille de son cheval qui fit un saut prodigieux par-dessus le mur. Puis, pistolet en main, le jeune Gallois s'élança au-devant de l'espion.

Le marin était armé, lui aussi ; il levait le canon de son pistolet et le coup de feu jaillit. La balle manqua son but ; Owen, à son tour, s'apprêta calmement à tirer.

Au loin, on entendait la galopade des poursuivants !

Gaunt, terrifié, n'osait ni affronter les hommes qui arrivaient, ni passer dans le champ de tir de ce pistolet braqué sur lui. Restaient la montagne et la rivière.

Il choisit la montagne. Il fit sauter le mur à son cheval et se mit à escalader la colline. Au bout d'une ou deux minutes, il se glissa à bas de la selle et continua à pied, conduisant Sable par la bride.

Beniowski et Tom arrivèrent juste à temps pour joindre leurs coups de feu à ceux qu'Owen tirait en vain sur le fugitif.

Beniowski se préparait à le suivre, mais Owen prit le commandement de l'affaire.

– Nous devons faire le tour, souffla-t-il. Tom restera sur la route. Vous et moi, nous contournerons la montagne par le sentier. Nous avons une chance d'attraper Gaunt au sommet.

Malgré son impatience, le Polonais comprit que mieux valait s'engager sur le sentier qui serpentait en lacets autour de la montagne, que de faire escalader à leurs chevaux la pente escarpée. Owen ne s'était pas trompé : ils atteignirent la crête deux minutes après Gaunt, dont la monture épuisée partait d'un galop incertain vers la lande.

Le ciel pâlissait ; l'aube naissante chassait la lune. Leur ennemi se confondait avec le fond sombre des bruyères.

Le chemin d'Abergavenny était coupé. Mais les issues et les refuges ne manquaient guère pour un espion du gouvernement et Gaunt cherchait un moyen d'échapper avant que son cheval ne s'effondrât sous lui.

Si l'alezan d'Owen était dans un meilleur état, celui de Beniowski était plus reposé encore. Tous deux avançaient avec assurance ; pas à pas, ils gagnaient du terrain.

Tout à coup, Owen poussa un cri d'horreur :

– Il galope vers le Daren !

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le précipice… plus de cent mètres à pic !

Beniowski cria, ils crièrent tous les deux, mais leurs voix se perdirent à travers la lande désolée. De toute évidence, le sens de leurs paroles échappait à Simon Gaunt. Il se retourna, secoua son poing furieusement, et fouetta Sable pour exiger de lui un dernier effort.

Les chartistes s'élancèrent aussi. C'était la seule chance. Mais Sable avait repris le dessus magnifiquement et, un instant, il galopa à vive allure.

– Ça ne sert à rien, haleta Owen. Dans une seconde, ils tomberont dans le gouffre.

– Si seulement j'étais assez près d'eux pour siffler…

Et, sans prendre le temps d'expliquer cette phrase bizarre, le Polonais mit deux doigts dans sa bouche et lança un long sifflement à travers la lande.

Sable entendit.

Il s'arrêta brusquement devant l'abîme qui s'ouvrait à ses pieds. Le traître, surpris par cet arrêt brutal, bascula pardessus le cou de l'animal et plongea dans le vide.

– Ce n'est pas ce que je voulais faire, dit Beniowski en frissonnant, lorsqu'ils regardèrent en bas, deux minutes plus tard. Mais peut-être était-ce le meilleur dénouement. Périssent tous les ennemis du peuple !

XVII
Le rendez-vous de novembre

Le reste de cette journée se passa dans une activité fébrile. D'un moment à l'autre, les autorités, sans nouvelles de Gaunt, pouvaient détacher des troupes pour cerner la ferme. Il fallait tout cacher ou déménager. Les hommes empaquetaient, clouaient des caisses ; on brûlait des papiers, on enterrait les armes. Au milieu de la bousculade générale, Tapper, assis à sa table, envoyait des messages aux quatre points cardinaux. Il avertissait chaque groupe de la trahison, annulait les décisions, en prenait de nouvelles, modifiait les mots de passe, les lieux de rendez-vous et les codes : en un mot, il pensait à tout pour réparer le mal.

C'est ainsi que partout, lorsque la police arriva, quelques jours plus tard, elle trouva les oiseaux envolés.

Surgissant des collines, un corps de dragons irlandais s'abattit sur la ferme de la Liberté, mais ils ne virent que le vieux Woodson, vaquant à son travail. Pas une pique, pas une brochure, pas l'ombre d'un chartiste. Ils avaient tous disparu, vingt-quatre heures plus tôt.

Tapper et les garçons transportèrent leurs pénates dans une auberge du Sud, à Coalbrookvale, un des noirs villages miniers près de Brynmawr. Tenue par un fervent chartiste, Zephaniah Williams, l'auberge était un quartier général plus commode : le 5 novembre approchait, il devenait indispensable de se trouver à proximité de Newport.

Beniowski partit dans les collines, chargé de quelque mission. Des nouvelles parvenaient parfois à l'auberge ; le Polonais s'employait de son mieux à organiser l'insurrection dans le reste du pays, mais leur cher compagnon manquait aux deux garçons.

Il n'était plus question de s'exercer au tir, de se promener à cheval ni de se baigner. Le mois d'octobre s'achevait. Un murmure s'amplifiait, s'imposait chaque jour avec plus de force : « Le 5 novembre, plus d'esclaves en Angleterre. »

Un soir, un comité de chartistes se réunit à l'auberge du Royal Oak, et les garçons eurent l'occasion de voir ces hommes de plus près. C'étaient de rudes mineurs au visage ouvert, pâli et creusé par le labeur, des hommes résolus à conquérir leurs droits et leurs libertés, des hommes qui auraient choisi la voie de la conciliation, si les agissements du gouvernement ne les avaient contraints à la violence.

Leurs semblables étaient légion, dans toutes les vallées profondes du pays de Galles.

À travers les vallons qui s'étendaient à l'est et à l'ouest sur les flancs des Pennines, dans les manufactures de laine du Yorkshire et les filatures de coton du Lancashire, légion encore.

Dans le Northumberland, dans le Durham, en Écosse, partout où, face au ciel, tournaient impitoyablement les roues géantes des puits de mine, légion.

Au Sud et dans les Midlands, dans les fabriques de dentelle de Nottingham, les fonderies de cuivre de Birmingham, sur les docks et dans les dépôts et les ateliers de Londres, des milliers et des milliers d'hommes se levaient pour la liberté.

Même dans les petites villes et les villages où il était plus dangereux encore qu'ailleurs d'être chartiste, les gens se rassemblaient par dizaines, par vingtaines.

C'était le peuple d'Angleterre. Les hommes et les femmes qui vivaient et mouraient pour l'Angleterre, mais qui ne possédaient ni un pouce de terrain, ni même ce droit de vote qui, seul, leur permettrait de changer leurs conditions de vie.

Ils avaient d'abord demandé pacifiquement leurs droits les plus élémentaires : ils avaient signé une pétition et l'avaient présentée aux quelques centaines d'hommes qui

siégeaient tout-puissants à Westminster. Ces demandes avaient été repoussées.

Ils avaient protesté. Chargés par la cavalerie, blessés par l'infanterie, on les traquait, on les espionnait ; ils avaient vu leurs compagnons emprisonnés, mis aux fers, déportés à l'autre bout du monde, et parfois tombés pour ne plus se relever.

Ils avaient renoncé à protester. Autant crier dans le désert. Sourds à toute demande, ceux qui se trouvaient à la tête de la nation étaient décidés à garder tous les pouvoirs et tous les biens. La part du lion.

Partout, on nettoyait les vieux mousquetons, on affilait, on aiguisait les piques et les coutelas, on préparait à tout hasard les pioches et les pelles.

Novembre arriva.

Le gouvernement tenait toujours Henry Vincent dans la prison de Monmouth. Pugh et d'autres chartistes étaient, eux aussi, sous les verrous : on les disait enfermés à Newport ou à Monmouth.

Mais, où qu'ils fussent, ils seraient libres le 5. Ce n'était plus qu'une question d'heures.

– Nous marcherons sur Newport, expliqua Frost au petit groupe rassemblé au Royal Oak. Nous libérerons tous les prisonniers, sans exception. Puis, nous remonterons la vallée et nous marcherons sur Monmouth.

– Et que fera le reste du pays ? demanda quelqu'un.

– La nation entière se soulèvera, dit vivement le drapier. À Birmingham, si la malle-poste de Newport n'arrive pas en ville, tous nos camarades groupés sur la place passeront à l'action.

– Et ce sera la même chose partout ?

– Je ne peux que le souhaiter. Mais comprenez-moi bien… tout dépend du premier geste, le nôtre. Si nous échouons…

– Nous n'échouerons pas ! s'écrièrent tous les chartistes.

L'aube du fameux dimanche se leva, une aube grise et menaçante. Le brouillard rôdait sur les sommets des

collines, se mêlant au nuage de fumée et de suie qui planait sur le village. Mais un matin ensoleillé de mai n'aurait pas mis plus de joie et de gaieté dans les cœurs.

Les mineurs s'attroupaient autour de l'auberge ; ils riaient et bavardaient comme si c'était un jour de fête. Les Gallois chantent volontiers.

Bientôt, l'hymne chaleureux des chartistes résonna dans toute la vallée :

Que notre Charte nous protège
Périssent tous les tyrans.

Ils ne cachaient plus leurs armes à présent : mousquetons et carabines de tous genres, sabres, reliques des guerres napoléoniennes, pistolets ancestraux, piques, marteaux, haches… À l'heure fixée, ils se mirent en colonne, Tapper en tête, Zephaniah Williams à l'arrière.

Marche triomphale au crépuscule de cette journée d'automne. Tous les villages souhaitaient la bienvenue aux chartistes, et la plupart des hommes se joignaient à eux. On faisait une brève halte pour leur donner le temps de se rassembler.

Quelques visages, cependant, restaient renfrognés. Dans leurs maisons aux portes et fenêtres barricadées, les propriétaires des mines guettaient nerveusement, derrière les rideaux mi-tirés, le passage des chartistes.

De vieux comptes furent réglés cette nuit-là. Certains actes de rapacité par trop flagrants furent châtiés. Le visage noirci d'une épaisse couche de poussière de charbon, des ouvriers prirent d'assaut les boutiques de troc et distribuèrent des sacs pleins de vivres à tous, aussi bien aux gens des villages qu'aux hommes du cortège. Les gérants, terrifiés, se gardaient de se montrer.

– C'est très bien de faire des provisions de route, dit Tapper avec impatience, en jetant un coup d'œil sur sa montre. Quand on a une armée, il faut la nourrir, je le sais. Mais nous ne pouvons pas nous permettre un retard, ou nous manquerons les autres au rendez-vous.

– Il y aura pas mal de monde, dit Owen. Jones et le contingent de Pontypool, et Price avec celui de Llantrissant : nous serons des milliers !

Ils se remirent en route, mais l'obscurité et la pluie ralentissaient leur marche, des hommes traînaient et s'éparpillaient sans cesse.

– Nous devons rester ensemble, leur rappelait constamment Zephaniah Williams. Comment pouvons-nous faire face aux soldats, si nous ne sommes même pas capables de marcher correctement ?

– Les soldats ? dit quelqu'un. Pensez-vous ! Quand ils nous verront et qu'on leur dira ce qu'on veut, ils ne tireront pas.

– Je n'en suis pas tellement sûr, marmotta l'aubergiste.

Au milieu de la nuit, ils atteignirent une ville qui s'éveilla dans la lueur rougeoyante des hauts-fourneaux. Les ouvriers sortaient en masse dans les rues. À chaque fenêtre, des visages amis. Dehors, les femmes couraient vers les chartistes, leur offraient des vivres et des cruches de thé chaud.

– Arrêtons les hauts-fourneaux ! hurla quelqu'un, et le cri se répéta de bouche en bouche.

On se rua vers les forges, la grille d'entrée fut arrachée et les fourneaux éteints.

– Et si on les rallume, cria un ouvrier, ce sera pour nous !

Mais on avait perdu de précieuses minutes, et il était près de quatre heures lorsqu'on arriva à Tredegar Park, le vaste domaine de sir Charles Morgan, situé aux confins de Newport, le rendez-vous des trois colonnes.

Il n'y avait personne pour les accueillir à la loge. Les hautes grilles fermées se dressaient contre le jour naissant. Une douzaine d'hommes escaladèrent le mur, sortirent de son lit le gardien et le forcèrent à ouvrir les portes.

Ils avancèrent.

La longue colonne franchit les grilles sous les fières armoiries et pénétra dans l'immense parc. Le bruit des pas pesants s'étouffait sur le gazon humide.

Ils furent bientôt au lieu de la rencontre. Mais où étaient donc les hommes de Pontypool et ceux de Llantrissant ?

Le gazon était désert, froid et trempé, sous les arbres lourds de pluie. Un froid glacial se coula dans leurs cœurs.

XVIII
Newport, en avant !

– Tout ça ne me dit rien de bon, dit Tom en frissonnant.

Ils attendaient ; ils avaient attendu presque deux heures, et toujours rien. C'était comme un rêve singulier, comme si les autres s'étaient fondus dans le brouillard des routes.

– Ça va s'arranger, dit Owen. Même tout seuls, nous pouvons faire quelque chose.

– On dit que Newport est rempli de soldats.

– On dit n'importe quoi. On va tout de suite tomber sur deux vétérans aveugles et un petit tambour ! Ressaisis-toi, mon vieux ! Ça va être le plus grand jour dans l'histoire de l'Angleterre.

– Voilà M. Frost.

Le drapier de Newport traversait le gazon en tenant par le bras un garçon à peu près de leur âge, bâti comme un athlète et dont les yeux sombres brillaient d'excitation.

– Salut, les gars, dit le chartiste avec gaieté. Je vous présente mon fils, Harry. Nous partageons l'emploi de guide. Je prends en charge la moitié des hommes, Harry conduira les autres jusqu'en ville par un chemin différent. Vous feriez mieux d'aller avec lui. La jeunesse ensemble, pas vrai ?

Les trois adolescents se serraient la main avec chaleur. Owen et Tom regardaient, vivement intéressés, ce garçon de seize ans à peine à qui l'on confiait une si grande responsabilité ; de son côté, Harry Frost témoignait d'une certaine admiration pour les héros des aventures de la ferme de la Liberté.

– Regardez ! cria quelqu'un, interrompant leur conversation, et tous se tournèrent vers la même direction.

Alors, d'un trait, monta une énorme ovation.

Une longue colonne, presque aussi nombreuse que la leur, traversait le parc. De sombres étendards flottaient au premier rang, et des armes luisaient dans la lumière du matin. Jones, de Pontypool, la conduisait fièrement.

La colonne fit halte, et son chef vint à la hâte saluer John Frost. On ne perdit pas de temps en politesses. L'affaire était trop urgente.

– Nous avons été retardés…

– Le groupe de Llantrissant n'est pas venu…

– Pouvons-nous attendre ?

– Non. Nous sommes ici depuis deux heures. Donnez cinq minutes à vos hommes pour souffler, et en avant !

– En avant, compagnons !

Les trois garçons suivirent Jones jusqu'à la tête du détachement de Pontypool que Harry allait guider jusqu'au centre de la ville. Un groupe passait par Stow Hill, l'autre par Charles Street, de sorte que, si l'on rencontrait des soldats, l'une des deux colonnes atteindrait tout de même le but. Si tout allait bien, ils convergeraient simultanément vers le Westgate Hotel où devaient se trouver les prisonniers chartistes.

Durant les quelques minutes de détente, les garçons firent la connaissance de George Shell, un jeune du groupe de Pontypool, avec qui ils formèrent le premier rang de la colonne. Il brûlait d'ardeur et voyait l'entreprise sous un jour romanesque.

– As-tu écrit à tes parents ? demanda-t-il solennellement à Tom.

– Non. Quelle idée ! Pourquoi ?

– Mais… mais, parce que…

Shell bégayait, les yeux ronds d'étonnement :

– Nous serons… nous serons peut-être tous tués aujourd'hui !

– Et toi, tu as écrit ? s'enquit Tom, un peu amusé.

– Bien sûr ! La lettre sera envoyée si je meurs dans la bataille. Ils sauront que je suis mort glorieusement en luttant pour la Charte du peuple !

– Eh bien, tu es gai, toi, dit Tom en riant.

– Il n'y aura pas de bataille, dit Owen, avec confiance. Ils disparaîtront sous terre quand ils verront que nous sommes bien décidés… Comment peuvent-ils lutter contre nous, nous sommes des milliers !

– Nous ne sommes pas des soldats, furent les seules paroles du jeune Frost, mais elles étaient teintées d'un vague pressentiment.

– Compagnons, à vos postes !

La puissante voix de Jones ramena les hommes de Pontypool à leurs places. De l'autre côté du parc, John Frost alignait ses hommes, aussi pointilleux qu'un sergent-major.

– En avant… pour Newport et pour la Charte !

Le cri monta des premiers rangs et se répandit comme une vague le long de la colonne. Puis des milliers de gorges entonnèrent l'hymne chartiste. Les hommes franchirent à nouveau les grilles du parc et s'engagèrent sur la route de Newport.

Encore un kilomètre ou deux, et ils seraient au plus haut de leurs espérances, ils toucheraient la récompense de longs mois de projets et d'agitation.

La pluie avait cessé de tomber. Il faisait grand jour, et le soleil humide luisait dans les mares. La mer, à leur droite, enserrée dans l'estuaire de la Severn, brillait comme un sabre d'argent. À leur gauche, les montagnes qui les avaient protégés et cachés s'élevaient dans les brumes éclaircies, témoins muets du drame qui allait se jouer.

Newport était tapie à leurs pieds, contre la rivière Usk.

La ville s'éveillait déjà. La fumée de mille cheminées glissait paresseusement dans le ciel. À genoux devant les portes, les femmes frottaient les marches des perrons. Les hommes et les enfants se hâtaient à leur travail. Mais les boutiques demeuraient closes, et des groupes munis de bâtons, portant des brassards, montaient la garde à chaque coin de rue.

De folles rumeurs avaient couru dans Newport : les chartistes venaient voler et assassiner tout le monde ! Ils allaient mettre le feu et pendre le maire !

Personne n'avait le temps ou l'occasion d'expliquer que les chartistes réclamaient simplement leurs droits, que certains d'entre eux étaient des citoyens de Newport partis à la rencontre de leurs camarades des autres régions. Beaucoup de commerçants effarés, n'écoutant que les rumeurs, s'étaient enrôlés comme policiers auxiliaires.

Il y en avait d'autres, beaucoup d'autres qui, eux, souhaitaient la victoire des rebelles, mais ils n'osaient pas encore montrer leur sympathie. Ils devaient penser à leurs femmes et à leurs enfants : même s'ils n'en faisaient pas assez pour être arrêtés, ils perdraient cependant leur emploi, ce qui signifiait mourir de faim. Ils patientaient donc. Si seulement John Frost et ses pionniers gagnaient la première manche, ils se soulèveraient comme un seul homme.

Tout reposait sur ces deux minces colonnes qui étaient descendues des collines.

Les chartistes marchaient, leurs étendards flottant courageusement au vent. La terre tremblait et grondait sous eux, l'air même tressaillait au son de leurs voix :

Les peupliers dressent la tête
Sur les bruyères fièrement
Mais lorsque viendra la tempête
Ils connaîtront leur châtiment.

Ils allaient, sans orgueil ni bravade, mais avec la juste fierté de ceux qui ont été poussés à bout.

Ils allaient, les mineurs d'Abertillery, d'Ebbw Vale, de Risca, de Tredegar, d'Abercarn, en avant !

Ils allaient, les fondeurs de Caerphilly, en avant !

Et les bergers des montagnes assoupies, en avant !

XIX
Le quatre novembre

Ils marchaient.

La colonne avançait dans les rues paisibles, sans désordre, sans cris, dans le martèlement assuré des lourds souliers. Les habitants de la ville restaient enfermés chez eux, risquant, par leurs fenêtres, des regards où l'admiration et la peur se mêlaient à l'espoir.

Harry Frost conduisait la colonne. Avec lui, épaule contre épaule, marchaient Owen, Tom et George Shell.

– Nous sommes presque arrivés, dit-il, et c'est bizarre que personne n'ait essayé de nous arrêter. Ils ont enrôlé des centaines d'auxiliaires.

Mais les rues restaient désertes.

Ils contournèrent un dernier angle de rue, et débouchèrent sur la place. Là, les agents auxiliaires en rangs compacts barraient l'entrée du Westgate Hotel.

Harry se retourna et leva le bras pour faire signe de s'arrêter. Plusieurs auxiliaires, à bout de nerfs, se méprenant sur le sens de ce geste, mirent vivement en joue mais, parmi eux, quelqu'un prévint leur mouvement. Le signal de Harry fut transmis le long de la colonne, chaque homme l'un après l'autre levant comme lui sa main ouverte. Un frottement de pieds, et tous firent halte.

Entre-temps, la seconde colonne avait pénétré sur la place par un autre côté, John Frost en tête. Ils s'arrêtèrent de même, et leurs rangs se fondirent avec ceux de la première colonne. Le père et le fils se tenaient presque côte à côte. John Frost qui, autrefois, avait été maire de Newport, et juge de paix, contemplait en souriant ses confrères dressés contre lui.

– Eh bien, Monsieur Morgan, devrons-nous toujours nous retrouver face à face ? fit-il plaisamment, en s'adressant au plus considérable de ses rivaux parmi les drapiers de la ville. Et vous, Monsieur Williams, dit-il en se tournant vers le quincaillier de Newport, et en jetant un regard significatif sur les armes déployées de toute part. Ce serait dommage de faire un mauvais usage de cette belle quincaillerie !

– Qu'est-ce que vous nous voulez, Monsieur Frost ? demanda Morgan avec aigreur.

– Les prisonniers… nos compagnons que vous détenez contre toutes les règles de justice, ici, dans ce bâtiment.

– Eh bien, vous ne les aurez pas ! Et vous pouvez ramener votre horde de voyous.

Ces mots furent accueillis par un chœur de sifflets et de grognements. Et les chartistes s'avancèrent jusque sous le nez des auxiliaires. Entraînés par Zephaniah, ils entonnèrent d'un seul cri :

– Nous voulons les prisonniers !

– Vous ne les aurez pas ! mugit Morgan, et sa figure s'empourpra.

– Alors, nous les prendrons ! hurla une voix, dominant le vacarme.

Les chartistes s'élancèrent à nouveau. Dans son énervement, un des agents laissa partir un coup de fusil, et la mêlée commença.

Les chartistes chargèrent. Les auxiliaires rompirent leurs rangs et se mirent à courir de tous côtés. Ce fut à peine une bataille. Les commerçants de Newport étaient peu enclins à se battre contre leurs rudes adversaires. Ils arrachèrent leurs insignes et, oubliant leurs serments solennels, s'enfuirent à toutes jambes. L'un d'eux se réfugia dans la cuisine de l'hôtel et se cacha dans un vaste chaudron, où il demeura six heures avant de s'aventurer dehors.

La route vers le Westgate Hotel était libre. Mais, à cet instant, un groupe apparut à une fenêtre du premier étage et Frost leva la main pour arrêter ses hommes. Organisés par

sections de dix, chacune sous les ordres d'un responsable, ils répondirent à son signal avec une discipline parfaite.

Phillips, le maire, et d'autres magistrats, dont Blewitt, le député de Newport, debout à la fenêtre, regardaient nerveusement la foule houleuse. Pour le moment, cette force était contrôlée et inoffensive. Mais si la digue crevait…

Blewitt dut avoir de curieuses pensées en contemplant cette assemblée. Il avait été facile de rester assis à la Chambre des communes, à écouter les rapports sur ce que voulaient les chartistes et ce qu'ils ne voulaient pas. Maintenant, le député entendait la voix du peuple lui-même et cette voix était courroucée, exigeante.

Modèle de politesse comme à l'ordinaire, John Frost, chapeau à la main, s'avança d'un pas et s'adressa aux notables de Newport.

– Messieurs, ces gens que vous voyez sont venus ici la paix dans le cœur. Ils demandent les prisonniers… Si vous les leur rendez, tout se passera sans heurt.

Le maire se pencha vers lui, la figure cramoisie :

– Je ne vais pas perdre mon temps ni mes paroles avec un coquin ! cria-t-il. Emmenez toute votre séquelle, ou je fais évacuer la place.

Frost ne put s'empêcher de sourire :

– Par vos agents auxiliaires, sans doute ? demanda-t-il en regardant alentour.

Il savait qu'il n'y en avait plus un en vue.

– Nous trouverons les voies et les moyens, rétorqua le maire.

– Monsieur le Maire, dit Frost avec sérieux, vous prenez une grave responsabilité. Vous vous mettez en travers de la volonté du peuple. Si le sang est versé aujourd'hui, votre attitude en sera la cause. Nous vous donnons une dernière chance de nous rendre les prisonniers.

– Jamais.

Et les autres magistrats lui firent écho :

– Jamais ! crièrent-ils.

Frost se tourna vers ses compagnons et, d'une voix altérée par l'émotion, il dit :

– Trois hourras pour la Charte, les gars !

– HOURRA !

Les hommes à la fenêtre échangèrent des regards. Tous étaient livides. Ils hochèrent la tête en regardant le maire.

– HOURRA !

Le bruit était assourdissant. Le maire avait pris un papier et lisait quelque chose, mais personne n'entendait ce qu'il disait. On voyait ses lèvres remuer ; les mots se perdaient dans le tumulte de l'ovation.

– HOURRA !

Le maire disparut, suivi de ses collègues, trop heureux d'échapper aux regards vu la tournure que prenait l'événement.

– Ça, c'était le Riot Act, chuchota Harry. Ils sont forcés de le lire avant de…

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Un cri immense montait de la foule :

– En avant ! Libérez les prisonniers ! Et la digue creva.

La foule se précipita vers le Westgate Hotel comme une mer déchaînée. Les hommes enveloppaient les murs, et des groupes, pareils à des vagues, frappaient contre portes et fenêtres. Owen et quelques autres coururent dans la cour pour essayer d'y percer une brèche.

– Ils ont démoli la porte d'entrée ! hurla George Shell. J'y vais !

Et, brandissant son bâton, il se rua hors de la cour.

Ce qui s'ensuivit fut horrible. Owen et Tom ne devaient jamais l'oublier. Owen entendit un bruit au-dessus de sa tête. Il leva les yeux et s'arrêta, effrayé.

Tous les volets du premier étage s'étaient entrouverts et, par les fentes, Owen aperçut des habits-rouges, des yeux louchant sur des canons polis.

Puis il y eut un crépitement et les fusils vomirent feu et fumée. On lançait une décharge à bout portant dans la cour d'écurie.

– N'ayez pas peur, ils tirent à blanc ! hurla Harry d'un ton moqueur.

Mais le sourire s'évanouit de ses lèvres lorsqu'il vit les hommes tomber autour de lui.

– Très bien ! Dans ce cas, ajouta-t-il, sur un ton différent, attrapez ça !

Il épaula et tira. Sa balle ricocha sur les volets.

Quelques chartistes qui possédaient des armes à feu suivirent son exemple, mais en vain. Les soldats étaient protégés par les volets épais et les hommes dans la cour étaient livrés sans merci à leur tir. Les chartistes, désespérés, martelaient les fenêtres du rez-de-chaussée ; ils ramassaient même des pierres pour les jeter contre les invisibles tireurs.

Owen voyait ses camarades tomber sans rien pouvoir faire : mieux valait retourner à l'entrée principale, voir si elle avait été réellement forcée. Il y aurait alors une chance d'approcher les soldats.

– Viens ! cria-t-il, en traînant Harry par l'épaule.

Le jeune Frost était déchaîné et, si on l'avait laissé là, il serait resté jusqu'à ce qu'on l'abatte comme un chien.

Les survivants quittèrent la cour. Owen regarda derrière lui. Neuf ou dix corps s'amoncelaient dans l'espace étroit. Le sang ruisselait sur les pavés.

Sur la place, c'était un massacre. La foule compacte ne pouvait ni avancer ni reculer. Et sur cette masse impuissante où des femmes et des enfants se mêlaient aux hommes, les troupes déversaient décharge après décharge.

Owen se fraya un chemin jusqu'au hall d'entrée. Un chartiste moribond gisait en travers des marches. Une poignée de ses camarades luttaient contre une vingtaine d'habits-rouges mais, lorsque le jeune Gallois rejoignit les chartistes, ceux-ci furent refoulés à la pointe de la baïonnette et il fut entraîné avec eux.

Il se retrouva sur le trottoir déjà jonché de morts et de blessés. Les soldats mitraillaient toujours du haut des fenêtres, et le nombre des tués augmentait à chaque instant.

Séparé de ses amis, Owen ne savait pas s'ils étaient vivants ou morts.

– Ça ne sert à rien, dit un homme qui soutenait son bras cassé. Il faut partir et reformer nos rangs !

Une autre issue semblait impossible. Les chartistes lutteraient-ils comme des lions contre ces soldats barricadés qu'ils ne réussiraient qu'à mourir comme des moutons à l'abattoir.

Il valait mieux battre en retraite, se réorganiser et lancer un nouvel assaut, maintenant qu'on savait quelles forces il fallait affronter.

Owen se joignit à un des groupes qui s'en allait en bon ordre. C'était terrible de laisser les blessés gisant sur le sol ; mais les soldats tiraient sans pitié sur quiconque tentait de les approcher.

Puis, comme il se retournait une dernière fois vers le bâtiment ensanglanté, il vit George Shell agonisant dans le ruisseau ! Sans prendre garde aux balles qui pleuvaient, il courut et s'agenouilla auprès du jeune homme.

– J'avais raison, n'est-ce pas ? dit George Shell d'une voix haletante. Mais vous ne devez pas vous arrêter ici… on a besoin de vous ailleurs.

Il toussa, et un mince filet de sang coula sur son menton.

Une balle vint effriter la dalle sur laquelle Owen était agenouillé.

– Sors de là ! hurla une voix brutale au-dessus de lui.

– Nous gagnons, n'est-ce pas ? dit Shell.

Owen regarda autour de lui, les larmes aux yeux. La place se vidait lentement, les chartistes se retiraient vers les collines.

– Oui, mentit Owen. Nous gagnons, c'est sûr.

– Je suis heureux… heureux… ça valait la peine…

George Shell était mort. Owen jeta un dernier regard au visage souillé, noir de fumée, et se mit debout. Il devait sauver sa propre vie.

Les soldats, dévalant en masse de l'hôtel, s'alignaient sur le trottoir. Certains d'entre eux, à court de munitions,

pillaient les poches des morts. Longtemps après que les chartistes eurent cessé d'opposer toute résistance, les habits-rouges continuèrent à faire feu sur les colonnes qui battaient en retraite.

Owen rentra la tête dans les épaules et se mit à courir. Les militaires tiraient sur lui, cependant aucun d'eux ne réussit à atteindre le jeune Gallois. Il contourna l'angle de la rue et ralentit son allure.

Au-dessus des toits, les collines s'élevaient, amicales. Jamais il ne les avait retrouvées avec autant de joie.

XX
La petite charrette repart

« *Les chartistes tiennent la moitié de la ville. Ils sont sept ou huit mille* », écrivait un journaliste pris de panique.

Malgré le revers subi plus tôt dans la journée, le soir, la cause n'était pas encore perdue. Une autre entreprise ferme et hardie aurait soulevé tout le pays de Galles.

Mais à Newport, quoi qu'on en dise, les soldats avaient eu le dessus. Les mineurs s'étaient retirés dans les collines, et la population de la ville, bien que favorable aux chartistes, fut intimidée par l'étalage des forces adverses. Les corps des tués qui gisaient encore dans la cour d'écurie étaient un funeste avertissement.

Cependant, l'agitation populaire demeurait grande dans le sud du pays de Galles. Aussi les autorités prenaient-elles leurs précautions. À Monmouth, l'ancienne porte du Monnow Bridge avait été fermée et fortifiée. Ses tours vénérables, construites jadis contre les flèches galloises, étaient percées de fentes où pointaient maintenant des carabines.

Les chartistes de Merthyr avaient marché sur Brecon : quatre cents soldats dépêchés sur la route avaient paralysé leur action.

À Glamorgan, on avait mobilisé la milice, et les portes de Cardiff étaient gardées par des canons confiés aux marins.

À Pontypool, où n'existait pas de garnison, les chartistes avaient un moment tenu la ville, mais leur triomphe ne dura pas. Ils ne formaient qu'un petit îlot victorieux au milieu d'un océan de défaite et d'oppression.

D'autres troupes arrivaient d'Angleterre. Le 10e régiment de hussards de Bristol volait au secours de Monmouth. Huit

compagnies du 45e régiment étaient mandées de Winchester. Woolwich dépêchait des canons.

Jamais, depuis le règne d'Edouard Ier, au XIIIe siècle, le pays de Galles n'avait paru si manifestement une province conquise.

– Pourquoi les chartistes ne font-ils pas quelque chose ? se lamentait Owen, étendu dans les bruyères à côté de Tom, en regardant haineusement une troupe de soldats qui avançait sur la route, en contrebas. Que fait ton précieux Birmingham qui promettait tant ?

Tom ne répondit pas. Il n'y avait rien à dire. Pourtant, on ne pouvait guère accuser Birmingham.

Groupés sur la place principale de la cité des Midlands, ces chartistes pleins d'enthousiasme avaient attendu la malle-poste qu'ils étaient sûrs de ne voir jamais arriver. Et puis, quelle déception ! La malle-poste était arrivée, apportant avec elle les nouvelles de la défaite de Newport. Avant qu'ils aient pu se ressaisir et modifier leur ligne de conduite, les autorités avaient frappé, arrêtant tous les hommes capables de diriger le soulèvement de la ville.

Et le Nord, le rude Nord, où des milliers de fileurs, de tisserands, de mineurs avaient permis tant d'espoir ?

Trahis par des dirigeants timides, retenus par des esprits hésitants, ils avaient laissé passer le moment d'agir.

La cavalerie et les canons aussi les avaient impressionnés. Et c'était Napier qui commandait en chef, Napier, qui se déclarait chartiste à demi, qui admettait le bien-fondé des revendications, mais qui ajoutait que le premier devoir d'un soldat était d'obéir…

Owen poussa des cris :

– Quels imbéciles ! Si Napier est chartiste, pourquoi ne dirige-t-il pas ses troupes sur Westminster ? Ses soldats le suivront.

– Ils sont pires que des imbéciles, quelquefois, marmotta Tom. Jamais je n'oublierai la place de Newport. Des bouchers !

– Je me demande ce qui est arrivé à nos amis, dit Owen tristement.

Tous leurs meilleurs compagnons avaient disparu. Norris était mort, Shell était mort. Williams, Frost et d'autres se cachaient, leurs têtes étaient mises à prix. Harry Frost était prisonnier. Quant au Docteur et à Beniowski, personne ne semblait rien savoir à leur sujet.

Les garçons se terraient dans la cabane d'un berger ami, attendant que les événements s'apaisent. Ils gardaient l'espoir d'un nouveau soulèvement et d'un succès chartiste. Où que ce soit, ils étaient décidés à voler à l'appel de la rébellion, à l'aider de toutes leurs forces.

Puis, un soir, ils entendirent le craquement de roues familières, le clip clap de sabots bien connus. Ils coururent à la porte et, bien sûr, Tapper, Bucéphale et la vieille charrette se détachaient contre le couchant.

– Sur mon âme, ce sont les garçons !

Tapper laissa retomber les rênes, glissa de son siège et prit leurs mains, tandis que le cheval frottait affectueusement ses naseaux contre leurs joues.

– Où étiez-vous ? Que se passe-t-il ? demanda Owen, certain que si quelque chose se préparait, le petit pharmacien était au courant.

Tapper eut un sourire grimaçant :

– Où j'étais ? J'étais de l'autre côté des collines, et très loin d'ici. À ton autre question, je répondrai qu'il se passe toujours quelque chose. Mais, pour l'instant, le travail reste souterrain et on ne peut guère se rendre compte de la situation.

– Dites tout de même ! insista Tom. Nous sommes ici depuis des semaines, et nous n'avons rien su, que les bruits qui courent. C'est vrai qu'ils ont pris M. Frost ? Qu'est-il arrivé à tous ceux que nous connaissions ?

Tapper ôta son chapeau et se laissa tomber sur un siège, d'un air las.

– Oui, finalement, ils ont eu Frost. Et, avec un ou deux autres, ils l'ont condamné à mort.

– À mort ! répétèrent les garçons, frappés d'horreur.

– Il est probable, dit Tapper d'un ton sarcastique, que Sa Majesté, dans sa grande clémence et dans son infinie bonté, commuera les peines. Les prisonniers seront déportés en Australie à perpétuité !

– Et qu'est-ce qu'ils vont faire au maire de Newport ? demanda Owen. C'est lui qui a donné l'ordre de tirer. Tout ce sang versé, c'est de sa faute.

– Lui aussi sera traité comme il convient.

Le pharmacien rit sèchement.

– On va lui conférer la dignité de chevalier.

Owen soupira, dégoûté. Puis il demanda des nouvelles de leurs autres amis.

– Le jeune Harry a eu de la chance, dit Tapper. Ils l'ont libéré parce qu'il n'était qu'un enfant ! S'ils avaient su quel travail nos enfants ont fait pour le soulèvement, ils l'auraient également déporté.

– Et le commandant Beniowski ?

– Ils ne l'attraperont pas… pas plus qu'ils ne m'auront moi-même. Nous sommes de trop vieux renards. Nous courrons encore.

– Mais alors, tout est fini ! dit Tom avec abattement.

Tapper se leva et, le prenant par les épaules, il le secoua amicalement. La cabane était obscure à présent et, dans la lumière rouge du couchant qui rayonnait par la fenêtre, l'on ne voyait que la tête du vieil homme. Un instant, il fit penser aux prophètes des temps anciens.

– Ce n'est jamais fini, dit-il solennellement. Jamais. Il ne faut pas voir ça comme une aventure singulière de votre vie. C'est une partie de l'immense combat, le seul qui valut jamais la peine, le combat des travailleurs pour la liberté. Nous ne vaincrons peut-être pas en notre temps, un siècle peut s'écouler avant que nous ne vainquions. On nous donnera peut-être ce que nous demandons aujourd'hui. Et nous découvrirons peut-être alors que nous sommes plus loin que jamais de ce que nous voulons.

– Et que voulons-nous ? dit Owen, en retenant son souffle.

Tapper se détourna du couchant, ses yeux étincelaient.

– Le monde, dit-il. Le monde, et toutes ses splendeurs… pour les partager entre tous et en jouir dans la paix.

– Et maintenant, que devons-nous faire ?

– Vivre, pour lutter encore. Aller, et répandre la croyance en l'homme. Si vous en avez envie, venez avec moi. Je pars vers le nord. Je ne sais pas comment nous vivrons, comment nous mangerons, mais nous nous débrouillerons.

– Je viens, dit Owen.

– Moi aussi.

Dehors, Bucéphale hennissait. Tapper courut à la porte.

– Voilà une troupe de hussards, dit-il. Je ne crois pas que nous les attendrons.

La route de la lande déroulait ses boucles vers le nord, dans le crépuscule d'hiver. Çà et là, le dernier reflet du couchant brillait dans les mares.

Les hussards les dépassèrent au galop, mais ils ne remarquèrent pas l'ombre mince des chartistes en fuite.

Sombres et désolées, les montagnes Noires s'étendaient devant eux. Sombres et noires comme ces temps tragiques, comme les années à venir, tout un siècle, avec son chômage, ses famines, ses martyrs, ses guerres.

Cependant, lentement et laborieusement, une petite charrette gravissait les hauteurs, allait de l'avant.

Postface de l'éditeur

Cet ouvrage évoque un épisode important de l'histoire du mouvement ouvrier britannique, le chartisme (1838-1858). Ce fut le premier mouvement politique organisé à l'échelle de tout un pays. Avec ses adhérents, ses sympathisants, ses journaux, ses réunions, ses dirigeants, ses rassemblements, le chartisme était à bien des égards un véritable parti politique ouvrier, dont on voudrait ici évoquer succinctement l'histoire.

La Charte du peuple

La Charte du peuple trouve son origine dans les mobilisations radicales qui se produisent en Grande-Bretagne à partir de 1815, à la fin des guerres napoléoniennes. En 1830-1832, des centaines de milliers d'hommes et de femmes se mettent en mouvement pour la réforme politique, pour le suffrage universel en particulier. Redoutant une révolution, le pouvoir concède en 1832 une réforme électorale. Mais celle-ci n'élargit le droit de vote qu'à la bourgeoisie : seuls 15 % des hommes, les plus riches, peuvent désormais voter (contre 8 % auparavant). Le reste de la population n'a aucun droit politique. La Chambre des communes élue par le nouveau corps électoral se distingue par sa brutalité contre les classes populaires. En 1834, elle adopte une réforme de la loi régissant l'assistance aux plus pauvres. Désormais, ceux-ci ne peuvent être aidés chez eux par leur paroisse, mais doivent se rendre dans un workhouse (maison de travail). Pour décourager toute oisiveté, les conditions d'existence doivent y être pires que dans une fabrique ou à la mine. Les pensionnaires sont astreints à un travail fastidieux. Parents et enfants, hommes et femmes, garçons et filles sont séparés. Alors que la pauvreté est le lot commun, temporaire

ou permanent, de toute famille ouvrière, la loi de 1834 et les workhouses, surnommés bastilles des pauvres, suscitent de véritables révoltes, en particulier dans le nord industriel du pays. D'autres mobilisations marquent les années 1830, comme celle pour les martyrs de Tolpuddle, six ouvriers agricoles du Dorset, au sud-ouest du pays, qui constituent une trade-union (un syndicat) en 1834 et sont condamnés à la déportation en Australie. Un vaste mouvement populaire permet qu'ils soient graciés. Des militants radicaux combattent aussi le droit de timbre imposé aux journaux, en renchérissant le prix pour exclure le lectorat le plus populaire.

C'est de l'ensemble de ces mobilisations, en particulier celle contre la réforme de la loi sur les pauvres, qu'est issue la Charte du peuple, rédigée au sein de l'Association des ouvriers de Londres (London Working Men's Association), présentée pour la première fois le 21 mai 1838 à Glasgow, et vite adoptée par de nombreuses sociétés ouvrières. Le document comporte six points : le suffrage universel (masculin) ; le secret du scrutin, contre toutes les pressions exercées par les notables sur les électeurs ; des circonscriptions de population égale, pour que les districts industriels soient aussi bien représentés que les campagnes ; l'élection annuelle du Parlement, pour que celui-ci reflète l'opinion populaire ; l'abolition du cens d'éligibilité et la rémunération des députés, afin que des hommes issus du peuple puissent siéger. Chacune de ces exigences répond ainsi aux critiques adressées au système électoral censitaire par lequel les plus riches exercent leur monopole. Si ces revendications ne sont pas nouvelles, la Charte du peuple prend, en raison du mouvement massif qui s'en empare, un caractère contestataire et ouvrier inédit. Comme l'affirme dans un discours souvent cité le pasteur chartiste Stephens : *« Cette question du suffrage universel était une question de couteau et de fourchette, après tout. C'était une question de*

pain et de fromage, malgré tout ce qui a été dit contre lui. »[6] Pour les pétitionnaires et les militants, le suffrage universel permettrait d'élire un Parlement d'ouvriers, qui légiférerait pour eux. Si les lois étaient faites par des représentants de la classe laborieuse, pensent les chartistes, le Parlement mettrait fin à l'inhumaine législation sur les pauvres. Il réduirait le temps de travail, alors souvent supérieur à dix heures par jour, six jours par semaine. Il interdirait les salaires de misère, que les fabricants veulent encore réduire. La portée du chartisme est renforcée par le contenu subversif qu'accordent au suffrage universel la bourgeoisie, l'aristocratie et les autorités, qui y sont résolument opposées : l'ensemble des hommes n'auront en Grande-Bretagne le droit de vote qu'en 1918. Le droit de vote acquiert ainsi, pour les chartistes, une portée révolutionnaire.

Un mouvement de masse

La Charte du peuple fait l'objet de trois campagnes de pétition : 1,28 million de signatures en 1839, 3,32 millions en 1842, 1,98 million en 1848. À une époque où seuls quelque 800 000 hommes ont le droit de vote, ces chiffres sont considérables. En 1842, les pétitionnaires représentent un bon tiers de la population adulte. Les signatures sont souvent recueillies publiquement, et chacune représente un engagement devant la communauté. Les trois pétitions, que de vastes rassemblements publics apportent au Parlement, sont cependant rejetées avec mépris. Chaque refus suscite une vague de colère.

Le chartisme s'implante rapidement sur tout le territoire. Au cours des dix-huit mois qui suivent la publication de la Charte du peuple, le mouvement prend pied dans 640 localités différentes. Alors que dans un premier temps le chartisme a entraîné des radicaux bourgeois modérés, il s'affirme progressivement comme un mouvement spécifiquement ouvrier. Ses bastions sont situés dans les régions industrielles, en particulier le nord de l'Angleterre

6 *Northern Star,* 29 septembre 1838.

(Lancashire, Yorkshire, Midlands), le sud de l'Écosse (Glasgow, Dundee), le sud du pays de Galles, et en 1848 à Londres, la plus grande ville du monde, qui n'est la métropole d'aucune industrie mais en même temps les concentre toutes. Les dirigeants les plus modérés du chartisme s'éloignent progressivement du mouvement, pour se consacrer à des combats moins controversés, l'éducation populaire, la tempérance ou une réforme électorale plus modeste. Les chartistes s'opposent vigoureusement aux libre-échangistes, un mouvement dirigé par des bourgeois libéraux. C'est au nom du « pain à bon marché » que ceux-ci réclament l'abrogation des droits de douane élevés renchérissant les importations de céréales ; mais ils rêvent en réalité de diminuer les salaires. Au début des années 1840, le chartisme n'est plus seulement une forme nouvelle du radicalisme ancien, c'est un mouvement ouvrier, dont une des devises est : « *Le travail est source de toute richesse* ». Jugé avec 58 autres pour sa participation à une grève générale dans le nord de l'Angleterre en 1842, le militant chartiste Richard Pilling explique ainsi à ses juges :

« *Messieurs, j'ai environ 43 ans. On m'a demandé hier soir si je n'en avais pas 60. Cependant, si j'avais été employé dans d'aussi bonnes conditions que d'autres, au lieu de passer pour un homme de 60 ans, on m'en aurait plutôt donné 36. J'ai commencé comme tisserand à la main vers l'âge de 10 ans, en 1810.* »

Son histoire est celle de dizaines de milliers de militants de la Charte du peuple. En affirmant les droits, les revendications, les aspirations de la nouvelle classe laborieuse, qui joue un rôle moteur dans la révolution industrielle en cours, les chartistes contribuent à lui donner confiance dans ses propres forces.

Une culture politique ouvrière

Être chartiste, c'est alors partager toute une culture politique, opposée à celles de la bourgeoisie et de l'aristocratie.

Friedrich Engels (1820-1895), qui côtoie les chartistes lors d'un séjour à Manchester entre 1842 et 1844, souligne :

« [Les ouvriers] exigent de quiconque prétend s'échiner pour leur bien, qu'il se déclare partisan de la Charte du Peuple ; ils en font la pierre de touche de la sincérité de ses intentions, et ils protestent par-là contre toute aide étrangère, car dans la Charte ils ne revendiquent que le pouvoir de s'aider eux-mêmes. Et quiconque refuse de le faire, ils lui déclarent la guerre à bon droit, qu'il s'agisse d'un ennemi déclaré ou d'un faux ami.[7] »

Le chartisme constitue pendant une décennie une véritable identité ouvrière, toute une culture. Les réunions publiques jouent un rôle essentiel. D'innombrables rencontres ont lieu dans divers endroits : Palais de la science construits par les partisans du socialiste Robert Owen ; chapelles et salles de réunion de trade-unions ou de chartistes ; magasins coopératifs. Les chartistes choisissent souvent des espaces en plein air, à même d'accueillir des milliers, voire des dizaines de milliers de personnes pour des meetings monstres, souvent à l'écart des villes. Les participants s'y rendent à pied, souvent en famille, en cortèges de ville ou de village, parcourant 5, 10, 15 et jusqu'à 30 kilomètres. Parfois tenus la nuit à la lueur des torches, ces rassemblements permettent d'entendre les orateurs qui animent le mouvement. Ils contribuent à donner aux nombreux participants confiance dans leur force collective.

Le mouvement chartiste a eu plusieurs dizaines de journaux, mais le *Northern Star* (l'Étoile du Nord) constitue son grand périodique. Sur huit pages de six colonnes chacune, il offre un point de vue opposé de celui des élites. Feargus O'Connor (1794-1855), la figure la plus populaire du mouvement, s'y adresse chaque semaine aux *« vestes de futaine, aux mains calleuses et aux mentons mal rasés »*. Fondé sur d'innombrables correspondances locales, le

7 Friedrich Engels, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre,* 1845.

journal rapporte les réunions, les rassemblements et les grèves ; il expose les forfaits des puissants et dénonce même certains crimes coloniaux. Le *Northern Star* est le plus souvent lu collectivement : dans les tavernes, dans les salles de réunion, dans les familles, dans les ateliers même, où un chartiste pourvu d'une voix puissante est parfois choisi par ses camarades et payé par eux, pendant qu'ils travaillent, pour leur faire la lecture, de la première à la dernière ligne du numéro.

Le mouvement chartiste compte aussi de nombreuses sociétés de secours mutuel, des syndicats, des coopératives de consommation : pendant une décennie, il absorbe ces différentes associations ouvrières. À partir de 1845, O'Connor est également à l'origine d'un vaste plan de communautés agraires chartistes, autour de parcelles privées acquises par souscription ; son plan échoue, même si cinq villages chartistes sont finalement constitués.

Les chartistes transmettent leur message par le théâtre, les chorales, la poésie, les romans, les sermons, les carnavals, les bannières, les objets militants. Être chartiste, c'est souvent une affaire de famille : si la Charte du peuple ne demande pas le droit de vote pour les femmes, celles-ci sont actives dans le mouvement chartiste, parfois organisées en associations spécifiques et, même si elles sont rarement sur les estrades, elles sont présentes dans les défilés et les réunions. Les enfants suivent leurs parents dans les rassemblements et sont parfois prénommés Feargus O'Connor, du nom du principal leader chartiste. « *La Charte, et on ne renonce pas !* », dit une broderie qui nous est parvenue, et qui fut confectionnée par une petite fille, Ann Dawson, en 1847.

Déclin et postérité

Après 1848 et dix années d'une existence trépidante, le mouvement chartiste décline. Pourquoi a-t-il échoué ? Les chartistes sont traversés par des divisions, par exemple entre adeptes de la « force morale », partisans de l'obtention

de la Charte du peuple sans violence, et ceux de la « force physique », pacifique si possible, par la force si nécessaire. Si certains militants veulent une révolution, d'autres sont respectueux de la constitution, voire s'éloignent du mouvement. Mais le mouvement chartiste attire à lui de nouvelles générations. En 1848, il compte ainsi parmi ses principaux dirigeants des militants comme Ernest Jones (1819-1869) et George Julian Harney (1817-1897), tous deux internationalistes, communistes et compagnons de Marx et d'Engels. Harney est à l'origine d'une organisation internationale, les Fraternal Democrats (démocrates fraternels), liée à la Ligue des communistes qui regroupe des travailleurs allemands dans l'émigration.

Alors que sur le continent la petite bourgeoisie se rallie aux classes populaires contre le pouvoir royal et aristocratique, comme en France en juillet 1830 et en février 1848, elle est outre-Manche solidaire du pouvoir. Nombreux sont ceux qui dans la petite bourgeoisie sont prêts, à l'appel des autorités, à faire le coup de poing contre les chartistes pour défendre la propriété et les institutions. Le pouvoir recourt à une vaste répression : les manifestants sont régulièrement passés à tabac, les agitateurs sont arrêtés, jugés, et de nombreux militants sont emprisonnés. Le meneur des chartistes de Sheffield, Samuel Holberry (1814-1842) meurt ainsi à 27 ans des mauvais traitement subis en prison. À plusieurs reprises, la poudre parle contre les chartistes : le 4 novembre 1839 à Newport, au sud du pays de Galles, au moins 22 mineurs et ouvriers métallurgistes sont tués, après avoir marché sur cette petite ville industrielle. Le 13 août 1842 à Preston, dans le Lancashire textile, quatre jeunes ouvriers sont tués par la troupe lors d'une confrontation au cours d'une vague de grèves. En même temps, le gouvernement est attentif à ne pas fabriquer trop de martyrs. Aux exécutions, il préfère l'éloignement vers ces destinations sans retour que sont les colonies pénitentiaires australiennes, où une centaine de chartistes sont déportés. Ainsi, le tailleur londonien d'origine caribéenne William

Cuffay (1788-1870), partisan d'une insurrection en 1848, est déporté en Tasmanie où il finit ses jours.

Dans les années 1850 et 1860, le pays connaît une très forte croissance économique. Les trade-unions organisent désormais les secteurs les plus qualifiés de la classe ouvrière. Celle-ci ne renonce cependant pas au programme démocratique des chartistes. Pendant encore plusieurs décennies, l'expérience des chartistes nourrit le mouvement ouvrier britannique, qui y voit ensuite son épisode fondateur[8].

Michel Bondelet



Comrades for the Charter fut édité pour la première fois en Grande-Bretagne en 1934. Son auteur, Geoffrey Trease (1909-1998), écrivait pour la jeunesse. Il publia plus de cent romans. Il lisait la presse communiste, et devait ensuite dire que son roman s'en ressentait. Ses principaux personnages sont imaginaires : le jeune berger Owen ; Tom Stone, l'enfant mineur de Birmingham ; le pharmacien chartiste itinérant John Tapper. Ils évoluent parmi les acteurs connus du mouvement chartiste : John Frost, qui dirige le mouvement au sud du pays de Galles ; l'aubergiste Zephaniah Williams ; le typographe Henry Vincent ; le Polonais Beniowski qui, fort de son expérience militaire, aide les chartistes à s'armer et à s'entraîner. En outre, l'auteur évoque des pratiques chartistes et des événements historiques bien documentés, comme l'insurrection de Newport, le 5 novembre 1839.

8 Pour en savoir plus sur le chartisme, les lecteurs pourront consulter, en français : Édouard Dolléans, *Le Chartisme (1831-1848). Aurore du mouvement ouvrier,* Paris, Les nuits rouges, 2003 ; Malcolm Chase, *Le chartisme. Aux origines du mouvement ouvrier britannique (1838-1858)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013.

Table des matières

I À la recherche d'un gagne-pain 5
II Les enfants de la mine 13
III Le petit pharmacien 21
IV Qui était John Tapper ? 27
V Le Fauteuil du diable 35
VI Le projet d'Owen et de Tom 43
VII Le Parlement du peuple 51
VIII L'Arène du taureau 59
IX Owen met le manteau du Docteur 67
X La ferme de la Liberté 73
XI Arrivée d'un cavalier 79
XII Fusils de contrebande 85
XIII Le colportage des « remèdes » 95
XIV Qui est l'espion ? 103
XV Démasqué 111
XVI Poursuite 119
XVII Le rendez-vous de novembre 125
XVIII Newport, en avant ! 131
XIX Le quatre novembre 135
XX La petite charrette repart 143
Postface de l'éditeur 149

Au catalogue des bons caractères

Collection Romans

La Paix
Ernst Glaeser 14,20 €

Les Croisés
Stefan Heym 29,50 €

Ici, sous l'Étoile polaire (tome I)
Väinö Linna 20,30 €

Les gardes rouges de Tempere. Ici, sous l'Étoile polaire (tome II)
Väinö Linna 21,30 €

Réconciliation. Ici, sous l'Étoile polaire (tome III)
Väinö Linna 22,00 €

Les Damnés de la Terre
Henry Poulaille 19,30 €

Le Fléau du savoir. L'épopée de Ménaché Foïgel
Moïse Twersky – André Billy 17,30 €

Collection Histoire

1917, la révolte des soldats russes en France
Rémi Adam 13,70 €

La Révolution russe
François-Xavier Coquin 7,10 €

Juin 36
Jacques Danos et Marcel Gibelin 14,30 €

De l'Oncle Tom aux Panthères noires
Daniel Guérin 15,30 €

Hongrie 1956 : un soulèvement populaire, une insurrection ouvrière, une révolution brisée
Georges Kaldy 15,30 €

Histoire de la social-démocratie allemande de 1863 à 1891
Franz Mehring 35 €

La guerre civile en Espagne. Révolution et contre-révolution en Espagne
Felix Morrow 17 €

Collection Témoignages

Autobiographie
Maman Jones 12 €

Moscou sous Lénine
Alfred Rosmer 16,80 €

Au-delà de l'Oural. Un ouvrier américain dans la métropole russe de la sidérurgie
John Scott 16, 80 €

La Révolution de février
Alexandre Tarassov-Rodionov 15,30 €

SOS Indochine
Andrée Viollis 17,30 €

Toute ma vie j'ai lutté. De l'Alabama à Los Angeles et à Detroit
Sam Johnson 16,50 €

La catastrophe d'AZF : Total coupable. Un sinistré « sans fenêtre » raconte
Jean-François Grelier 15 €

Jeunesse d'une ouvrière
Adelheid Popp 10 €

Collection Classiques

Le Programme socialiste
Karl Kautsky 11,20 €

Le socialisme et les intellectuels
Paul Lafargue 2,60 €

Le socialisme et la conquête des pouvoirs publics
Paul Lafargue 2,60 €

Marx et Engels
David Riazanov 11,20 €

La jeunesse de Lénine
Léon Trotsky 12,20 €

Le Programme de transition
Léon Trotsky 2,60 €

Où va la France
Léon Trotsky 12,70 €

Les leçons d'Octobre
Léon Trotsky 4 €

Hors collection

Haïti 1986-2004
OTR-UCI 20,30 €

Collection Éclairages

1. Proche-Orient 1914-2010. Les origines du conflit israélo-palestinien
Marc Rémy 8,20 €

2. La Première Guerre mondiale. Dix millions de morts pour un repartage du monde
Rémi Adam 8,20 €

3. Histoire de la mondialisation capitaliste - 1. 1492-1914
Édouard Descottes 8,20 €

4. Italie 1919-1920 - Les deux années rouges. Fascisme ou révolution
Bruno Paleni 8,20 €

5. Histoire de la mondialisation capitaliste - 2. 1914-2010
Sandra Chirazi
Raphaël Menand 8,20 €

6. La Russie avant 1917
Gilles Boti 8,20 €

7. Le cerveau et la pensée
Marc Peschanski 8,20 €

8. La question coloniale dans le mouvement ouvrier en France (1830-1962)
Jacques Le Gall 8,20 €

9. La civilisation arabe du VIII^e^ au XIII^e^ siècle. Son essor, ses apports
Farida Megdoud 8,20 €

10. Les philosophes des Lumières « Entends-tu le tonnerre ? Il roule en approchant… »
Françoise Millot 8,20 €

11. L'Opposition communiste en URSS : les trotskystes. Tome I - 1923-1927 : la lutte antibureaucratique dans le parti bolchevique
Pierre Merlet 8,20 €

12. L'Opposition communiste en URSS : les trotskystes. Tome II - 1928-1938 : une lutte à mort contre le stalinisme
Pierre Merlet 8,20 €

13. Le Parti communiste français, 1920-1933
Denis Aler 8,20 €

14. Les débuts du mouvement ouvrier socialiste dans l'Empire d'Autriche-Hongrie
Éric Toilan - Marc Rémy 8,20 €

15. Russie soviétique (1917-1927). La révolution dans la culture et le mode de vie
Nicolas Fornet 8,20 €

16. Naissance et consolidation de la république bourgeoise en France (1789-1914)
Nadia Cantale
Valérie Touret 8,20 €

17. Dans l'atelier du monde. Les luttes de la classe ouvrière britannique 1780-1914
Alan Grey 8,20 €

18. Quand la révolution ébranlait le monde. La vague révolutionnaire 1917-1923
Jacques Legall 8,20 €

Imprimé par IMS - 93500 PANTIN